

VOYAGE
EN ALLEMAGNE,
DANS
LE TYROL ET EN ITALIE.



DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE,

DANS

LE TYROL ET EN ITALIE,

Pendant les années 1804, 1805 et 1806;

PAR Mme. DE LA RECKE, née comtesse de Médem,

Traduit et imité de l'allemand,

PAR Mme. LA BARONNE DE MONTOLIEU.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N°. 23.

1818.

VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET EN ITALIE.

Rome, le 8 novembre.

ROME est une immense ruine qui raconte avec enthousiasme les jours de gloire qui ne sont plus. De quelque côté qu'on porte ses regards, tout rappelle à l'esprit des époques remplies d'événemens remarquables. Des indices des anciens temps fabuleux ou incertains, des preuves d'une histoire qui devient plus sûre se confondent et se balancent, semblables à la perspective éloignée d'une belle peinture. La loi du talion se manifeste dans ces ruines : *Tu as tout détruit, tu seras détruite à ton tour*, crie l'inflexible destin aux nations; mais malgré cette justice du sort, le cœur est navré en voyant de telles grandeurs réduites en poussière. Quelle foule de réflexions font naître dans l'ame les événemens de nos jours comparés aux temps anciens! ils disparaîtront aussi, et les nations, actuellement victorieuses, deviendront une ombre dans l'histoire.

Après dîner.

Des sensations extraordinaires et entraînantes s'emparaient de moi, en approchant de la porte de Rome! Les environs ne pouvaient occuper mon attention, je ne jetais sur eux qu'un coup-d'œil fugitif; je passai, avec mes compagnons de voyage, sur le *Ponte Molle*, et je suivis jusqu'au premier tombeau, faussement nommé le tombeau de Néron : Selon l'inscription, ce monument contient les cendres du proconsul *Vibius Marianus*, et de son épouse *Regina Maxima*. Un feuillage épais embrasse ce monument solitaire de l'amour d'une fille qui le consacra à ses parens, il y a plus de mille ans. Une solitude profonde, une extinction complète de l'espèce humaine, que les tombeaux rendent plus mélancolique encore, règnent maintenant dans cette contrée, par laquelle passe la voie flaminienne; là ne résonnent plus les cris de joie des légions romaines qui revenaient triomphantes après avoir désolé par la destruction et le meurtre des contrées florissantes! Rome, ce volcan dévastateur qui versa sur le monde entier les torrens d'une lave renversant tout devant elle; Rome est maintenant un volcan éteint, et les étrangers, libres de ses chaînes, font leur pélerinage vers ce cratère détruit par l'activité de son propre feu.

Ponte Molle, autrefois le pont Milvien, porta dans les temps de l'ancienne Rome le nom de *Pons Æmilius*, de son fondateur, le consul Marcus-Æmilius-Scaurus. Le pont sur lequel passaient les héros et les tyrans devint la proie du temps. Le pape Nicolas V fit construire sur les anciens pilastres celui qui existe à présent, et le bien-aimé Pie VII fait travailler à son embellissement. C'est devant ce pont que Constantin vainquit Maxence : la fable de la croix que cet empereur vit au ciel au commencement de la bataille ne mérite pas qu'on en parle, et le regard que l'on jette en arrière sur deux tyrans qui déchirent leur patrie, en se disputant une couronne vénale, n'excite qu'un sentiment révoltant. On rencontre avec bien plus de plaisir le souvenir du vertueux Bélisaire, qui aimait encore sa patrie ingrate et dégénérée, et qui, sur cette même place, résista triomphant à l'attaque imprévue des Goths. Le chemin, depuis le pont, mène dans la direction la plus droite à la porte que les temps les plus anciens nomment la porte *Flaminienne* : elle était près de s'écrouler, le pape Pie IV la fit rétablir par Vignola, et elle obtint alors le nom de *Porta del Popolo* (Porte du Peuple). L'architrave de l'arc est soutenu par deux colonnes de l'ordre dorique.

Sur la place del Popolo (ou du Peuple), le premier objet qui captive l'attention est un obélisque fort élevé, Auguste l'avait fait amener d'Héliopolis à Rome, pour en faire un ornement du grand cirque. L'irruption des Barbares qui envahirent Rome, l'ensevelit sous les décombres. Sixte V l'en fit retirer et le fit placer ici. Une fontaine coule à ses pieds. Deux églises symétriques avec de belles coupoles et des portiques de l'ordre ionique sont à l'entrée de trois rues, et font un bel ornement à cette place. La rue du milieu, appelée *il Corso*, passe entre les deux églises : à la droite, s'étend la *Strada della Tipatta*, et à gauche, la *Strada del Babouino*, qui conduit à la place d'Espagne. Le plus beau bâtiment de la *place del Popolo* est la caserne de la garde du pape, vis-à-vis de laquelle on voit une troisième église avec une coupole hémisphérique. A notre retour, je remarquai sur plusieurs églises, une quantité d'armoiries fraîchement peintes sur du papier ; je ne savais comment expliquer ce singulier ornement. On me dit que ces armoiries affichées et répétées, répondaient au nombre des messes que des familles nobles faisaient dire pour le salut de leurs parens morts, et pour la délivrance de leurs ames du purgatoire; ainsi les grands et les riches ont non-seulement la prérogative de

pouvoir se procurer toutes les jouissances dans ce monde, mais ils peuvent encore acheter leur salut dans l'autre : quelle étrange calomnie contre la justice divine !

Le 9 novembre.

Les immenses ruines de l'ancienne Rome, les vestiges du moyen âge, et la solitude des magnifiques palais modernes, la plupart inhabités, forment un contraste singulièrement frappant ! Des cabanes sales sur de belles places ; tant de rues désertes ; dans d'autres, la foule des mendians levant leur tribut sur la foule des étrangers ; la grandeur et la majesté des édifices ; *le mauvais air qui dépeuple Rome, et qui finira par l'envahir* : tout inspire un sentiment mêlé de dégoût et de mélancolie ; mais ce qui excite vraiment l'admiration, relève l'ame abattue et redonne un air de vie, c'est la quantité de belles fontaines d'eaux jaillissantes, qui embellissent si délicieusement la plupart des places publiques, et réveillent l'attention, non-seulement par leur doux murmure, mais aussi par l'étonnante variété des formes des groupes de statues qui donnent l'idée d'un monde de féerie. Mon imagination est aussi frappée agréablement par les obélisques et leurs figures mystérieuses. Je ne comprends rien à leurs hiéroglyphes, à

leurs signes énigmatiques; mais cependant ils rappellent vivement les siècles auxquels ils ont appartenu; ils sont les témoins d'un état qui n'est plus, et de la gloire de l'ancienne Rome, qui avait ravi les trésors de presque tous les peuples. Mais ce qu'aucune puissance ne peut enlever à cette ville, si profondément déchue, c'est son beau ciel, ses belles eaux, et ses monumens qui en font une terre vraiment classique.

Nous demeurons sur la place d'Espagne, qui, au temps des empereurs, était la naumachie de l'horrible Domitien. D'un vaisseau de marbre, situé au milieu de ce grand espace, jaillit une délicieuse fontaine qui lui sert d'ornement; mais ce qui le décore encore davantage, c'est un large escalier en pierre, d'un aspect vraiment majestueux, qui conduit à la colline pincienne. Les bâtimens les plus remarquables de cette place sont la *Propagande* et le palais de l'envoyé d'Espagne, qui donne le nom à la place et jouit de l'injuste prérogative d'être un asile pour les criminels qui s'y réfugient. Toutes les maisons des ambassadeurs et celles des cardinaux possèdent ce même privilége, si contraire à la raison; les couvens, les églises, même leurs environs, étaient encore des asiles sous le défunt pape : ce n'est que très-récemment que le généreux Pie VII leur a ôté l'indigne privilége

d'être les protecteurs des criminels. Pauvre humanité, faut-il donc des siècles sur des siècles pour te délivrer du mal des préjugés et de la superstition !

La Propagande est un immense bâtiment d'une belle architecture ; l'impérieux pape Urbain VIII fit construire ce palais par Bernini, et le destina à son grand plan de subjuguer le monde. C'est là que les chefs et les préposés formaient leurs *instrumens*, ou les agens qu'ils envoyaient dans toutes les parties du globe propager la religion catholique romaine et soumettre toutes les âmes. Ils étaient obligés d'entretenir une correspondance suivie avec la Propagande, pour lui communiquer leurs observations. Bientôt l'imprimerie de cet établissement devint la plus célèbre par les caractères de toutes les langues vivantes et connues ; ainsi cet institut, par le double moyen de ses élèves et de ses livres, opérait dans les contrées les plus éloignées et contraignait tous les peuples de la terre à concourir aux vues du clergé romain. Quel bien inouï aurait pu faire au genre humain une semblable institution, si, au lieu de chercher à subjuguer les esprits, on l'avait fait servir à perfectionner l'éducation de l'homme. Maintenant cette machine ecclésiastique est arrêtée ; le ma-

gnifique palais où elle avait été fondée a été saccagé et pillé par les Français.

Le 10 novembre.

C'est ici, c'est à Rome, où l'instabilité de toute grandeur se prononce de la manière la plus éloquente; c'est ici que devraient étudier l'histoire tous ceux qui sont appelés à régner un jour; c'est ici où se promenant entre les ruines, un ancien historien à la main, ils apprendraient combien le jugement que rend la postérité sur les maîtres de la terre, est différent de celui que prononcent leurs contemporains.

Un vrai jour d'été, un soleil radieux s'étendait sur la vaste ville de Rome; nous jouissions de la verdure si fraîche encore de la villa Médicis, sur le mont Pincio, à laquelle conduit le bel escalier. Dans les premiers temps de l'ancienne république, on l'appelait la colline des jardins, *collis hortulorum*. On y cultivait des légumes, jusqu'à ce que, par la dégradation des mœurs romaines, le luxe l'eût transformée en beaux jardins de plaisance, où s'épuisèrent les trésors d'un Salluste et d'un Lucullus. Ces jardins tombèrent ensuite entre les mains des empereurs par la violence la plus tyrannique. Le sommet de la colline, occupé actuellement par l'église de la *Trinita del Monte*, faisait partie des

possessions des Domitiens ; c'était le lieu de la sépulture de cette famille de laquelle descendait Néron. Là, se promenait peut-être le disciple de Sénèque conduit par la main de son maître, prenant les sentimens de vertu et de sagesse auxquels il ne renonça que trop tôt ; et c'est sur cette même place, que ce tyran, le plus abominable de tous, trouva de bonne heure, et cependant trop tard, son tombeau. Trois femmes dévouées à Néron portèrent son corps au lieu du repos et lui érigèrent un petit monument qui pouvait être vu du Champ-de-Mars, et devait inspirer de l'horreur. La villa Médicis est actuellement une propriété des Français ; l'académie des artistes de cette nation a été transférée ici. Dans cette villa, on trouve les modèles en plâtre des chefs-d'œuvres que Rome possède encore. Le jardin du palais est ouvert aux curieux. Le jour était très-beau pour un jour d'automne ; les lauriers en grappe laissaient tomber leurs fruits ; les myrtes fleuris répandaient les plus doux parfums : cependant on respirait un air très-chaud et pesant dans les allées ombragées de hauts massifs de lauriers, entre lesquels l'humidité se concentre en automne. Je fus obligée de chercher le plein air. Je vis alors au-devant de moi un pays très-riche et très-étendu, des ruines pittoresques, des col-

lines éloignées, couvertes de maisons de campagne, des pins élancés élevant dans les airs leur couronne verte en forme de parasols; mes regards planaient aussi sur une partie de la ville.

On a, en avant de la place l'église de la Trinité du Mont, un horison encore plus étendu. Un bel obélisque qui fut trouvé dans les jardins de Salluste, et que Pie VI fit placer ici, donne à cette place de l'importance et de la dignité. L'église possédait une descente de croix, excellente peinture en fresque de Volterra. Les Français voulurent enlever ce chef-d'œuvre, en le sciant; il se brisa dans l'opération.

Le 11 novembre.

Lorsque j'eus parcouru les lieux les plus rapprochés de ma demeure, je voulus aussi connaître le Corso, cette rue si célèbre à Rome et si souvent mentionnée par les voyageurs. Le Corso coupe la ville par le milieu; c'est la plus longue rue de Rome. Elle comprend une partie de la voie flaminienne et s'étend de la porte del Popolo jusqu'au palais vénitien, dans une direction un peu flexueuse; sa longueur est de 1450 pas. La noble architecture d'une foule de palais magnifiques, d'églises, de couvens, en ferait une des plus belle rues, si elle n'était pas trop étroite. Elle est extrêmement animée; c'est là où le caractère du peuple se fait le mieux

remarquer. Dans le temps du carnaval, les masques bigarrés y prennent leurs divertissemens, et la course des chevaux se fait dans cette longue rue. On y voit sans cesse une cohue qui offre les contrastes les plus bizarres. Ainsi que dans d'autres villes d'Italie, on rôtit, on fait la cuisine en plein air; on sèche du linge aux balcons et aux fenêtres. Sur des chaises de bois, devant une petite table, sont assis de vieux écrivains, toujours prêts à expédier des suppliques ou des billets doux à ceux qui ne savent pas écrire. Là, sur le chapiteau d'une colonne renversée, se repose un boucher, vêtu de blanc et tout-à-fait dans le costume des anciens sacrificateurs; à côté du fragment d'un antique obélisque, est couché le fragment d'un être vivant, un pauvre estropié, saluant poliment tous les passans, et tendant un fragment de chapeau pour recevoir l'aumône. Celui que j'y vis avait perdu les deux jambes, il est nommé généralement le *Torso* : il paraît que son métier est bon ; il a marié dernièrement une fille qu'il a dotée très-richement, au grand étonnement du public, qui n'en continue pas moins à lui donner. Devant cet homme passe en sautillant d'un air pressé et content de lui-même, un abbé en petit manteau noir, voltigeant autour de lui; après celui-ci vient un gros moine avec un air grave et réfléchi, et qui

peut-être n'a d'autre pensée que celle de son dîner. Là, au milieu d'un cercle de spectateurs, un couple d'hommes du peuple gesticulent alternativement avec toute la vivacité italienne, en levant les poings l'un contre l'autre. Je pris d'abord ces mouvemens pour le signal d'une dispute, mais c'est le jeu de la Mora, si commun en Italie, et principalement à Rome. On dit que Germanicus inventa ce jeu pour occuper les soldats dans leurs quartiers. Deux hommes se placent vis-à-vis l'un de l'autre avec le poing fermé, qu'ils semblent se jeter l'un contre l'autre en ouvrant à volonté quelques doigts, et criant en même temps un nombre; si ce nombre s'accorde avec celui des doigts levés des deux parts, celui qui en crie le nombre a gagné. Un autre cercle écoute un improvisateur. Il y a aussi des groupes d'oisifs qui regardent autour d'eux, et qui pourraient rester ainsi pendant des heures; ils savent, avec la fierté d'un ancien Romain, jeter leur manteau sur leurs épaules, d'une manière si adroite et si pittoresque, que l'on croirait voir des statues antiques.

A l'heure de midi et avant le coucher du soleil, on voit au cours les plus brillans équipages; c'est la jouissance du beau monde que de se promener ainsi en voiture, jusqu'à la place du Peuple. Là on s'arrête; les cavaliers prome-

neurs montent à la portière de la voiture, et font la conversation avec les dames.

Je cherchai en vain en suivant le Corso des vestiges de l'antiquité, jusqu'à notre approche du palais Vénitien, où, à ce que l'on croit d'après de grandes probabilités, l'arc de triomphe de Marc-Aurèle a été placé autrefois; mais il a disparu à l'exception de quelques fragmens qui sont déposés au Capitole. La vie de ce sage monarque se présentait à ma mémoire, et j'étais enfoncée dans le temps de son beau règne, lorsqu'un concours de monde singulier me tira de ma rêverie. En plein jour marchaient dans l'éloignement des figures semblables à des spectres; c'était un convoi funèbre qui s'approchait de nous. Cette apparition lugubre fit sur mon ame, déjà ébranlée, une impression d'autant plus profonde, qu'elle était en contraste avec la foule joyeuse du Corso. Une croix voilée de noir, fort élevée, précédait le convoi; devant le cercueil marchaient quelques ecclésiastiques, des cierges à la main; une longue suite de figures, enveloppées entièrement de drap blanc, et membres d'une confrérie, venaient ensuite. Une autre confrérie, vêtue de même en drap noir, suivait la première; tous avaient des cierges allumés en main, et marmotaient des prières. Ce qui contrastait singulièrement avec cette

sombre solennité c'était le cercueil couvert de dorures et de très-jolis ornemens de couleurs brillantes, dessus lequel était couché le corps d'une jeune personne. La main glacée de la mort n'avait pas encore effacé tous ses charmes; ses joues étaient même légèrement colorées. Un habillement violet couvrait les belles proportions de cette figure svelte sans les cacher entièrement. Des boucles de cheveux noirs entouraient son front pâle, et retenaient un voile blanc qui flottait autour d'elle, comme le brouillard d'un jour qui s'éteint. — Oh! belle figure, à jamais muette, tu ne peux plus rien, plus rien donner, plus rien recevoir; celui qui t'affligeait ne peut plus rien réparer! c'est donc là qu'aboutissent toutes les agitations, tous les efforts, tous les tourmens de cette vie.

Le soir après 9 heures.

La scène de l'enterrement m'avait fort affectée; et comme la manière dont un peuple traite les morts n'est point indifférente, je saisis cette occasion pour m'informer des coutumes en usage dans cette circonstance. Les personnes riches et d'un rang distingué ont leurs chapelles, où les morts sont déposés dans de magnifiques sarcophages. Il n'existe plus de cimetière général; mais sous les églises il se trouve des caveaux

publics pour les différentes paroisses. Le convoi solennel accompagne le corps jusqu'au parvis de l'église, où on récite sur lui les dernières prières, et où le prêtre lui donne la bénédiction; après quoi, le convoi se disperse, et le mort est abandonné aux parens et aux personnes chargées de l'enterrer. On le sort du cercueil décoré; on le met dans une chétive caisse de bois, et on le descend avec des cordes dans la profondeur du caveau. Les corps des pauvres sont seulement lancés en bas, sans être mis dans des caisses. Un jeune artiste allemand m'a dit qu'il avait accompagné au tombeau un Romain qu'il aimait beaucoup; il ne pouvait pas encore, sans l'émotion la plus profonde, se rappeler le moment où le corps de son ami fut jeté sans cercueil dans ce vaste et ténébreux caveau. Lorsqu'un tel caveau est rempli de ces corps entassés, on le mure, puis on le r'ouvre au bout de cinquante ans pour le remplir de nouveau, après en avoir retiré les ossemens qu'on porte dans une chapelle destinée à les recevoir. En conséquence de cette coutume, l'ambassadeur autrichien, le comte de Kheven Huller, fut tout récemment effrayé par un affreux spectacle. Un bruit extraordinaire de travailleurs pendant toute la nuit fit qu'il se leva plus matin; la cour de sa demeure, qui fut autrefois le palais véni-

tien, était toute remplie de squelettes et d'ossemens de morts : c'est qu'à ce palais appartient une chapelle bâtie sur un de ces caveaux murés, qu'on venait de r'ouvrir après l'époque écoulée.

Le 12 novembre.

Il ne peut rien arriver de plus agréable à un voyageur en pays étranger, que de rencontrer inopinément une ancienne connaissance qui lui est chère. Le prince Stanislaš Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, que j'ai eu le bonheur de connaître à la cour de son oncle, il y a quinze ans, se trouve ici, et dès mon arrivée il renouvela cette connaissance de la manière la plus aimable. Ce prince fort instruit, s'est, dans ces temps orageux, retiré de toutes les relations politiques et réfugié sur ce sol classique, où il rassemble autour de lui un cercle d'hommes intéressans, où il vit en paix dans un loisir philosophique, éloigné du tourbillon des affaires, et regardant tranquillement la perpétuelle mutation des choses d'ici bas. Sur son obligeante invitation, j'ai visité aujourd'hui la villa où il a établi sa demeure sur la voie flaminienne ; elle est bâtie sur les ruines d'une plus ancienne habitation, et du haut de cette demeure, on jouit de points de vue très-étendus. Différens embellissemens, pleins de goût, la rendront

une des plus charmantes campagnes des environs de Rome. Des modèles en plâtre de toutes les plus belles statues ornent le Casino (c'est son nom) ; mais un précieux objet d'art qui s'y trouve aussi, est une antique tête colossale de Cicéron d'un travail exquis. Le buste de César avec le bandeau sacerdotal, n'est pas moins remarquable, il se trouve dans le palais du prince à Rome : il a aussi une belle galerie de tableaux, et sa collection de camées peut être comptée parmi les mieux choisies. A mon retour, je me détournai un peu pour visiter la source minérale appelée *Aqua acetosa*. Le Tibre roule lentement ses eaux jaunâtres à côté d'elle. L'eau de la source sort par trois ouvertures; elle a le goût de l'eau de Fachingen.

Sur ce même chemin, à gauche de la voie flaminienne, nous touchâmes la villa, autrefois si magnifique, du pape Jules III. Sa splendeur est éteinte, les bâtimens ont été destinés à y faire la quarantaine, à l'occasion des bruits de peste ou de fièvre jaune qui sont venus de la Toscane.

Au nombre des souvenirs les plus agréables de cette journée, je compte la connaissance que j'ai faite du marquis d'Agincourt, devenu si célèbre par ses voyages souterrains dans les catacombes : c'est un aimable vieillard rempli

d'instruction, qui doit au malheur quelque chose de déterminé dans l'esprit, joint à de grandes connaissanees. Je me réjouis d'avance des heures que je passerai demain dans la tranquille demeure de cet aimable philosophe. Jusqu'à l'âge de soixante ans il vécut dans le luxe et dans la jouissance de possessions considérables, lorsque la révolution de sa patrie le priva, ainsi que bien d'autres, de la plus grande portion de sa fortune. Par ce coup du sort, qui arriva pendant qu'il était à Rome, il sentit plus vivement l'indépendance de son esprit qui le mettait au-dessus de tels revers. Fortifié par ce sentiment, il détourna ses regards de sa perte, et se consola en se vouant entièrement aux sciences philosophiques et historiques; il conserva la douce paix de son cœur qui ne resta pas ensevelie sous les ruines de sa fortune. Il renvoya ses nombreux domestiques, renonça à tous les besoins qu'enfantent les richesses, et prit la ferme résolution de passer le reste de sa vie dans la retraite et la frugalité. Il en observe les lois si strictement, qu'il n'accepte jamais aucun repas, même de ses amis les plus intimes; il n'a même que peu d'amis, et partage sa vie entre leur société, l'étude des sciences et de la belle nature. Il porte sur son visage cette sérénité, ce contentement de l'ame qui est l'apanage du sage. Son

étude favorite est celle des antiquités de Rome. Avec les efforts les plus persévérans, et non sans danger, il a parcouru le vaste espace des catacombes romaines, et il est occupé maintenant à faire graver une carte qu'il a dessinée lui-même, de tous les tours et contours de ce ténébreux labyrinthe, pour la joindre à l'intéressant récit de son voyage et de ses remarques sur cet objet si curieux et si peu connu : cet intéressant voyage est près d'être achevé (1).

Le 13 novembre.

Je n'ai jamais vu de demeure aussi étroite, aussi solitaire, et cependant aussi délicieuse que celle du noble d'Agincourt. Sur une pente du mont Pincio, une très-petite maison est attenante à un jardin aussi très-petit, où on entre de la chambre qu'il habite. Il vit seul avec un domestique vieilli dans son service qu'il traite

---

(1) Le marquis Séroux d'Agincourt, dont l'auteur parle avec des éloges si bien mérités, est mort il y a quelques années, avant d'avoir pu jouir de la brillante réputation de l'ouvrage qui a été l'objet des recherches et des travaux des trente dernières années de sa vie ; c'est *l'Histoire de l'Art par les monumens, depuis sa décadence au quatrième siècle*. 6 vol. in-f°., avec 325 planches.

comme son ami, et qui cultive le petit jardin : on y admire la variété des fleurs, des fruits et de plusieurs plantes exotiques très-rares que renferme un aussi petit espace. Une belle bibliothèque occupe la plus grande partie de la maison. Des vues charmantes qui s'étendent au loin s'offrent de tous les côtés dans cette jolie habitation située sur la hauteur, ainsi qu'il convient à un sage vieillard qui a atteint le sommet de sa vie. Je sentais ici profondément combien il suffit de peu pour donner une existence paisible et agréable. Si, sous la figure d'un ange bienfaisant, le repos descendait du Ciel, c'est dans cette maison qu'il viendrait se retirer.

Rome, le 14 novembre 1804.

L'ÉTRANGER n'est pas embarrassé du choix d'un plan pour ses excursions dans la ville des sept collines ; le cercle de ces mêmes collines lui sert de guide. Je commence par celle qui est nommée *monte Palatino ;* c'est aussi par celle-là qu'a commencé la ville de Rome.

L'ame est vivement saisie par le souvenir des temps passés en approchant de cette colline. Son histoire remonte jusqu'aux temps fabuleux ; la royauté, la république et l'empire y rattachent leurs souvenirs. Mais nulle part l'instabilité de l'élévation et de la grandeur terrestre ne se mon-

tre sous une forme plus effrayante qu'à la suite de ces souvenirs qui environnent les ruines des palais des empereurs. Je me transportais par la pensée vers ces temps obscurs où l'Arcadien Evandre, forcé par une révolte de quitter sa patrie, se réfugia auprès de Faunus, roi du Latium, dont il reçut un accueil hospitalier, obtint le mont Palatin pour sa demeure, et succéda enfin à son bienfaiteur dans le gouvernement. C'est à ce Grec qu'on attribue les premiers commencemens des sciences et des arts dans cette contrée. Après sa mort, il fut, ainsi que Faunus, placé au rang des dieux. C'est ici que la fable amène Hercule auprès du vieux pâtre roi Evandre.

A ces traditions se rattache encore l'histoire embellie de fictions poétiques concernant l'origine du peuple Romain. Amulius, roi d'Albe, expulsa du trône son frère Numitor, fit tuer le fils de ce dernier, et mit sa fille Rhéa Silvia chez les vestales; mais elle devint mère, et donna le jour à deux jumeaux : Romulus et Remus. Leur oncle, furieux, fit jeter la malheureuse vestale dans une prison, et fit exposer les jumeaux sur le bord du Tibre qui venait de se déborder considérablement. Lorsque le fleuve fut rentré dans son lit, Faustulus, inspecteur des troupea x du roi, trouva les deux enfans à

côté d'une louve qui les allaitait : il les porta à sa femme, et quoi qu'il soupçonnât leur naissance, il ne leur donna d'autre éducation que celle des enfans de pâtre. Les deux frères montrèrent de bonne heure de l'esprit et du courage : dans une dispute entre les pasteurs de l'ex-roi Numitor et ceux d'Amulius, les jumeaux, pris pour juges, décidèrent en faveur du dernier. A la fête des Lupercales(1), les pasteurs du vieux Numitor se saisirent de Remus, et le conduisirent à leur maître. Les traits de son visage, l'âge de ces enfans, la naissance de deux jumeaux excitèrent l'attention de leur grand père ; il alla aussi chercher Romulus. Faustulus lui fit part de ses soupçons et de la manière dont il les avait retrouvés ; Numitor reconnut ses deux petits-fils, et le parti opprimé du roi détrôné reprit courage sous la conduite hardie des deux jeunes chefs. Remus s'empara de la ville, Romulus prit le palais, Amulius fut tué, et Numitor proclamé roi d'Albe. Il assigna à ses petits-fils le mont Palatin pour la fondation d'une nouvelle ville ; mais on sait que la jalousie désunit les deux frères, et que Remus fut

(1) L'Arcadien Evandre avait pris de la Grèce cette fête consacrée au dieu Pan, et l'avait instituée à Rome ; elle se célébrait dans le mois de février ; les victimes devaient rendre Pan favorable aux troupeaux, et les garantir des loups.

tué par Romulus. La fable raconte qu'en consultant les auspices pour savoir qui devait être roi de la nouvelle ville, Romulus avait jeté sa lance de bois contre le mont Palatin, et qu'elle y avait pris racine, au point qu'elle était devenue un bel arbre couvert de verdure : cet arbre fut soigné religieusement pendant des siècles, comme un présage de la grandeur future des Romains. Romulus demeura sur le mont Palatin comme pâtre et roi. Un ancien écrivain (Denis d'Halicarnasse) prétend avoir vu sa cabane, que l'on conservait avec soin. Tarquin l'ancien avait aussi son habitation au pied de ce mont, et dans les différens temps de la république les hommes les plus considérés de leur siècle demeurèrent sur cette colline. Valerius Publicola rendit sacrée la place du mont Palatin, où sa maison était située, par ses vertus civiques; sa valeur chassa les superbes Tarquiniens, et sa sagesse fonda la gloire et le bonheur de la république. Les cendres de cet homme brave et généreux reposèrent dans le Forum auprès du mont Palatin. Les dames romaines prirent le deuil pendant une année entière, en souvenir de la mort du vengeur de Lucrèce. Les Gracques aussi, ces amis trop zélés du peuple, demeurèrent sur ce mont; ils y éprouvèrent l'instabilité de la faveur populaire. Lorsque les consuls eurent mis leur

tête à prix, ils furent cruellement persécutés. Fabius Flaccus, qui s'était ligué avec eux, en devint aussi la victime; il fut massacré sur le mont Palatin, et sa maison démolie. Catulus construisit sur cette même place les portiques qui existent encore. *Crassus, Sylla, Catilina, Hortensius, Cicéron* et *Clodius* y résidaient à cause du voisinage du *Forum*, le centre des affaires publiques. C'est des huttes de bois et d'argile que sortit ce caractère mâle et dominateur des Romains, qui ensuite dégénéra dans des palais de marbre. Crassus fut le premier qui donna l'exemple du luxe et du faste, et qui décora sa demeure de colonnes de marbre. Les maisons de Catulus et de Cicéron étaient jointes ensemble par des colonnades, mais le grand orateur n'eut pas le bonheur de jouir tranquillement de sa belle demeure. Le tribun du peuple *Clodius*, aux desseins pernicieux duquel Cicéron s'opposa, parvint, à l'aide de ses partisans, à le forcer à un exil volontaire; mais il en fut ensuite rappelé de la manière la plus honorable, et salué à son retour par des cris d'allégresse et d'acclamation générale. Son persécuteur avait fait construire sur la place de la maison de Cicéron, un temple à la Liberté, et y avait érigé la statue d'une courtisane grecque; mais l'éloquent Cicéron parla au peuple, et ce ne fut pas

en vain. Il obtint du sénat non-seulement la restitution de la place, mais encore une somme d'argent du trésor public pour rétablir sa maison plus belle qu'auparavant. Il l'occupa de nouveau; il fut aimé et considéré, et put jeter encore ses regards sur le Forum, l'ancien théâtre de sa gloire. C'est dans ce même Forum, par une horrible vicissitude des choses, que sa tête ensanglantée fut exposée en spectacle à ce peuple romain, qui, naguère, avait célébré son retour avec tant de joie. Il fut enseveli sous les ruines de la république qu'il avait sauvée une fois de la conspiration de Catilina, mais qu'il n'avait pu conserver dans son intégrité. Bientôt après lui le respectable mont Palatin devint le théâtre de la tyrannie et de la démence.

Auguste et Tibère y naquirent; le dernier y fixa sa résidence, qui prit alors le nom de *Pallatium* ou *Palais*, nom qui dès lors appartint à toutes les résidences des princes. Tibère l'agrandit beaucoup en y joignant des bâtimens voisins, et en élevant à Apollon, dans l'enceinte même du palais, un temple fort admiré, dans lequel il plaça une grande et belle statue de ce dieu. La principale façade du palais était tournée du côté de la voie sacrée. On conjecture, d'après quelques indices, que ce fut cet empe-

reur qui fit planter des chênes devant le palais; sur l'un d'eux on lisait cette inscription :

A la prospérité du peuple.

Ce fut le côté oriental du mont Palatin qu'Auguste choisit pour sa résidence. Tibère l'agrandit vers l'occident, et fit bâtir un magnifique pavillon à côté, dans lequel Antonin-le-Pieux et Lucius Verus naquirent et furent élevés. Caligula étendit encore le palais vers l'occident et vers le nord, et l'embellit par des portiques qui s'étendirent vers le *Forum* jusqu'au temple de Castor et Pollux. Il joignit la colline du mont Palatin avec celle du Capitole, par un immense pont. Cet insensé dominateur du monde passa d'un degré de démence à l'autre; souvent il se plaçait entre les colonnes de Castor et Pollux, et les passans étaient obligés de l'adorer : enfin il prit le nom et le titre de *Jupiter Latialis*, s'érigea lui-même un temple; il prit les Romains les plus riches et les plus considérables pour en être les prêtres, et jaloux de Jupiter Tonnant il faisait lancer des pierres lorsqu'il tonnait, en s'écriant : *Ecrase-moi de ton tonnerre, ou c'est moi qui t'écraserai.* A la frénésie succéda l'imbécillité, etc., etc.

Après que Caligula eût été massacré, Claude son successeur fit abattre une partie de la superbe colonnade que son prédécesseur avait élevée, et

construire un théâtre et un temple, auquel il donna le nom de *Temple Claudien*, et où il fit placer sa statue en or massif. Sous Néron, le palais fut réduit en cendres. La folle profusion de ce tyran agrandit le nouveau bâtiment jusqu'aux monts Celien et Esquilin. Vespasien et Titus firent démolir différens bâtimens de cette immense résidence impériale, et firent ériger sur la place qu'ils avaient gagnée le temple de la Paix, avec un temple plus commun dédié au Soleil et à la Lune. Les bains de Titus furent aussi situés sur les ruines des bâtimens de Néron, ainsi que l'arc de triomphe dédié à ce bon empereur. Après la mort de ce dernier, Domitien chercha à surpasser encore ses prédécesseurs en embellissant le palais. Antonin-le-Pieux, méprisant cette pompe et ce luxe indigne et ruineux, n'occupa qu'une partie des bâtimens qui couvraient ce vaste espace, préférant faire revivre sa mémoire par des institutions propres à rendre le peuple heureux, plutôt que par les profusions qui éternisent la folie et la rapacité des monarques.

Sous Commode, un incendie ravagea les palais impériaux jusqu'au temple de la Paix; lui et ses successeurs les firent rétablir. Septime-Sévère construisit au côté du sud-ouest le fameux *Septizonium*, qui consistait en sept rangs de co-

lonnades les uns sur les autres, allant en diminuant dans le haut en forme de pyramide, destiné à l'entrée principale du palais et à l'ensevelissement de la famille impériale; mais ensuite le temps, la décadence de l'empire, la pauvreté et la dépopulation de Rome, détruisirent la résidence impériale plus encore que la fureur dévastatrice des Goths. Plus tard, le roi Théodoric, ce noble Goth, prit sous sa protection les grands monumens de l'antiquité, et fit rétablir tous les palais; mais toute cette magnificence disparut encore sous les coups du sort. Le lierre sauvage entoure les édifices fastueux où vivaient les tyrans, et d'où bien rarement un esprit meilleur et un cœur bienfaisant versèrent des bénédictions sur les peuples. Sous la vigne *degli Inglesi*, du côté sud-ouest du mont Palatin, on voit encore des ruines informes de ce Septizonium; à la fin du seizième siècle il y avait encore trois rangs de colonnades que Sixte-Quint fit démolir pour les employer à la décoration de la basilique du Vatican.

Le 19 novembre.

C'est quelque chose d'immense pour la pensée, que les ruines de ces palais impériaux, dont l'un est toujours sorti des débris de l'autre, jusqu'à ce qu'un anéantissement total les ait

tous engloutis. On s'enfonce dans une mer de conjectures pour deviner la situation de telle ou telle partie, dont les restes ne présentent que des indications très-imparfaites; un singulier appartement, encore assez bien conservé, paraît être un pur jeu de fantaisie. Il commence par une entrée haute et large, et finit toujours en forme de coquille d'escargot, à un espace qui peut à peine contenir un seul homme; il n'existe pas de traces qui puissent faire soupçonner seulement par où il pouvait recevoir du jour. D'autres ruines permettent, cependant, quelques conjectures qui ne sont pas invraisemblables. Dans la villa *Degli-Inglesi*, il y a un antique balcon d'où l'on jouit d'une délicieuse vue sur le Forum, et le grand cirque qui le touche: c'est probablement de cette tribune, que les Empereurs regardaient les jeux qui avaient lieu dans le cirque. Sur les ruines qu'on nomme les bains de Néron, est bâtie la villa Spada, qui devient aussi une ruine; on voit encore dans les chambres dégradées, de beaux contours de fresques très-pâlies; elles sont réputées être des ouvrages de Raphaël et de Jules Romain, mais peut-être ne sont-elles que de bons écoliers de ces maîtres. Deux estampes gravées ont conservé la copie de ces peintures, qui sont elles-mêmes près de leur fin. Les solitaires allées de

cette campagne déserte, sont charmantes et riches en beaux points de vue.

Le plus grand espace du Mont-Palatin est occupé par la villa Farnèse, qui déchcoit aussi de jour en jour de sa magnificence. Elle échut par héritage, au roi de Naples, qui l'a laissée tomber en décadence, et qui (contre une loi expresse encore en vigueur) a fait transporter à Naples, les statues antiques. Elle couvre la place sur laquelle exista autrefois le palais d'Auguste. Dansle jardin, se trouvent des voûtes souterraines que l'on croit, avec beaucoup de probabilité, avoir été les bains de Livie. On voit à la lueur des flambeaux, tout autour des parois, les peintures à fresque les plus délicates de l'art antique, même dans leur dégradation, et en partie, par cette cause. Cette campagne abonde en promenades délicieuses. Des débris de belles colonnes et de chapiteaux, sont répandus de tous côtés, comme des témoins de l'instabilité des ouvrages des hommes ; ces fragmens de ruines sont mélancoliquement ombragés par de sombres chênes verts. Les points de vue qu'on a dans ces jardins, depuis la hauteur qui domine le campo Vaccino, le temple de la Paix et le Colysée, sont incomparables.

Sur l'emplacement du parc Domitien (*Vivarium*), où l'on gardait les bêtes sauvages des-

tinées aux combats, est maintenant le couvent de *San-Giovanni et Paolo* (de Saint-Jean et de Saint-Paul.) C'est-là qu'était la demeure du roi Tullus Hostilius. Dans le voisinage de la villa Spada, se trouve sur une partie de la place qu'occupa le palais de Néron, le couvent des Franciscains, San-Bonaventura; il domine sur une vaste contrée. Les enfoncemens de la colline désignent aussi des places marquantes de l'ancien temps. Le Forum me fournira le sujet de bien des remarques. Sur la pente du côté du sud et de l'ouest, au pied du mont Palatin, en face du Forum, à-peu-près sur la place où est à présent l'église de Sainte-Marie libératrice, était situé le temple de Vesta, qui y fut non-seulement adorée comme la déesse protectrice de tout l'état Romain, mais aussi comme celle de chaque famille en particulier. Ce temple était entouré des demeures des prêtresses vierges, et des lieux consacrés à leur sépulture. On y voyait aussi le bosquet sacré, où coulait la source renommée de Saturne : c'est vers ce temple que conduisait la voie sacrée.

Du côté du Nord, on voit le Lupercale, sorte de caverne consacrée à Pan, le dieu des troupeaux, dans laquelle (suivant une ancienne tradition) vivait la louve qui trouva les deux jumeaux sous un figuier, et qui leur prodigua

des soins maternels. Sur cette place, fut érigé un temple dédié à Romulus, dans lequel on mit une louve en bronze, allaitant deux enfans. Les mères y menaient leurs enfans malades, pour invoquer le secours miraculeux du fondateur de la ville. Un sanctuaire chrétien en a chassé le païen; c'est l'église de Saint-Théodore, formant une jolie rotonde. Aucun vestige de l'ancien temple n'y est resté; mais le culte et l'opinion n'ont fait que changer de nom : les femmes romaines, de nos jours, adressent leurs prières à Saint-Théodore, pour en obtenir la guérison de leurs enfans, avec la même confiance que celles d'autrefois les adressaient à Romulus. Lorsque le christianisme commença à s'établir, des rapports semblables durent naturellement être saisis par un peuple esclave des sens, qui passait subitement de l'erreur à la vérité: aussi, a-t-il conservé long-temps des traces des premières; mais un tel préjugé, combattu depuis tant de siècles, par les progrès des lumières de l'esprit humain, ne devrait plus subsister.

Le 16 novembre.

La colline du Capitole est la seconde en rang, quant à l'époque de son origine; mais par son importance, elle devrait être la première. Le suprême sanctuaire de Jupiter, ainsi que la for-

teresse, furent situés sur ses deux sommités. La colline du Capitole retrace aussi les temps merveilleux; Saturne régna ici, et dans le siècle d'or de la poésie, la forêt de chênes de la colline, retentissait des chants des heureux habitans de *Saturnia*. Son histoire mêlée de fables, commence au règne de Romulus; il avait fondé la nouvelle ville au mont Palatin, mais entouré de voisins jaloux et puissans, il eut besoin de se mettre en défense d'une manière imposante : il fortifia donc ce rocher nu et escarpé du Capitole, accessible seulement du côté du mont Palatin. La tradition prétend que le Capitole reçut son nom d'une tête humaine que l'on trouva en creusant les fondemens du temple de Jupiter; Romulus y mit une garnison. Dans la guerre survenue peu après avec les Sabins, cette garnison fut confiée à Spurius Tarpeïus. Il avait une fille nommée Tarpeïa, prêtresse de Vesta; elle se laissa gagner par des présens pour livrer dans la nuit, le fort à Tatius, roi des Sabins : ces derniers tuèrent eux-mêmes la traîtresse, en la précipitant au bas du rocher, et cet endroit de la colline, d'où l'on infligeait le même supplice aux criminels condamnés à mort, est encore appelé la roche Tarpeïenne. Lorsque les Romains et les Sabins se réunirent en un seul peuple, le mont Capitolin fut joint au mont Palatin,

par un mur, que Numa prolongea jusqu'au Quirinal, et que Servius Tullus étendit ensuite à toutes les sept collines. Celle du Capitole est au nombre des plus petites, mais aussi des plus remarquables. Plus anciennement, cette colline avait deux sommets séparés l'un de l'autre, et dans le bas de cette séparation, il y avait un bois de chêne que Romulus destina à servir d'asile aux fugitifs de toute espèce, dans le but de peupler sa nouvelle ville. Dans la suite, ce bois fut coupé, et à sa place s'élevèrent des bâtimens qui, à leur tour, furent aussi détruits; d'autres s'élevèrent sur leurs décombres, et l'espace se combla à la fin. Tarquin l'Ancien, fit fortifier la montagne entière d'une manière plus durable, en l'entourant de très-fortes murailles, dont il reste encore aujourd'hui des traces. Sur le sommet le plus haut à l'ouest, était situé le château-fort, et sur le sommet du côté de l'est, était le temple dont Tarquin-l'Ancien posa le fondement, et que Tarquin-le-Superbe acheva. Le temple fut consumé par le feu, l'an de Rome 671, sans qu'on sût ce qui en avait été la cause. Sylla le rétablit et l'orna des colonnes enlevées au temple de Jupiter Olympien. Lorsque dans la guerre civile entre les partisans de Vitellius, et ceux de Vespasien, le Capitole fut incendié par les premiers, le temple s'écroula

de nouveau, Vespasien le fit rebâtir et le rendit plus magnifique qu'il ne l'était auparavant. En 833, sous Tite, il devint encore la proie des flammes, et fut rétabli plus splendidement par Domitien. Trajan l'orna d'une statue de Jupiter, d'or massif.

La foudre embrâsa de nouveau ce temple, si souvent poursuivi par le feu, sous l'empereur Commode, qui le fit encore rétablir. Après l'établissement du christianisme, Stilicho, le tuteur et le général d'Honorius, pilla ce temple célèbre. Genseric-le-Vandale, suivit, en son temps, son exemple. Au septième siècle de l'ère chrétienne, le pape Honorius fit détruire entièrement le temple, et dans le seizième siècle, on bâtit sur la même place, la modeste église d'*Aracœli*, dont les voûtes sont supportées par des colonnes, reste du monument qu'elle remplace.

Du temps de la République et des Empereurs, on montait au mont Capitolin, par trois escaliers différens. Le premier et le plus escarpé, conduisait par cent marches sur la roche Tarpeïenne, où étaient autrefois les demeures de Romulus, de Tatius et de l'illustre Manlius, qui sauva le Capitole, et devint, par-là, le favori du peuple; mais soupçonné d'ambitionner la dignité royale, il fut ensuite précipité de cette

même hauteur. La seconde montée conduisait du temple de Saturne au second sommet, sur lequel était situé ce fameux temple de Jupiter, environné d'un portique. C'était dans ce temple, le sanctuaire des Dieux, que l'on gardait les trésors de l'Empire, les livres des Sibylles et les actes importans de l'Etat. De cette montée, on parvenait d'abord à l'*Area Capitolina;* c'était une place ornée tout au tour de colonnes et de statues d'hommes célèbres. C'est au pied de cette montée que les triomphateurs descendaient de leurs chars, et montaient à pied, jusqu'au temple, pour y sacrifier au grand Jupiter. Le nombre des statues s'était, avec le temps, si fort augmenté, qu'elles rétrécissaient trop la place, Auguste les fit toutes transporter au Champ-de-Mars. Il y avait aussi au milieu de l'Area Capitolina, une statue colossale de Jupiter, que Servilius Maximus fit élever de la foule des armes conquises sur les Samnites. Suivant Pline, on pouvait voir cette statue de la montagne d'Albe.

La troisième montée était la plus large et la plus commode; elle partait du Forum, de l'endroit où est actuellement l'arc de Sévère Tout près du chemin par lequel passaient les triomphateurs, étaient situées les prisons où l'on ne pouvait arriver qu'en partant du Capitole; là se

trouvait aussi ce qu'on appelait les *degrés de Germinacus*, (*Gemonii gradus*), d'où l'on précipitait les criminels dans le Tibre, après les avoir amenés à cette terrible place au moyen d'un crochet de fer.

La pente et les deux sommets de cette colline étaient, selon d'anciens écrivains, si fort garnis d'arcs de triomphe, de temples et d'autres édifices remarquables, que l'on ne comprend pas comment une place aussi étroite et aussi petite a pu les contenir, à moins de supposer, ce qui me paraît probable, que dans les laps des temps un édifice a fait place à l'autre. Les trois colonnes de marbre à demi encombrées au pied de la montagne, sont les plus beaux monumens de l'antiquité qu'il y ait dans cette partie; ce sont les restes du temple dédié par Auguste à Jupiter tonnant, dans le voyage que cet empereur fit en Espagne. La foudre tomba près de sa litière, et tua l'un de ses esclaves : en reconnaissance d'avoir échappé à un aussi grand danger, Auguste voua ce temple au dieu du tonnerre. Les fréquens incendies du Capitole ont beaucoup noirci les belles colonnes de marbre ; cependant on voit encore avec admiration le travail exquis des bas-reliefs. La seconde ruine, encore visible, est celle des restes du temple de la Concorde. Camille l'érigea comme un monu-

ment de la réconciliation du peuple avec les patriciens. Ce qui désigne encore à présent ces ruines, c'est la place où Cicéron tint autrefois ces importantes délibérations pour sauver, s'il était possibe, la République si près de sa chute. L'ancien temple de la Concorde fut mis en cendres pendant les troubles causés par la lutte entre Maxence et Constantin, pour le trône. Le peuple et l'état le rétablirent contre le vœu de Constantin. Quelle accumulation de vestiges des temps antiques ! ce qui fut, ce qui est, ce qui sera sans doute un jour, se trouve ici. L'esprit méditatif s'élève à quelque chose de sublime et de prophétique devant quoi toute grandeur terrestre s'évanouit......

Le 17 novembre.

Hier, nous recherchâmes l'origine et l'histoire de cette colline, jusque dans les temps les plus obscurs et les plus douteux ; aujourd'hui, je veux m'occuper des événemens plus modernes qui ont donné à cette place remarquable la forme et les environs qu'on y voit encore de nos jours.

Le palais sénatorial est bâti sur de grandes ruines ; les murs laissent encore entrevoir la plus ancienne architecture étrusque. On aperçoit aux bâtimens des écuries d'anciennes arcades de por-

tails qui ont été remplies. Zœga estime que c'étaient autrefois des halles ouvertes qui formaient ce qu'on appelait l'*Arium publicum*, espèce de bâtiment public qui peut être comparé à nos bourses; on s'y rassemblait en temps de pluie pour traiter de ses affaires.

Le pape Paul III fit non-seulement relever la façade du palais du Sénateur et les deux aîles, d'après les dessins de Michel-Ange, mais il fit aussi achever le magnifique escalier qui monte du pied de la colline au Capitole actuel, d'après le plan du même architecte. Au bas de cet escalier, au commencement de chaque rampe, on voit deux lions de basalte de sculpture égyptienne, l'un vis-à-vis de l'autre, qui jettent de l'eau dans une large vasque. Vers le haut de l'escalier, la rampe de chaque côté se termine par un piédestal qui soutient les statues de Castor et de Pollux, dont chacun tient un cheval qu'il semble vouloir dompter. Ces groupes n'ont point le mérite de l'art, mais on estime beaucoup des trophées qu'on voit dans un certain éloignement; ils portent le nom de Marius. M. Winkelmann croit qu'ils furent érigés à Trajan, après la victoire qu'il remporta contre les Daces. Sur deux autres piédestaux se trouvent les statues des deux fils de Constantin; elles furent trouvées au Quirinal, dans les thermes

de cet empereur. A chaque coin de la rampe, il y a une colonne milliaire, l'une est antique, et fut la première colonne de ce genre placée sur la voie Appienne. Le Forum était le point d'où partaient toutes les grandes routes qui coupaient le territoire Romain d'une ville à l'autre. L'autre colonne est moderne, et n'est là que pour faire symétrie avec la première; celle-ci porte un globe en bronze qui était, dit-on, dans la main de la statue colossale de Trajan. Deux chemins bien entretenus passent des deux côtés de l'escalier pour monter en voiture au Capitole.

La place du Capitole forme à peu près un carré parfait; il conserve même encore à présent quelque chose de grand par tous les objets qui l'environnent. Son plus bel ornement est la magnifique statue de Marc-Aurèle, généralement admirée, et qui fut trouvée dans les environs de Saint-Jean-de-Latran : elle repose sur une base de marbre qui fut autrefois un architrave des bains de Trajan, dont Michel-Ange a tiré parti pour cet usage. Le bâtiment du milieu de cette belle place est le palais Sénatorial, (dont il a déjà été fait mention), avec une belle façade; on a pratiqué une niche profonde dans laquelle est une *Roma* (ou déesse de Rome), assise sur un trône. La statue, trop petite pour le grand espace qu'elle occupe, est encore rapetissée

par les figures colossales du Tibre et du Nil, personnifiés, qui se trouvent intérieurement aux deux côtés de la niche ; les dieux sont au-dessous du médiocre, mais tout ce qui est antique dans la *Roma* est excellent. Les souterrains du palais servent de prison ; on entend à travers les fenêtres basses et grillées, le cri des prisonniers demandant l'aumône aux passans. Les magistrats de la ville tiennent leurs assemblées dans une des ailes du palais, qui est appelé le palais des Conservateurs. Dans la même aile, appelée le *Musée Capitolin*, est la collection des antiques faite par divers papes.

On monte par un bel escalier de marbre blanc depuis le pied de la colline jusqu'à l'église de *Santa-Maria Aracœli*. Il a cent vingt-quatre marches avec paliers, dont chacune a vingt pieds de large, et d'une seule pièce de marbre d'une grande beauté. Dans l'ancienne Rome, elles faisaient l'ornement d'un temple consacré à Romulus sur le Quirinal. A présent, le christianisme lui attribue un certain degré de sainteté, ce qui fait qu'il est rarement exempt de pénitens qui le grimpent sur leurs genoux pour aller à cette église. Elle est située, ainsi que le couvent des Franciscains qui en dépend, sur la hauteur du mont Capitolin, où brillait autrefois le temple du superbe Jupiter. C'est dans ce temple, main-

tenant chrétien, que la superstition révère un autel que (suivant une légende), l'empereur Auguste consacra au *dieu premier né*, lorsqu'il apprit que la naissance d'un divin enfant chez les Hébreux, avait été miraculeusement prédite, et rendait muet les oracles des payens. Cet autel si renommé est isolé entre deux colonnes d'un précieux albâtre; en dessous est une urne de porphyre, contenant, dit-on, les cendres de Sainte-Hélène, mère de Constantin. Vingt-deux colonnes de porphyre égyptien partagent l'église en trois nefs; elle a de plus de très-belles chapelles, et possède plusieurs beaux tableaux. Une Sainte-Vierge, derrière le tabernacle du chœur, passe pour un des ouvrages de Raphaël. Enfin, sur le plus haut sommet de la montagne se trouve maintenant le palais Caffarelli, bâti sur de grandes ruines très-anciennes, probablement un des restes de l'ancien fort. C'est de-là, au bout occidental des écuries du palais que (suivant l'assertion de Zœga), les criminels étaient précipités : cette place est encore en effet la plus sauvage et la plus escarpée de la colline.

Un des bâtimens les plus remarquables est ensuite l'église de *San-Pietro in carcere*, situé au pied de la montagne, pas loin de l'arc de triomphe de Septime-Sévère. Elle est bâtie sur les ruines des prisons Mamertines, où l'on

montre une source que, selon la tradition, Saint-Pierre fit jaillir pour baptiser les deux gardiens qui dans la suite furent révérés comme des Saints. Un petit enfoncement dans le mur est baisé respectueusement par les dévots, et son origine est en effet assez miraculeuse. Un soldat de la garde, selon la tradition, donna à l'Apôtre prisonnier un soufflet si violent, que Saint-Pierre en fut lancé jusqu'au mur, et la forme de la joue s'y imprima en mémoire perpétuelle de cet événement.

Les autres vestiges de l'antiquité qui se trouvent encore dans cette place, sont des restes informes de tombeaux que le Sénat accorde comme une distinction à des familles distinguées.

Le 18 novembre.

Nous avons visité aujourd'hui le Musée Capitolin; beaucoup de trésors de l'art antique en ont été enlevés, on ne les voit plus à présent qu'en plâtre très-bien faits. Cependant la collection est encore riche en belles statues, en beaux bas-reliefs, et en inscriptions anciennes très-remarquables.

L'art antique m'intéresse principalement; il m'apprend à connaître de plus près l'esprit de ces temps-là. En entrant dans la cour du Musée, j'ai aperçu devant le jet d'eau, un Dieu

de fleuve, de figure colossale, couché dans une niche, représentant le Rhin (1), et caractérisant le temps de Domitien : cette statue fut trouvée au Forum, dans le voisinage de l'arc de triomphe de Septime-Sévère, à côté de la statue de cet empereur; c'est donc probablement celle que Domitien fit faire après sa campagne ridicule contre les Germains, aussi vîte terminée que follement entreprise. Elle devait être le monument d'une victoire que, sous peine de mort, personne n'osait révoquer en doute. La source de l'eau jaillissante à côté de laquelle elle est placée, est décorée de statues et de colonnes de granit oriental. Sous les portiques, sont un grand nombre de statues, de tombeaux et d'anciennes inscriptions. Le sarcophage d'Alexandre-Sévère, est un de ceux qui mérite le plus d'attention. Il est grand, et construit en marbre blanc. La figure sur le couvercle, représente l'Empereur et sa mère, en grandeur naturelle, mais d'un travail médiocre; les bas-reliefs, au contraire, qu'on voit sur trois côtés, sont très-beaux. Le quatrième côté ne

(1) Cette statue était connue du peuple sous le nom de Marforio, dénomination empruntée de la prison Mamertine ou du temple de Mars, voisin du Forum d'Auguste.

présente que des esquisses et des figures non achevées. Les premiers représentent le combat d'Achille contre Agamemnon; on y retrouve les héros d'Homère; la sage gravité de Nestor, contraste avec l'air fin et rusé d'Ulysse. Agamemnon et Ménélas sont assis; un air de famille indique qu'ils sont frères. Minerve qui ne se fait connaître qu'à Achille, est assise à côté de lui, sans aucun de ses attributs, et n'a rien moins que l'air d'une déesse. Les chevaux du héros, sont pleins de vigueur et très-bien travaillés. Ce sarcophage fut déterré dans le mont del Grano; on y trouva une urne de verre très-rare, qui ressemblait à un onyx. La famille Barberino, dont le vase portait le nom, le vendit, il y a quelques années, en Angleterre. Il y a encore sous ce portique, un petit autel carré : on croit qu'il fut consacré à Jupiter Latialis, sur le mont Albano. On y a représenté dans de très-beaux bas-reliefs, la naissance de Jupiter, et son élévation au trône. Sur le premier côté de l'autel, une noble figure représentant Rhéa, donne à Saturne, une pierre enveloppée pour la dévorer à la place de Jupiter; de l'autre côté, quatre Corybantes frappent en dansant, leurs boucliers avec une espèce de sabre, pour que ce bruit empêche le vieux Saturne d'entendre les cris de l'enfant : sur le troisième côté, est le jeune Jupiter assis

sur un trône, entouré des Olympiens. Ce bas-relief est si endommagé, qu'à peine peut-on deviner cette dernière scène. Une Isis colossale de basalte, mérite d'être remarquée, elle est travaillée avec beaucoup de soin.

De-là, nous avons passé au rez-de-chaussée, qui est exclusivement destiné aux ouvrages de l'art égyptien, trouvés la plupart dans la villa Adrienne; il n'y a que la moindre partie qui vienne effectivement de l'Egypte, le reste est l'ouvrage des artistes Romains de cette époque. Un des morceaux les plus remarquables dans le goût égyptien, est la statue d'Antinoüs : peut-être était-ce l'Empereur lui-même qui assigna à ce beau favori, une place dans sa villa, entre les divinités égyptiennes. Ici, le spectateur perd entièrement de vue, les temps modernes, tout y respire l'antiquité, tout au moins la rappelle, même la paroi du bel escalier moderne, qui, du rez-de-chaussée, conduit aux divers appartemens, montre des inscriptions antiques incrustées dans le mur. On y trouve aussi les belles tables de marbre, sur lesquelles est gravé le plan de l'ancienne ville de Rome, et deux beaux bas-reliefs qui appartenaient à l'arc de triomphe de Marc-Aurèle : l'un représente l'apothéose de Faustine; l'autre, l'Empereur lisant une supplique.

De-là, nous entrâmes dans la salle où sont les plâtres des chefs-d'œuvres qui ont été enlevés. La célèbre statue du Gladiateur mourant, une superbe Junon, une Vestale qui a beaucoup d'expression, la charmante tête d'Ariane, celle du jeune Achille, et la tête pleine d'énergie de Marcus Brutus, sont toutes de vrais chefs-d'œuvres de l'art.

Dans une autre salle, sont placés quatre-vingt-cinq bustes de différens Empereurs, de leurs épouses et de leur famille. Une très-belle tête colossale de Jupiter, et celle de Marcus Agrippa, sont particulièrement estimées. Je passais rapidement la suite des bustes d'Empereurs; les souvenirs de l'histoire de leur règne, me remplissaient d'horreur, ou ne m'inspiraient que de l'indifférence. Combien peu méritent qu'on conserve leurs traits dans la mémoire! Les bustes de Caracalla et de Messaline, fixèrent cependant quelques momens mon attention; comme physionomiste, j'y cherchais des traces de leurs vices, et j'admirais l'esprit de l'artiste qui a su faire percer sur une surface insensible, les marques d'une réprobation intérieure. Quelques têtes de Marc-Aurèle, jeune, se distinguent avantageusement, et la statue de sa fille Lucilla est de main de maître. Une autre salle est remplie de cent deux bustes d'anciens philosophes,

poëtes, orateurs ou d'autres hommes célèbres de l'antiquité, parmi lesquels il se trouve peu de chefs-d'œuvres. La tête d'Homère a le mérite d'un ouvrage antique, ainsi que celle d'Epicure et de son disciple Métrodore; elles sont honorées comme des productions d'un artiste grec; le nom des deux philosophes y sont gravés en langue grecque. La statue de Zénon, est une des plus remarquables : celle d'une femme ivre est d'une vérité dégoûtante. Comment un artiste a-t-il pu en faire un objet de choix et de travail?

Plusieurs salles sont intéressantes par d'anciennes inscriptions incrustées dans les murs; on pourrait en faire une collection depuis Tibère, jusqu'à Théodose-le-Grand, qui fournirait une source abondante d'observations aux historiens. Dans la même salle se trouve aussi un vase antique renommé; il est de marbre blanc, orné de fleurs en demi bas-relief. Le pied a été cassé et réparé. Ce pied est une espèce d'autel, que Winkelmann estime avoir été un dessus de fontaine. Le bas-relief, dans l'ancien style grec, représente les douze dieux supérieurs de l'Olympe; toutes les figures ont un caractère de noblesse.

Dans la salle d'Hercule, on voit ce demi-dieu d'abord comme un bel enfant vigoureux, ensuite comme vainqueur de l'hydre; ces deux statues

sont très-estimées. Une belle statue d'Antinoüs, trouvée aussi dans la villa Adriana, est préférée à celle d'Apollon. Agrippine, plus ancienne encore, est une figure bien noble; elle est représentée assise. Parmi la quantité d'excellens bas-reliefs, il y en a deux qui m'ont fait une forte impression : l'un représente Diane à côté d'Endymion endormi. Le jeune Chasseur, supérieurement travaillé, est d'une beauté frappante, et l'expression de la déesse est extrêmement tendre et pure en même-temps; l'autre est le plus riche en idées, que j'aie vu; il est au bas du sarcophage d'un jeune homme, dont le portrait est sur le couvert. A la partie supérieure on voit un enfant jouant avec un oiseau, à côté du jeune homme, est un chien, sur le sarcophage même. L'art vraiment sublime, a su rendre la brièveté et tous les accidens de la vie. Prométhée forme avec de l'argile, une figure humaine; devant lui est Minerve qui doue la créature d'une ame, sous l'emblême d'un papillon. Les Parques planent au-dessus de lui, en filant le fil de ses jours. Près de là, une déesse indiquant la destinée, trace les évènemens de la vie de l'homme qui vient de naître; au coin à gauche, Vulcain avec tous ses attributs, sa forge, son marteau, indique la vie active de l'homme: à droite, différentes images symboliques conduisent à un

tombeau. Atropos à côté, coupe le fil, et le génie de la Mort, renverse un flambeau. Dans le lointain, Caron reçoit l'ombre dans sa nacelle; Hermès la reçoit au-delà du fleuve, et sa baguette d'or à la main, l'introduit dans le monde souterrain.

Le 19 novembre.

Vis-a-vis du Musée du Capitole, est ce qu'on appelle le palais des Conservateurs, que nous parcourûmes hier. L'avant-cour attire déjà l'attention par d'admirables fragmens d'anciens ouvrages, et en même-temps par des statues informes, qui sont des témoins éloquens de la barbarie de leur siècle.

On aperçoit d'abord sous le portique, deux statues, une de Jules César, et l'autre d'Auguste, exécutée après la bataille d'Actium; dans le fond de la cour, est une Rome assise et triomphante : au pied, une province conquise sous la figure d'une femme. A côté de *Rome*, on voit deux rois Daces enchaînés avec deux idoles de marbre oriental. Les statues des rois sont d'un marbre bleuâtre, ou gris très-sombre, et travaillées en maître. L'une est représentée avec les bras coupés, l'autre avec les mains, et toutes deux portent sur leur visage, l'empreinte de l'horrible sentiment de leur situation; l'ame du spectateur la partage. Des rois captifs furent

tués ou mutilés; leurs fils, leurs femmes, leurs frères, furent réduits en esclavage; c'étaient les mœurs, c'était le droit, c'était la religion de ces temps-là. Que l'âme oppressée par les événemens de nos jours, porte ses regards en arrière, vers les siècles passés; et qu'elle bénisse le christianisme.

On trouve aussi dans le même lieu deux têtes colossales, l'une qui est de marbre, est réputée être Domitien, et l'on croit que l'autre qui est de bronze est celle de Commode. Les restes de deux pieds énormes et d'une main ont été trouvés près du Colisée. Le plus grand de ces pieds est du plus fin marbre blanc, c'est un chef-d'œuvre achevé; l'orteil a plus d'une aune et demie de tour, mais la plus belle proportion cache à l'œil cette énorme grandeur : l'autre pied est sensiblement plus petit et moins bien travaillé. On conjecture que le plus grand appartenait à la statue d'Apollon que Lucullus apporta d'un temple de l'Asie mineure, et à laquelle Néron fit abattre la tête pour y substituer la sienne. La main est aussi moins belle : une autre main plus petite doit, selon l'opinion de Zœga, avoir appartenu à la statue de Trajan. Un lion qui déchire un cheval, est estimé être un ouvrage grec du bon temps.

Près de l'escalier qui conduit aux apparte-

mens supérieurs est une imitation moderne de la fameuse colonne Rostrale, incrustée dans le mur, ainsi que quatre tables en marbre avec plusieurs beaux bas-reliefs, qui appartenaient autrefois à l'arc de triomphe de Marc-Aurèle. Sur la première est l'empereur à cheval; deux rois prisonniers se jettent à ses pieds; la figure ressemble à ses plus belles têtes. Sur la seconde, il est assis dans un char de triomphe orné des effigies de Neptune, de Minerve, et de la déesse Roma; derrière le triomphateur est placée la Victoire. Sur la troisième, Rome remet à l'empereur un globe, comme un emblême de l'empire du monde. La quatrième le représente faisant sur l'autel la libation du sacrifice offert en action de grace; le grand prêtre est un peu en arrière: au fond, on observe le temple du Capitole. Toutes les salles de ce palais sont décorées de scènes prises dans les plus anciens temps de Rome, et remplies de bustes et de statues en bronze et en marbre de différentes époques. La louve de bronze qui allaite Romulus et Rémus est, d'après les antiquaires, la même que celle qui, le jour de l'assassinat de César au Capitole, fut endommagée par la foudre, dont on reconnaît encore des traces; elle fut trouvée dans une fouille au pied du mont Palatin dans l'endroit du Lupercal, mais

les enfans y ont été ajoutés après par un artiste plus moderne. Parmi la foule de statues et de têtes que renferme cette riche collection, je ne parlerai que de ce qu'il y a de plus remarquable. Un jeune pâtre qui tire une épine de son pied éternise le zèle d'un jeune Romain, qui, envoyé par le sénat avec des lettres importantes, ne prit pas le temps de s'ôter une épine qui était entrée dans son pied; il ne l'en retira qu'à son retour et mourut des suites de cette plaie. L'on voit une excellente tête de Brutus en bronze et le buste de Michel-Ange fait par lui-même; il lui ressemble, dit-on, parfaitement, et lui donne le droit d'être placé dans un tel voisinage. Dans la salle d'Hercule, est la statue de ce héros en bronze fortement dorée. Elle fut déterrée dans le Campo Vacino, en creusant sur la place où doit avoir été l'*Ara Maxima* dédié à Hercule.

Après des jouissances aussi réelles pour les amateurs des arts, ceux de la belle nature trouvent aussi là de quoi se satisfaire : les points de vue de la tour du palais sont extrêmement agréables. Plusieurs artistes, particulièrement Giuntotardi, un des meilleurs peintres à l'aquarelle, a pris de ce point des vues délicieuses du Forum et de ses intéressantes ruines, dont il a composé de très-beaux tableaux.

Le 20 novembre.

Le Cœlius (monte Celio), cette étroite et longue colline, a pris son nom de *Cœles Vibenna* ou *Cœlius Vibennus*, Tusculan qui vint au secours de Romulus contre les Sabins, et qui établit ensuite sa demeure sur le mont Cœlius. Dans la suite, Tullus Hostilius, troisième roi des Romains, renferma ce mont dans l'enceinte de la ville, et le prit pour sa résidence dans les derniers temps de son règne. Peu à peu, les deux sommets se couvrirent de temples; les hauteurs, aussi bien que les vallons environnans étaient très-peuplés. Dans l'ancienne Rome le plus beau temple du Monté Celio était dédié à Jupiter *Redux* (Jupiter du retour); les Romains avaient coutume d'y sacrifier au retour d'un voyage. A la place de ce temple, près de la villa Mallei, est à présent une église, connue sous le nom de Maria della Novicella, faisant allusion à l'ancien temps. Au-devant de l'église est une petite nacelle en marbre, moderne, mais bien exécutée : le pape Léon X la fit mettre là après être échappé heureusement d'un voyage sur mer : elle est dans l'esprit de l'ancien temps mythologique. On trouve là aussi plusieurs petits bateaux qu'on offrait à Jupiter de Bon Retour. Dans le

voisinage, et sur la place même où se trouvent à présent les campagnes Mattei et Cacali, se trouvaient du temps des Césars les casernes des soldats étrangers au service de Rome. Il y avait encore autrefois sur cette hauteur les beaux temples de Faunus, de Bacchus, et de la déesse Carna, à laquelle étaient consacrés les verroux des portes, ainsi que le salut de toutes les maisons. Enfin l'on voit encore le temple de Claudius que la fausse et perfide Agrippine avait dédié à son époux.

Le mont Cœlius est séparé du mont Aventin par le vallon dans lequel est la Piscine publique, et ce qu'on appelle le Campo Cœlimantano le sépare du mont Esquilin. Une partie de ce champ était destinée à des exercices militaires et à des jeux, c'est pourquoi cette partie de Rome fut nommée le petit champ de Mars : il était situé dans la plaine devant le Lateranum. Plusieurs chemins passaient par ce grand vallon entre l'Esquilin et le Cœlius. Le lieu le plus habité était les *Lupariesin Suburra ;* là, près du marché (Macellum), il y avait des boucheries et des boutiques pourvues de tout ce qui était nécessaire à la vie, et d'autres destinées aux objets de luxe. Les voleurs avaient aussi leur retraite cachée, pour soustraire aux regards les effets volés, dans les rassemblemens de cette

foule d'hommes. La route africaine commençait dans *Suburra*, qui avait été assignée pour demeure aux otages amenés d'Afrique dans la guerre punique. César habita dans ce quartier un palais qui contrastait singulièrement avec la simplicité républicaine. Auguste fit construire dans cette étendue des habitations pour les cohortes créées d'après une nouvelle ordonnance, qui devaient veiller à la sûreté de la ville. Dans la place où s'étendaient les vastes halles destinées au dépôt du butin fait à la guerre, étaient aussi les bâtimens où les jeunes Romains s'exerçaient à la lutte et à l'escrime. Vitellius possédait sur cette colline un palais qui devint après lui une propriété impériale ; c'est dans ce palais que le tyran Commode fut tué pendant sa sieste ou méridienne. Domitien fit construire dans le Lateranum une salle à manger qui fut nommée la salle dorée, à raison de sa magnificence : elle offrait de tous côtés les plus beaux points de vue, au nombre desquels était le tombeau d'Auguste. On ne voit plus que des restes informes de tous ces magnifiques édifices, un seul monument ancien existe encore. Près de l'église de *S. Thomaso in Tormis*, est une arcade de l'an de Rome 765, sur laquelle on lit les noms des consuls Silanus et Dolabella (le gendre de Cicéron), c'était probablement la porte de

la caserne pour les soldats étrangers; elle est jointe à l'arcade des aqueducs de Néron, où elle est en partie cachée. Ces ruines embellissent très-pittoresquement l'endroit qu'elles traversent, s'élevant au-dessus de la terre comme des squelettes des anciens aqueducs, et ressemblant plutôt à de grandes masses de rochers.

Le 21 novembre.

L'Aventin, avec ses deux sommets en pointe, peut être compté au nombre des plus belles et des plus remarquables collines de Rome, mais quelque riche qu'elle soit en souvenirs d'événemens fabuleux ou historiques, il n'existe cependant plus une ruine marquante dans tous les environs. On tira des ruines d'anciens temples de quoi bâtir les couvens et les églises qui couvrent maintenant les places des anciennes demeures des dieux payens. La tranquillité la plus silencieuse règne à présent autour de cette colline; on passe longuement entre les murs qui entourent les vignes des couvens; de temps en temps s'ouvrent sur la hauteur des points de vue délicieux. Plus qu'aucune autre place à Rome, cette solitude douce et mélancolique invite l'imagination à se transporter en rêve dans l'obscurité des temps fabuleux qui racontent, (surtout de cette colline), les événemens les plus

merveilleux. Au pied de l'Aventin, près du Tibre, était la fameuse caverne de Cacus, fils de Vulcain, jetant des flammes au dehors. De-là, il guettait les passans, les dévorait, et se servait des têtes de ses victimes pour en faire une clôture à sa redoutable demeure. Un jour, il enleva à Hercule, pendant son sommeil, une partie des troupeaux, qu'Hercule avait volés à Géryon. Une sombre forêt cachait l'entrée de la caverne; Hercule y pénétra, assaillit et tua le monstre. Toute la contrée célébra son libérateur, et même le roi Evandre vint du mont Palatin inviter Hercule à le visiter dans sa demeure. La devineresse Carmenta, mère d'Evandre, avait découvert à son fils le secret de l'origine divine du héros; en conséquence, Evandre offrit au victorieux demi-dieu un taureau en sacrifice. Cette marque de vénération fut très-agréable au fils de Jupiter; il consacra à son père un autel en mémoire de cet événement, et il ordonna qu'une fête fût célébrée chaque année; il l'institua lui-même d'après les coutumes grecques : ce grand autel resta long-temps un sanctuaire des Romains.

Cette colline tira probablement son nom d'Aventinus, roi d'Albe, qui fut, dit-on, tué et enterré à cette même place, soixante ans avant la fondation de Rome. Ce mont est aussi célè-

bre par les augures défavorables à Rémus, frère de Romulus, lorsqu'il voulut bâtir sa nouvelle ville; le lieu d'où il observa le vol des oiseaux, est à la pointe du sud. Dans la treizième année, après la fondation de Rome, Tatius, associé au trône de Romulus, fut tué ici et enseveli dans un bosquet de lauriers. Ancus Martius, comprit l'Aventin dans l'enceinte de la ville, et l'abandonna aux Latins vaincus, pour y fixer leur demeure. Servius Tullius érigea, aux frais communs de la confédération des peuples Latins, un temple à Diane Aventine, à la place où est à présent l'église de Santa-Prisca; il ordonna que toutes les villes de cette confédération, envoyassent annuellement un délégué à ce temple pour y régler les lois et les pactes fédéraux, qui furent gravés sur des tables d'airain : ces tables existaient encore du temps d'Auguste. Pendant la république, l'Aventin fut peu habité, et seulement par la classe la moins aisée du peuple. Lorsque ce peuple remuant, se révolta l'an 305, contre les décemvirs qui abusaient de leur pouvoir, il s'y assembla, et se rendit ensuite au Mont sacré, où il obtint la confirmation et l'amplification des droits qu'il avait déjà extorqués par des menaces, l'an 260.

Sur la plus haute pointe du sud, le consul Tibérius Sempronius Gracchus, construisit

en 516, un temple à la Liberté, avec une avant-cour spacieuse, où étaient gardées les archives des censeurs. L'église de Santa-Sabba, est maintenant bâtie sur cette place, depuis l'an 633.

Le défenseur du peuple, Cornelius Gracchus, assembla ses partisans sur la place où son grand'père avait bâti le temple de la Liberté. Mais le brave Cornelius ne put venir à bout d'assurer les droits du peuple contre les prétentions des Patriciens; ses adversaires furent victorieux; son ami Fulvius Flaccus, fut tué, et Gracchus se vit obligé de se sauver sur le mont Sublicius, et de-là, dans la contrée qui se nomme à présent *Transtevere*, où il ne lui resta d'autre ressource, que de se faire tuer par l'esclave qui l'accompagna dans la forêt.

La pointe de l'Aventin, qui est la plus considérable, est située au nord, près du Tibre : ici, sur la hauteur, était placé le temple de Juno Regina, construit par Camille, cet homme vraiment grand, à qui toute cette colline sert de monument. Il se consacra à sa patrie, avec le plus noble désintéressement. Ni la faveur ni la malveillance du peuple, n'eurent aucun pouvoir sur sa grande âme; lorsqu'un danger menaçait sa patrie, il accourait de son exil pour la sauver. A l'âge de quatre-vingts ans, il repoussa encore les Gaulois, déjà ivres de leurs victoires. Dans

sa jeunesse, il conquit la ville de Veïes, que les Romains avaient assiégée pendant dix ans; là, il enleva l'objet de la plus haute vénération chez les Veïens, l'image de cette déesse qui, suivant l'assurance d'un prêtre, avait approuvé elle-même son enlèvement. Il lui érigea un temple sur le sommet de cette colline; et pour lui rendre son nouveau séjour plus agréable, il plaça son image dans le sanctuaire, avec la plus grande pompe. C'est à cette déesse invoquée sous le nom de *Juno Regina* ou *Aventina*, que les matrones offraient des prières et des sacrifices, toutes les fois que la république était menacée de quelque grand danger. Après la défaite complète de l'armée, dans la seconde guerre punique, le peuple éleva à la suprême déesse Juno Regina, une statue d'airain. A mesure qu'Annibal s'avançait, on voyait les dons et les offrandes augmenter, mais lorsqu'Asdrubal venu au secours de son frère, fut vaincu et tué au *Metaurus*, les Romains ordonnèrent, en action de grâce, une procession solennelle, où deux statues de la déesse Junon furent portées par vingt-sept vierges, chantant une hymne à sa louange : cette procession passa par le Forum, et par plusieurs rues pour se rendre au temple Aventin. Assez près de là, environ à l'endroit où est le prieuré, il existait un temple de Minerve, où

il fut permis aux histrions, exclus d'ailleurs du culte des dieux, de porter leurs offrandes à cette déesse de la Sagesse : droit que leur acquit, en 514, Livius Andronicus, le premier des Romains qui eût composé une tragédie, qui l'eût mise en scène, et qui eût fait des hymnes pour être chantés en procession. Asinius Pollio, l'ami d'Antoine, et après la chute de celui-ci, fort estimé d'Auguste, orna le mont Aventin de bâtimens et de jardins magnifiques. Dans la suite, plusieurs personnes des plus considérées y construisirent de beaux édifices. L'empereur Vitellius y posséda une maison. Le grand Trajan et Adrien, y eurent aussi leur maison de plaisance, dans les ruines de laquelle est bâti le casino de la vigne Cavaletti. On y trouva, il y a peu d'années, une inscription qui fait présumer que la famille des Trajans faisait là sa demeure habituelle. La vue qu'on a du haut de cette vigne est singuli[illegible]nt belle.

Au-dessous d[illegible]se de Santa-Sabba, du côté du Nord, on voit un massif de mur d'une longueur considérable, qu'on croit être un reste des anciens murs de la ville. Au pied, du côté de l'Aventin qui regarde le Tibre, on aperçoit des murs antiques très-élevés et d'une forte structure : on y trouve aussi d'anciennes carrières très-profondes, qui rappellent la fable de

la caverne de Cacus. Entre cette église et la partie orientale de la vigne Macaria, était la porte Lavernalis, devant laquelle était situé un temple, dédié à la déesse Laverna : elle fut appelée la déesse des Larrons, à cause des vols et des rapines qui se commettaient dans cet endroit. Sur la place où existe maintenant l'église de Santa-Balbina, se trouva autrefois le temple de la Bonne Déesse, épouse de Faunus, révérée comme protectrice des femmes. Près de-là, *Kaka*, ou la mauvaise déesse, sœur de Cacus, avait aussi un autel, comme servant de pendant à celui de la *bonne déesse.*

La vallée basse, formée des deux collines de l'Aventin, entre le grand cirque et les bains de Caracalla, était appelée la région de la piscine publique, à cause d'un immense étang où la jeunesse romaine s'exerçait à la natation. Lorsqu'après la bataille de Cannes, l'épouvante d'Annibal se fut emparée des esprits, les Romains dirigèrent toute leur attention et toutes leurs forces du côté de cette vallée, qui par sa position entre les monts Aventins, et le Cœlius, paraissait être particulièrement exposée aux attaques imprévues de l'ennemi. Les assemblées du Sénat se tinrent, dès-lors, au temple de Mars, devant la porte Capène, et les préteurs érigèrent leurs tribunaux dans la proximité de

la piscine; ces mesures de vigilance durèrent pendant toute l'année 539. La place devant l'hôtellerie de S.-Caraofalo, que couvre actuellement la verdure solitaire des potagers, fut autrefois celle de cette fameuse piscine, ou du temps des anciens Romains, se traitaient les affaires les plus importantes. La maison particulière d'Adrien, où vécut aussi Marc-Aurèle, après avoir été adopté par Antonin-le-Pieux, était à cette même place, au pied du monticule de *Sainte-Balbine.*

Le 22 novembre.

L'Esquilin appartient aux plus grandes des collines de Rome; il avait deux sommets séparés l'un de l'autre par un vallon profond et par quelques hauteurs escarpées appartenant à ces sommets. Dans les temps les plus anciens, toute la montagne était couverte de bois; mais bientôt ce lieu désert et sombre devint une place couverte de jardins de plaisance, où l'on consacra aux dieux des temples et des autels. Qu'on ne s'étonne pas de cette quantité de temples; les Romains avaient dans leur religion des divinités particulières, non-seulement pour tous les élémens, pour toutes les productions de la terre, pour toutes les vertus; mais ils donnèrent aussi des dieux protecteurs aux vices, aux peines et aux infirmités humaines; les déesses des lar-

rons, de la paresse, de la fièvre, etc., etc., avaient leur temple : les Romains adoptèrent même à Rome les divinités de chaque province conquise et leur élevèrent des temples et des autels; celui des dieux pénates était un lieu solennel et sacré. Quelle douce et consolante idée que celle de consacrer dans une contrée ravissante une place aux pénates protecteurs! sous leur garde spéciale on s'abandonne sans crainte aux douces invitations de la belle nature.

Servius Tullius, ce grand roi, donna à l'Esquilin sa principale splendeur; lorsque pendant son règne bienfaisant, qui dura quarante-quatre ans, la population de Rome s'accrut, il joignit a la ville les monts *Viminal* et *Quirinal*, et il établit sa résidence sur le mont Esquilin, non-seulement pour donner à cette grande colline plus d'importance, mais aussi pour observer de là les inquiets patriciens qui demeuraient dans le vallon, et qui se mirent du parti de son gendre Tarquin-le-Superbe. Ces têtes turbulentes qui avaient formé une faction pour le détrôner, et mettre à sa place l'indigne gendre du meilleur des rois, excitèrent dans l'esprit de Servius Tullius l'idée de changer l'état en république, afin de soustraire le peuple ingrat qu'il aimait à la tyrannie de son successeur présumé; mais

Tarquin empêcha l'exécution de ce plan de la manière la plus cruelle.

Au pied du mont, à-peu-près à l'endroit où est à présent l'église de Santa Croce, in Gerusalemme, Servius avait construit une espèce de forteresse enfermée d'un mur avec beaucoup de tours et un fossé de cent pieds de large et de trente de profondeur; cependant l'édifice n'était pas fini, lorsque Tarquin le souilla du meurtre de son beau-père; ce fut lui qui le fit achever.

Ce tyran habita aussi une des collines de l'Esquilin qu'on nommait *Clivus Pullius*. Les deux sommets les plus élevés se nommaient le mont *Cispius* et le mont *Oppius*. Une hauteur fort escarpée, où l'on ne pouvait parvenir que par des détours conduisait au mont Oppius, et était appelée *Clivus Virbius* ou *Urbius*. Cet endroit rappelle le crime le plus atroce dont l'histoire ait gardé le souvenir; c'est-là que Tullie, ce monstre dénaturé, fille du plus digne des hommes, en allant en char au palais de son époux, assassin de son père, passa sur le cadavre de ce père. Cette furie, indigne du nom de femme, avait déjà souillé sa vie d'un double meurtre; pour devenir la femme de Tarquin le Superbe, elle massacra son premier mari qui était frère du tyran, et empoisonna son innocente sœur, épouse de Tarquin.... Il en coûte

à tous mes sentimens d'ajouter foi à cette horrible histoire et de la retracer; mais malheureusement les expériences que le cours de ma vie m'a fournies, m'ont confirmé, ce qui est bien triste et bien honteux pour mon sexe, que lorsqu'une fois une femme a fait le premier pas dans le mal, elle est entraînée plus irrésistiblement que l'homme à commettre les plus grands forfaits.

Actuellement on ne voit plus de vestige du Clivius Virbius, les deux sommets du mont ne sont plus même sensibles. Du côté nord-ouest, où est l'église de San Pietro, fut situé le palais de Servius Tullius, et le Clivius Virbius qui y conduisait s'appelle maintenant la voie de *San Pietro in Vincoli*, Saint-Pierre-aux-Liens.

Dans les temps suivans l'Esquilin fut couvert des magnifiques jardins de Mécène, des empereurs Héliogabale et Gordien, ainsi que de plusieurs Romains considérés. Les jardins de Mécène s'étendaient jusqu'au Quirinal, et occupaient une grande partie de la villa Negroni. Sur la place où est à présent l'église de *Santa Maria Maggiore*, Sainte-Marie-Majeure, était autrefois le temple de Junon; ce temple était bâti sur la colline de *Cispius*, séparée de celle d'*Oppius* par la voie *Suburra*, rue fort peuplée sortant du Forum de César et de Nerva,

s'étendant en divers contours entre les pentes du Quirinal et de l'Esquilin, et aboutissant enfin par-dessus la hauteur du mont jusqu'à la porte *Esquilienne* : cette rue remarquable, parce que César y avait sa demeure, passe à travers l'arc de Galien. Cet arc, bâti de travertin est d'une architecture plus que médiocre ; la flatterie d'un particulier posa ce monument et rappela de cette manière à la postérité la nullité de cet empereur. Gibbon dit de lui : « Galien « fut un orateur facile, un poète agréable, un « habile jardinier et un bon cuisinier, mais un « prince méprisable. Son faste désordonné pa-« rut une insulte à la misère générale, et les « fêtes ridicules de ses triomphes ne servirent « qu'à rendre encore plus sensible la perte de « la dignité de l'empire romain. »

A la pente septentrionale du mont Oppius et dans l'église même du couvent de *Saint-Martin-du-Mont*, se trouvent quelques restes des bains de Trajan ; au sud de ce couvent, on voit les ruines connues sous le nom des *Sette Sale*, Sept Salles, qui formaient autrefois des réservoirs d'eau pour les bains de Titus, dont les vestiges s'étendaient par-dessus toute la partie occidentale jusqu'au Colisée. Selon toute apparence la maison tenait à ses bains. On connaît encore l'endroit contre lequel a été appuyé un

pont qui passait sur le vallon jusqu'à la seconde série des arcades de l'amphithéâtre. Outre beaucoup de restes qui n'ont pas de noms et qui sont dispersés sur le mont Esquilin, il s'y trouve du côté du sud-est des appartemens considérables, au-dessus les uns des autres; on estime que c'étaient les casernes des soldats au service de la flotte de Misène. A la partie orientale, où sont à présent les deux villà Altieri et Piombino, étaient situés les jardins de la famille Lamia; ce fut là que le tyran Caligula fut inhumé, après avoir été massacré vis-à-vis de la villa d'Altieri. L'on voit encore deux restes d'antiquité considérables: l'un est un tombeau inconnu en forme de rotonde, appelé maintenant *Casa rotonda :* de paisibles vignerons habitent maintenant ce séjour des morts; l'autre ruine est un reste du château d'eau de l'Aqua Julia, qui porte à présent le nom de trophée de Marius, parce que les monumens de ses victoires remportées sur les Cimbres furent érigés dans cet endroit. A côté de ces trophéss, il y eut dans les temps anciens un double temple consacré à la *vertu* et à l'*honneur*; on ne pouvait parvenir que par l'initiation du premier au sanctuaire du second : combien cela dit de choses !

Dans le voisinage de ce temple furent situés le palais et les bains du magnanime Gordien,

sur les ruines desquels est maintenant l'église de Sainte-Eusébie. Toutes les fois que j'y porte mes pas une image glorieuse du respectable Gordien plane devant moi et remplit mon ame : il posséda le rare talent de savoir gagner l'estime due aux bons monarques, sans exciter la jalousie des tyrans, et de rester pur dans un monde corrompu. Comme proconsul d'Afrique, aussi long-temps que vécut Alexandre-Sévère, il fit le bonheur de la province confiée à ses soins, et lorsque le criminel Maximin s'empara du trône par le meurtre de Sévère, Gordien adoucit pour le peuple le malheur qu'il ne pût empêcher. Après la chute du tyran il fut élu empereur à l'âge de quatre-vingts ans; mais ce siècle n'était pas digne de lui, il ne régna que peu de jours, et quitta une vie qu'il avait consacrée au service de sa patrie et à des occupations scientifiques. Il faut bien de telles apparitions pour soulager le regard qu'on jette en arrière sur un temps rempli d'horreurs et de crimes.

Le 23 novembre.

Le mont Viminal n'est pas aussi riche que les collines en souvenirs qui retracent les temps antiques, mais cette contrée et celle du Quirinal furent celles qui inspirèrent le plus de frayeurs aux anciens Romains : c'est-là que se

firent la plupart des attaques des ennemis contre la nouvelle ville, qui donnait à son tour, il est vrai, de continuelles appréhensions à ses voisins; aussi Servius Tullius fit construire une forteresse dans le vallon qui sépare le Viminal de l'Esquilin. La dénomination du premier vient des saules qui y croissaient en abondance, et dont il est encore couvert aujourd'hui. Sur son sommet, il y avait un temple de Jupiter qui portait le nom de Viminal. Le bâtiment le plus remarquable est à présent S.-Lorenzo, bâti sur les ruines d'un bain d'un certain Olympias, peu connu d'ailleurs dans l'histoire, c'est une des plus anciennes églises de Rome : on prétend qu'elle désigne l'endroit où Saint-Laurent posé sur un gril rougi au feu, reçut la couronne du martyre. Dans le même endroit, Agrippine, épouse de Domitien et mère de Néron, avait aussi ses bains. A la pente de la colline, on avait érigé un temple au dieu Silvain. Devant la porte Viminale, appelée à présent la porte Pie, était un petit temple consacré à Nænia, la déesse des funérailles. Tous ces anciens temples ont disparu, il n'en existe plus le moindre vestige; mais encore une fois, la mémoire de l'excellent Gordien nous est conservée; car d'après quelques fragmens de marbre trouvés en fouillant dans le vallon, les antiquaires supposent, non

sans fondement, que ce fut là la place où avait existé son arc de triomphe.

Le Quirinal est la plus élevée des sept collines de Rome; on y respire un air plus pur qui la rend aussi la plus salubre : dans les plus anciens temps, la déesse *Salus* eut là un temple comme protectrice et conservatrice de la santé et de la prospérité générale de l'état. Cette colline obtint son nom des Quirilles, tribu des Sabins qui avaient pris là leur position, lorsque sous leur roi Tatius ils campèrent contre Romulus. Quoique cette colline fût renfermée plus tard dans l'enceinte de la ville, elle devint bientôt un lieu sacré pour les Romains; c'est-là que disparut Romulus en faisant la revue de l'armée. Une tempête favorisa sa fuite ou son enlèvement. L'assertion des sénateurs qui probablement l'avaient fait disparaître, fut qu'il avait été enlevé subitement et mis au rang des Dieux. Un certain Julius Proculus se leva un matin devant le peuple assemblé, et affirma, par un serment solennel, que le divin Romulus lui était apparu, et qu'il avait expressément demandé d'être adoré sous le nom de Quirinus. On édifia donc là un temple au nouveau dieu, et on en institua le culte dans le vallon entre le Viminal et le Quirinal. A l'église de Sainte-Marie de Monti se trouve l'escalier de marbre conduisant au tem-

ple de Quirinus, par lequel on monte à présent à l'église d'Ara cœli.

Un temple du Soleil embellit cette colline, sur les ruines de ce temple Constantin fit construire ses bains, qui disparurent aussi par le laps du temps. Maintenant les grands et beaux palais, Rospigliosi et Colonna, occupent cette place, consacrée jadis au culte des dieux, et actuellement couverte de luxe et de magnificence. On rencontre cependant encore quelques vestiges de l'antiquité, quand on fait des excursions vers ces palais. Les bains de Dioclétien étaient si étendus, qu'ils occupèrent un très-grand espace au Quirinal; sur une partie de ces bains, est bâti le beau couvent des Chartreux, avec tout ce qui l'entoure : on a tiré pour sa construction, un grand parti des anciens murs. Au pied de la colline, près le boulevard intérieur de l'ancienne ville, était situé le *Campus Sceleratus*, ou le champ des Forfaits, dans lequel les Vestales étaient enterrées vivantes; maintenant une belle verdure couvre ces malheureuses victimes de la superstition et de la tyrannie.

Paul III établit sur le Quirinal la résidence papale, à l'abri du mauvais air qui infecte le Vatican, pendant l'été. Plusieurs de ses successeurs y donnèrent plus d'extension, et les derniers Papes ne la quittèrent plus. La place qui

s'étend devant ce palais est, sans contredit, la plus belle de toute la ville : elle est entourée de magnifiques édifices et de bâtimens très-agréables. La vue du côté des montagnes d'Albano, est ravissante; du reste, ce beau quartier est solitaire comme une contrée abandonnée. La seule chose qui y donne de la vie, ce sont les statues renommées de Castor et Pollux, avec leurs beaux chevaux ; le marbre paraît animé du feu de la jeunesse. On voit facilement qu'elles tirent leur origine du meilleur temps du style sublime de la Grèce. Malheureusement s'élève entre ce délicieux groupe, un grand obélisque qui rompt l'unité de l'ensemble et affaiblit l'impression de ces belles statues colossales. Tout le groupe repose sur une base revêtue en marbre. C'est d'après ce morceau, que le Quirinal est appelé à présent *Monte Cavallo*. De cet espace solitaire, mes regards erraient au loin du côté occidental, vers les montagnes bleuâtres de l'Apennin. La longue chaîne de monts était liée avec ses forêts silencieuses, comme en peinture les nuages se lient avec l'horizon en vapeurs ; les rayons affaiblis du soleil d'automne, perçaient gracieusement au travers des brouillards, et répandaient un charme secret sur les paisibles alentours. De-là, nous visitâmes les jardins de Sa Sainteté. Quel contraste de ce jardin bizarre

et de mauvais goût, à la belle nature vis-à-vis de nous, et dont on semble avoir pris à tâche de s'éloigner. De hautes parois de bois taillé, s'étendent de tous les côtés en long et en large, dans ce grand espace; des ornemens grotesques, produits par l'art et le ciseau des jardiniers, dessinent; pour ainsi dire, le sol entier en arabesques fantasques : pas une seule place dans tout le jardin où l'on puisse se reposer et s'abandonner à ses douces rêveries : là, rien n'élève l'ame, excepté lorsque par hasard, une ouverture dans les allées, montre aux regards une délicieuse campagne. L'intérieur du pavillon est aussi sans le moindre goût, les meubles sont vieux et datent de plusieurs Papes; c'est dans ce pavillon, que Sa Sainteté reçoit les dames à qui il fait l'honneur de permettre qu'elles lui soient présentées.

Nous profitâmes de l'absence du Saint-Père, pour nous faire montrer son appartement. Après avoir vu ce palais si imposant par son extérieur, si majestueux, si grand par ses avenues bien ordonnées, on est étonné du manque complet de goût que présente son intérieur. Tout y est vide, désert, mesquin au possible; au lieu de chaises ou de fauteuils, il n'y a que des bancs de bois peints en bleu : dans la vaste salle à manger, on voit pour tout meuble, sous le dais d'un trône,

devant un fauteuil recouvert de velours cramoisi, une petite table ronde qui est la table du Pape. Un usage consacré veut que le Pape mange toujours seul. Pendant le dîner, le médecin du Pape se tient debout au milieu de la table ; un laquais apporte chaque mets isolé devant la porte, là, un camerier qui a le rang de prélat, prend le plat, le présente au médecin qui en goûte quelques morceaux, ensuite au major-dôme, qui le porte devant le Pape. Le vin est aussi goûté par le médecin, avant qu'on le pose sur la table. Des deux côtés du Pape, il y a deux prélats qui font l'office de chambellan et découpent les viandes. Toutes les fois que le Pape boit, toutes les personnes présentes doivent se mettre à genoux; cela se fait probablement en mémoire de la coupe du Sauveur.

La chambre à coucher est tapissée de vieux damas rouge foncé ; les meubles et les rideaux sont de même étoffe. A la droite du lit, pend un crucifix d'or, ou seulement doré; à la gauche, est le portrait en grand, de la mère du Pape actuel, en habillement modeste de religieuse.

Les rideaux des fenêtres étaient d'origine bleus de ciel, maintenant ils sont décolorés et en partie déchirés : le tout a l'air d'une demeure solitaire de moine. Si l'œil est fatigué de cette ennuyeuse uniformité, il se récrée par les vues

ravissantes qui s'offrent à lui de tous les côtés, depuis ce palais.

La rue du Quirinal qui mène à cette résidence du Pape, passe auprès des bains de Dioclétien. Dans toute cette rue qui est une des plus belles de Rome, et qui a plus d'une demi-lieue de longueur, il n'existe qu'une maison bourgeoise; elle est entièrement garnie de couvens, d'églises et de bâtimens pour le clergé : de-là, vient cette tranquillité silencieuse qu'on éprouve tout le long de cette belle et triste route.

Le Quirinal forme le cercle de sept collines; postérieurement on en ajouta trois autres encore à la ville : le Janicule, la colline du Vatican et celle du Pincio, dont j'ai déjà parlé.

Le 24 novembre.

On dit que déjà avant la fondation, il y avait sur la colline du Vatican, et sur celle du Janicule, des villes sous le gouvernement de Saturne et de Janus, mais cette assertion, sans être dépourvue de probabilité, touche cependant au temps de la fable, et ne peut être prouvée.

Le Vatican tire son nom des divinations et des oracles des dieux qui y furent rendus. En vertu d'un oracle les Romains chassèrent les Etrusques qui étaient en possession de cette

colline; cependant elle ne fut cultivée par les Romains que quelque temps après. Parmi les empereurs, ce furent Néron et Caligula qui y établirent leurs jardins; mais après l'affreux embrâsement de la ville, ordonné par Néron, la plus grande partie, y compris la résidence impériale, ayant été réduite en cendres, les habitans se virent forcés à s'établir dans cette contrée malsaine, afin de laisser au tyran la place nécessaire pour se construire un palais. A présent, on voit à cette place, du côté nord-ouest de la ville, le plus grand temple qu'il y ait aujourd'hui. A cette place, où passa jadis la pompe triomphante de Rome libre, où dans la suite d'insolens despotes dissipèrent la proie du monde, où plus tard d'innocens chrétiens accusés d'être les auteurs de l'incendie de la ville, durent expier le forfait du monstre qui repaissait ses yeux de cet horrible spectacle, s'élève maintenant le temple majestueux de St.-Pierre, dont le pape se nomme le successeur.

Le Vatican et le Janicule sont les seuls monts qui soient situés au-delà du Tibre.

Le Janicule est la plus élevée des dix collines sur lesquelles Rome moderne est située. De la hauteur se découvre une des plus magnifiques vues de la ville, et son intérieur recèle une grande variété de coquillages qui indiquent des

révolutions très-anciennes de la surface de notre globe. Ancus Martius commença à joindre le Janicule à la ville habitée de Rome; il y mit une forte garnison pour protéger contre les Etrusques la navigation du Tibre, ce qui lui fournit en même temps l'occasion de faire construire le premier pont sur ce fleuve; mais cette colline était déjà chère et sacrée au peuple romain par la mémoire de Numa Pompilius. C'est là que reposent les cendres de ce roi révéré, qui sut, après le belliqueux Romulus, conserver la paix pendant quarante-trois ans; qui civilisa ce peuple sauvage, et lui inspira le respect des lois et des mœurs. Cinq cent trente-cinq ans après sa mort, on trouva sur le Janicule deux caisses en pierre, dont le couvercle était fermé en plomb; une inscription indiquait que l'une de ces caisses contenait les cendres du roi, et l'autre, ses écrits et ses ordonnances : dans la première, on ne trouva ni cendres, ni ossemens; la seconde contenait en effet des projets et mémoires rédigés par Numa; mais le sénat les fit brûler, peut-être dans la crainte qu'on ne découvrît un contraste trop frappant de l'ancien temps avec le moderne.

Ce monticule a dans le sol, un sable jaunâtre et luisant, ce qui lui a donné le nom de *mons aureus*, d'où, par corruption, il a ensuite été

appelé Montorio; son nom plus anciennement vient de Janus, qui fut regardé comme un personnage historique et comme une divinité. Selon une antique tradition, ce premier roi du Latium avait bâti une ville sur le sommet du Janicule, donné à son peuple des lois très-sages, et avait introduit l'agriculture. Lorsque Saturne chassé par ses enfans vint se réfugier dans le Latium, il fut reçu amicalement par Janus qui l'associa à son trône. L'âge d'or si vanté fleurissait sous ces deux rois, une paix éternelle fit le bonheur du peuple. Janus fut dans la suite révéré des Romains comme un dieu bon et pacifique; il était, disait-on, devenu le portier du ciel, il ouvrait toutes les portes au jour et les refermait à la nuit. Toutes les portes étaient sous sa protection spéciale : c'était à lui qu'on recommandait les prières; il dépendait de lui de leur procurer l'entrée dans l'Olympe. Il était aussi le dieu de l'année, c'est d'après lui que le premier mois de l'année fut appelé *Januarius*, et c'était dans ce mois qu'on lui offrait des sacrifices, où le sang n'était point répandu. Chaque premier jour de chaque mois, chaque première heure du jour lui furent consacrés. Janus était représenté sur un trône rayonnant, tenant un sceptre de la main droite, et de la gauche une clef, avec un double visage pour marquer qu'il voyait

en même temps le passé et l'avenir. La guerre et la paix émanaient de lui; il était le mystérieux directeur des discordes des malheureux peuples, mais sans se mêler immédiatement de leurs disputes; Bellone, déesse de la guerre, en était chargée. Encore plus furieux qu'elle, Mars se précipitait au milieu des combats; et comme c'était de lui que dépendait le succès des batailles, on lui consacra non-seulement un temple, mais un vaste champ tout entier.

Le 25 novembre.

La plaine qui s'étend entre le Pincio, le Quirinal, le Capitole et le Tibre qui la borne par une de ses sinuosités, et qui aboutit à la porte du Peuple, était le champ de Mars; à présent, cet espace est devenu l'un des quartiers les plus peuplés : l'on y voit des palais magnifiques, et des églises modernes. Romulus avait fait bâtir sur ce champ un temple au dieu Mars; là, sous les yeux du dieu de la guerre, la jeunesse romaine devait s'exercer à la lutte, rivaliser de gloire, et devenir des héros. Dans le même but, Servius Tullius y célébra le premier lustre; c'était le lieu où se tenaient les assemblées les plus importantes du peuple, et où l'on brûlait les corps morts des Romains les plus célèbres. Les généraux dont les victoires n'obte-

naient pas le grand triomphe, *ovatio*, passaient par le champ de Mars, et portaient leurs offrandes ou dans le temple d'Apollon, ou dans celui de Bellone, qui étaient à la place où l'on voit encore d'antiques restes du théâtre de Marcellus. Entre ces deux temples était la colonne de la guerre, près de laquelle une guerre décrétée par l'état, était solennellement annoncée au peuple sous l'invocation des dieux.

Plus la puissance de Rome s'étendait, plus on décorait le champ de Mars de temples, de portiques, d'arcs de triomphes, de colonnes commémoratives. L'armée de statues qu'Auguste y fit transporter du Capitole, fut, dans la suite, renversée ou mutilée par l'insensé Caligula. Auguste y a fait construire son superbe mausolée ; Agrippa orna le champ de Mars de bains magnifiques, et du célèbre temple *consacré à tous les dieux*, et qui se nomme à présent encore le Panthéon.

Le 26 mars.

Outre le champ de Mars, il y avait encore une place particulière destinée aux exercices, à la lutte, à la course, et aux autres exercices qui pouvaient assouplir le corps. Dans les institutions romaines, tout avait pour but de former une nation guerrière. Romulus avait déjà ce but,

et devait l'avoir, étant de tous côtés environné de peuples belliqueux. Il avait destiné des places particulières pour chaque sorte d'exercice gymnastique; c'est sur une de ces places que les femmes Sabines furent enlevées : on suppose que c'était dans l'espace qui sépare le mont Palatin et le Tibre, à peu près à l'endroit où est l'église de Sainte-Anastasie. Les successeurs de Romulus continuèrent de même. Tarquin l'Ancien entoura cette place d'une barrière en bois; César l'agrandit, Auguste l'embellit par un obélisque qui décore maintenant la place du Peuple; Trajan l'élargit considérablement, et dans la suite Constantin fit élever un second obélisque qui est à présent sur la place de Latran. Maintenant, on voit des vignes, des moulins et des maisons entre les ruines de ce lieu vaste et remarquable, dont l'antique forme est encore visible. Dans une auberge, on remarque encore des voûtes qui faisaient partie des bâtimens du cirque; on en trouve d'autres encore au pied de l'Aventin dans un potager, et vis-à-vis dans le cimetière des Juifs, on retrouve encore de ces mêmes ruines. On peut se faire à peu près une idée de l'étendue de cette place antique, mais non pas de la liaison du grand tout qui devait être immense. La petite rivière la Marana, qui fait tourner des moulins dans l'espace du cirque,

est, selon quelques antiquaires, la Cabra des anciens qui fournissait de l'eau à un canal de dix pieds de large, et d'autant de profondeur. Ce canal entourait l'arène jusqu'aux siéges des spectateurs, pour les garantir de la fureur des bêtes sauvages.

Le 27 novembre.

Si le grand cirque était le théâtre des jeux de l'adresse ou des efforts de la force physique de l'homme, le Forum, situé entre le mont Palatin et le Capitole s'ouvrait à la sagesse des délibérations pour la sûreté de l'état; là se prirent des résolutions qui furent exécutées avec énergie; là, Cicéron et d'autres grands orateurs développèrent leurs brillans talens; là était la maison où s'assemblaient les pères de la patrie, la puissante *Curia* qui dictait des lois despotiques aux peuples jugués; là, était agité l'interminable procès entre le peuple et le sénat, qui devint enfin un nœud inextricable que César coupa enfin. La forme qu'avait anciennement cette place si remarquable, est incertaine; elle changea de temps en temps par des constructions et des renversemens de temples, et d'autres monumens. *Donati* et *Nardini* assignent pour les bornes septentrionales de l'ancien Forum l'endroit où existait l'arc de triomphe de Septime-Sévère; au sud,

les trois colonnes de l'ancien temple de Jupiter Stator; à l'orient, la place près de l'église de Saint-Adrien, où, dans les temps les plus reculés, était un temple d'Hercule très-renommé; et enfin à l'occident la place de l'église della Consolazzione. D'après ces données, le Forum aurait eu une longueur d'environ six cents pieds, sur quatre cents de large. Mais quelque vaste que soit cette surface, on ne comprend pas cependant encore comment une telle quantité de temples, de places judiciaires, de tribunes d'orateurs, d'autels, d'obélisques, d'autres monumens qu'on assigne a cette étendue, ont pu y trouver place, à moins qu'on n'admette, comme, au Capitole une succession de ces divers monumens dans différentes époques.

Là, se retraçaient dans ma mémoire, les actions vertueuses ou criminelles qui composent l'histoire de la prodigieuse dominatrice du monde. Je suis près de l'arc de triomphe de Septime, et je promène mes regards sur le Forum; ils se fixent d'abord sur les trois colonnes dont j'ai fait mention, et sur l'église de Marie libératrice; c'est la place où Curtius, pour appaiser les dieux, s'était précipité dans le gouffre pestilentiel qui s'y était ouvert inopinément. Dans l'ancien temps, il y avait là un affaissement de sol marécageux, appelé l'étang de Cur-

tius, qui n'est plus maintenant qu'une légère élévation. Pour savoir, au reste, quel degré de foi on peut accorder à cette tradition, il est bon d'observer que l'histoire ancienne fait mention de plus d'un Curtius. Quoi qu'il en soit, je m'approchai de cette place, avec un extrême intérêt.

Toute cette place est fertile en souvenirs; ces degrés qu'on monte pour arriver à l'église de Sainte-Marie, conduisaient à la *Curia* du troisième roi des Romains, Tullus Hostilius; ce fut là aussi où le digne monarque Servius Tullius, succomba aux menées parricides de son infâme fille, et fut précipité dans l'abîme, par son gendre. Lorsque la Curia d'Hostilius fût réduite en cendres, César fit bâtir la sienne sur la même place, et lui donna le nom de Curia Julia. Il y fonda une tribune aux harangues, qu'il décora des statues de Sylla et de Pompée. Ce fut de cette tribune, que Brutus, après l'assassinat de César, gagna l'approbation du peuple, pour ce forfait; ce fut là, ensuite, qu'Antoine excita ce même peuple contre les assassins, en lui montrant la toge de César ensanglantée. Plus loin au sud du Palatin, je touche la terre qui portait la tribune sur laquelle Cicéron éleva avec une noble fierté la tête qui tomba ensuite, ainsi que la république, et fut attachée, comme celle d'un crimi-

nel, à cette même tribune, du haut de laquelle elle avait si souvent défendu l'innocence, et pulvérisé le crime, avec tant de force et d'énergie.

Je me tourne du côté du sud-ouest, et j'arrive vis à-vis de l'église de San-Cosimo e Damiano, à un endroit où il ne se trouve aucun bâtiment moderne; là, était autrefois le temple de Vénus Cloacina, dans lequel il y avait deux effigies de la belle déesse, en mémoire de la réunion des Sabins avec le peuple Romain. Tout près de ce sanctuaire, du côté oriental du Forum, se trouvait le banc des bouchers; c'est-là que se passa l'affreuse histoire de Virginie. Son père exaspéré jusqu'au désespoir, arracha un couteau de la main du boucher qui était le plus près de lui, et le plongea dans le sein de sa malheureuse fille. Elle avait résisté aux séductions du décemvir Appius Claudius, mais il gagna un de ses partisans, pour qu'à l'aide de témoins subornés, il dénonçât la vierge, comme une esclave fugitive. Le décemvir assis sur son siége de *justice*, adjugea Virginie au scélérat. En vain son futur époux se jeta entre l'accusateur et le juge; en vain le père implora le secours des dieux, Virginie ne put éviter son sort, qu'en recevant le coup mortel de celui qui lui donna la vie. Un tel forfait était de nature à renverser à jamais le trône des décemvirs.

Le 28 novembre.

L'ANTIQUE Forum romain, maintenant compris sous le nom de Campo Vaccino, abonde en monumens, restes du temps classique. Il y a quelque chose de magique dans l'aspect de ces ruines remarquables, on se sent entraîné irrésistiblement. Je parcours encore une fois ce lieu mémorable; mon regard tombe d'abord sur trois superbes colonnes de marbre blanc canelé, dont j'ai fait mention dans mes remarques d'hier. Elles sont prises faussement pour des restes du temple de Jupiter Stator; celui-ci qui était situé sur la pente du mont Palatin, a totalement disparu; ces colonnes sont plutôt des restes du portique d'un temple de Castor et Pollux. Caligula, qui avait étendu le palais impérial jusqu'au Forum, considérait ce temple, comme le parvis de sa demeure. L'église de Sainte-Marie, libératrice, située dans le voisinage, tire son nom d'un évènement miraculeux. Le pape Silvestre fit mourir, par le pouvoir de son éloquence, un dragon venimeux qui ravageait la contrée, et il fit construire sur la place de la caverne du dragon, une église à Marie libératrice.

Vis-à-vis de cette église, est celle de St. Cosme et St. Damien; elle est bâtie avec des restes d'un

ancien temple qui consistait en deux rotondes dédiées à la déesse Roma et à Vénus. Celle qu'on croit être le temple de Vénus, a cela de particulier, que lorsque deux personnes se mettent aux deux bouts extérieurs du demi cercle, et qu'elles parlent tout bas, elles peuvent s'entendre, sans qu'on entende aucun son dans le milieu du temple. Dans la rotonde où Rome fut adorée, on trouva, il y a quelques siècles, les plaques de marbre sur lesquelles est gravé le plan de la ville, du temps de Septime-Sévère; elles servaient probablement de parquet à ce temple, et sont à présent incrustées dans le mur de l'escalier du Capitole. L'opinion commune désigne là un temple à Romulus et à Rémus. Un des plus beaux restes du Campo Vaccino, est le temple bâti par Marc-Aurèle, la première année de son règne, qui était consacré à Antonin, et à son épouse; la façade en est située à l'occident; le côté gauche vers la voie sacrée, et la droite, contre le Forum de César. Les inscriptions qu'on lit sur la frise, contiennent les noms du couple déifié et l'autorisation du sénat. Il existe encore dix colonnes d'ordre corinthien de marbre cipolin. On voit aussi une partie des murs latéraux, faits de pierre de Peperine, qui étaient autrefois revêtus de marbre blanc. Le temple, dont l'entrée avait probablement une

élévation considérable, est enfoui en terre, au moins jusqu'au tiers de ses colonnes; l'on sait qu'il était situé dans le voisinage du Forum de César, où s'assemblaient les députés des villes soumises, pour délibérer sur les affaires publiques.

Au nord du Forum, au pied du Capitole, est l'arc de triomphe qui fut érigé à Septime-Sèvère et à ses deux fils à leur retour, après la victoire remportée sur les Parthes et les Arabes; il est de marbre blanc, et les colonnes de cipolin: l'architecture est dans le goût romain, et les bas-reliefs attestent la décadence de l'art. La tête du bélier, machine dont les Romains se servaient pour faire des brèches dans les murs des villes ennemies, est très-remarquable; les noms des princes étaient gravés dessus en bronze doré; mais lorsque Caracalla commença son abominable règne par le meurtre de son frère, il fit effacer le nom de Géta pour y substituer des paroles qui ne cadrent point avec l'inscription. Un ouvrage en bronze doré représentant l'empereur avec ses fils, assis dans un char de triomphe attelé de six chevaux, embellissait cet arc, autour duquel les siècles dévastateurs avaient entassé tant de décombres qu'il était enfoncé jusqu'au tiers de sa hauteur. Le pape Léon X avait commencé à faire creuser jusqu'à l'ancien pavé; mais le pape actuel l'a fait en-

tourer d'un mur de clôture, dans lequel on a pratiqué une porte. A peu de distance de cet arc, vers le sud-ouest, s'élève une colonne isolée, canelée, en marbre blanc, de l'ordre corinthien; sa base est toute hors de terre. Quelques antiquaires pensent qu'elle a porté sur son chapiteau la statue de quelque homme célèbre. Cette conjecture s'est confirmée depuis mon départ de Rome par plusieurs fouilles.

Le 29 novembre.

Un étonnement extrême, mêlé d'admiration, saisit le voyageur en s'approchant des ouvrages architectoniques des anciens; un des principaux est la *Cloaca Maxima*, ou le *grand Aquéduc*. Son arc s'ouvre dans le voisinage du pont Palatin et du temple Vesta. Toutes ces voûtes ont été construites d'une manière merveilleusement ingénieuse, avec des immenses masses de pierres, si solidement enchâssées l'une dans l'autre, qu'elles ont défié le temps. La première construction date de Tarquin l'Ancien, qui réussit par ce moyen à dessécher le Forum et d'autres quartiers bas et marécageux. Des siècles passèrent et ne purent rien sur les aquéducs; il y eut seulement quelques passages fermés par les dépots du limon. Cependant Rome avait atteint le faîte de sa grandeur colossale; sous Auguste, il y eut assez de repos pour réparer ce qui avait

souffert. Le gendre de l'empereur, Agrippa, entreprit de faire nettoyer et réparer les anciens canaux, et en fit établir de nouveaux d'une manière plus solide : c'est ainsi qu'à quelques égards la *Cloaca Maxima* fut son ouvrage. Il avait raison de s'en applaudir, c'est pourquoi il fit aux yeux du peuple une entrée triomphale en bateau, à voiles déployées, par les immenses routes correspondantes au Tibre. Toute la ville de Rome est excavée par de semblables canaux, dont les uns emmènent les immondices et le limon, et les autres, en forme d'aquéduc ouvert, amènent de l'eau potable. Et quelle incroyable solidité on a su donner à ces ouvrages ! les tremblemens de terre, qui depuis des milliers d'années donnent de violentes secousses à la ville n'ont pus les détruire, et sur leurs voûtes reposent des églises et des palais. Deux papes, Grégoire V et Grégoire XV, étendirent leur sollicitude sur ces ouvrages ; le dernier en fit même établir de nouveaux qui emmenaient dans le Tibre les entassemens qui se faisaient aux monts Pincius et Quirinal.

Près de l'endroit où commence le grand canal, il s'est conservé deux restes précieux des temps antiques. L'un est l'arc de Janus, sous lequel, dans l'ancienne Rome, les changeurs d'argent traitaient de leurs affaires d'intérêt, et l'autre un

petit arc monumental qui fut élevé par la reconnaissance. Tous les deux manifestent déjà la profonde décadence de la sculpture et de l'architecture. Le premier ouvrage est un carré, construit d'immenses pièces de marbre blanc, couvert dans le haut, et formant deux passages qui se croisent : les changeurs avaient leur place dans les quatre coins. Le second arc plus petit est un monument érigé par les orfèvres à la famille de Septime; dans l'intérieur, on voit d'un côté l'empereur et l'impératrice avec la déesse du bonheur, *Felicitas*, réprésentés en demi-relief, et de l'autre, leurs deux fils (Caracalla et Géta). Une circonstance singulière distingne ce monument. Le tyran Caracalla croyant faire oublier son fratricide, ordonna d'effacer partout l'effigie et le nom du malheureux Géta. Les ordres des tyrans sont exécutés plus promptement que ceux du droit et des lois. Ceux à qui il donna cette commission, tombèrent avec un zèle aveugle sur la déesse de la Félicité, et ne s'aperçurent de leur méprise que lorsqu'elle fut à demi-détruite; ils la laissèrent ainsi et détruisirent l'effigie de Géta. Mais depuis on n'a cessé de raconter cette erreur, et ce qui avait causé la mutilation de la déesse; ainsi, ce qui devait être anéanti, la mémoire d'un frère massacré, et l'horreur de cette action, sont parvenues d'une

manière plus durable et plus apparente à la postérité.

Le 30 novembre.

Si le grand canal souterrain est un monument honorable de Tarquin l'Ancien, l'île du Tibre est un monument de la tyrannie de Tarquin-le-Superbe, et du renversement du trône des rois. Lorsque ce despote fut chassé de Rome avec sa famille, le sénat livra au peuple les fruits de leurs vastes champs; mais aucun ne voulant accepter du blé de l'oppresseur du peuple, les citoyens le coupèrent près de terre et portèrent au Tibre toute cette riche moisson. Les eaux du Tibre étaient basses; les gerbes restèrent envasées sur le fond du lit du fleuve. Ce premier dépôt s'accrut et devint une élévation où peu à peu le limon s'entassait; ce qui forma enfin une île assez considérable, qui dans la suite, par des moyens industrieux prit une forme et une consistance particulière. L'île fut ensuite consacrée à Esculape : une histoire merveilleuse raconte ainsi ce qui y a donné lieu. Pendant trois années, l'an 462, 63 et 64 de la fondation de la ville, une horrible peste y fit d'affreux ravages. Les livres de la Sibylle, ou selon d'autres, l'oracle de Delphes, furent consultés; ils conseillèrent de s'adresser à Esculape adoré à Epidaure.

On y envoya une députation. A peine y fut-on abordé qu'un serpent apparut et se porta rapidement sur le vaisseau romain; les envoyés furent persuadés que la divinité elle-même venait à leur secours sous cette forme : ils le prirent à bord et retournèrent joyeusement à Rome avec lui. Lorsque le vaisseau s'arrêta dans le Tibre, le serpent se glissa dehors et se rendit sur l'île, dont nous avons parlé; le peste cessa subitement ses ravages, et l'on érigea un magnifique temple à Esculape. Pour perpétuer la mémoire de son trajet sur les ondes, l'on donna à l'île même la forme d'un vaisseau, et un obélisque en guise de mât fut érigé au milieu. A l'entrée du temple on grava sur la pierre une inscription contenant la recette du contre-poison dont Antiochus-le-Grand s'était servi. A côté du temple était un hospice pour les malades. Les prêtres entretinrent pendant des siècles un serpent, faisant croire au peuple que c'était le même dans lequel la divinité d'Esculape résidait. Les malades devaient se coucher sur le parquet du parvis, et y attendre un songe qui leur indiquerait le remède contre leur maladie. Chaque personne guérie, était obligée de mettre en écrit, le genre et le cours de sa maladie et de déposer cet écrit dans le temple; toutes les parois en étaient garnies, comme

les chapelles catholiques d'*exvoto*. Deux ponts joignent l'île à la ville. Le pont Fabricio, appelé maintenant *Quatro Capi* (Quatre Têtes), à cause d'une statue d'Hermès à quatre têtes, fut construit peu après la conjuration de Catilina. Ce pont est simple et beau; une inscription dans le grand arc, indique l'édile Fabricius pour son constructeur : il conduit depuis l'île à l'ancien Champ-de-Mars. Le pont Cestius, nommé ainsi d'après le consul qui l'a fait bâtir, est appelé à présent le pont San-Bartolomeo; il conduit à une église et il unit l'île avec le Janicule : il est d'une noble architecture. Nardini affirme que le pont Fabricius, aujourd'hui *ponte di Quatro Capi*, est du temps de la république, et le même sur lequel passèrent les trois cents Fabiens qui s'étaient conjurés pour la délivrance de leur patrie. Une ancienne inscription du pont Cestius, apprend que Valentinien, Valens et Gratien l'avaient fait rétablir en 375 de l'ère chrétienne.

La longueur de l'île est de trois cents pas, et sa largeur de cent; dans la suite, on y consacra des temples à Jupiter *Lycaonius*, et au dieu *Faunus*, qu'on réunit ensemble, par de magnifiques arcades. César y eut aussi sa statue, et l'on fit croire au peuple, comme un prodige, qu'elle avait tourné son visage, d'orient en oc-

cident. Sur les ruines du temple d'Esculape, est maintenant l'église de Saint-Barthélemi: au-devant, on voit encore la pointe de l'ancien obélisque entièrement couverte d'hiéroglyphes. L'église de *Saint-Jean Calibita*, a été bâtie sur les ruines du temple de Jupiter; à côté d'elle, existe un hospice.

L'air de cette île passe pour être très-sain. On jouit d'une fort belle vue du pont Cestius, ou des quatre têtes : vers l'orient, on voit le temple de Vesta, celui de la Fortune, les grandes ruines des palais des Empereurs, et le pont rompu (*ponte rotto*). Vers l'occident, on découvre le beau pont construit par l'ordre du pape Sixte IV, mais la rue des Juifs, qui longe le Tibre, abat et attriste l'ame; les malheureux restes du peuple d'Israël, sont entassés et resserrés dans cette rue sale, étroite, où la misère, le mépris, la réprobation, sont accumulés. Après l'Ave-Maria, ces infortunés sont enfermés dans le Ghetto (c'est le nom de cette rue), et pendant les fêtes et les solemnités des chrétiens, il ne leur est pas permis d'en sortir. Sur une place devant la rue des Juifs, on voit entre deux statues agréables, en marbre, une belle fontaine qui donne de l'eau en abondance.

Le 1[er] décembre.

Entre les grands ouvrages d'architecture, dont les Romains peuvent se glorifier, les aquéducs se distinguent particulièrement. Pendant 440 ans, les Romains n'eurent que la mauvaise eau du Tibre, et de quelques citernes. Le censeur Appius Claudius, fit construire le premier aquéduc (1); l'eau prise dans les montagnes et passant pendant plusieurs milles au travers des vallées, fut amenée à la ville. Elle était conduite par une même pente, tantôt dans des tuyaux qui étaient quelquefois de soixante pieds et plus sous terre, lorsqu'elle rencontrait une hauteur, tantôt dans des canaux qui la portaient à Rome, sur des arcs immenses élevés au-dessus des profonds vallons; de grands châteaux d'eau se joignaient aux arcs, de distance en distance. Il y avait aussi des réservoirs souterrains où l'eau se purifiait avant de jaillir des différentes fontaines : il s'en trouve encore un sous la villa Médicis. Lorsqu'on éclaire la voûte, on dit que l'effet en est extraordinaire.

Du temps de Procope, Rome avait quatorze aquéducs, d'autres écrivains en nomment vingt-

(1) C'est ce même Appius Claudius l'aveugle qui mérita si bien de sa patrie par la construction de la grande route pavée, et qui se montra l'ennemi juré des Carthaginois.

quatre. Plusieurs Empereurs ont contribué à la construction de ces aquéducs. Dans les temps postérieurs, la guerre avec les Barbares anéantit ces magnifiques ouvrages, établis avec des frais si immenses; cette dévastation est une des causes de l'abandon de la campagne de Rome, qui, faute d'eau, est devenue inhabitable. Il n'existe plus à présent que trois aquéducs qui ont été entretenus par différens Papes, et sont en bon état; mais la différence entre l'ancienne et la nouvelle maçonnerie est très-frappante. L'ancienne se distingue par d'immenses pierres de taille, liées l'une à l'autre, et qui forment des piliers et des arcs d'une telle force, qu'ils semblent, même dans leurs ruines, défier le temps dévastateur; les faces extérieures sont revêtues de briques extrêmement unies. L'Aqua Appia, est le plus ancien aquéduc établi en 440, par Appius Claudius. L'eau amenée d'une source près du chemin de Preneste, faisait une route de onze mille cinq cent quatre-vingt-dix pas: elle arrivait dans la ville, près de la porte Trigemina, à présent la porte Saint-Paul. L'eau la plus pure était fournie par l'*Aqua Marcia*, aquéduc établi par le préteur *Marcus Titius*; il commençait à la fontaine Pico, passait au travers du territoire des Marses et des Funisiens, dans un aquéduc de soixante mille sept cents

pas. Auguste, Vespasien, Titus, Nerva, Dioclétien ont dépensé des sommes immenses pour l'entretien de cet aquéduc.

Celui que fit établir l'empereur Auguste, tirait son eau du petit lac Alsietinus : il était de la longueur de vingt-deux mille pas, mais on ne s'en servait que pour l'arrosement des jardins et pour des naumachies. Le pape Paul V fit rétablir cet aquéduc et le réunit avec l'aqua Sabatina : son nom actuel est *Aqua Paola* : il amène l'eau nécessaire au quartier du Janicule et à celui du Vatican.

Agrippa qui, à tant d'égards, mérita la reconnaissance de sa patrie, augmenta aussi le nombre des aquéducs. Il établit celui de l'aqua Julia et le joignit à l'aqua Tepula qui, sortant d'une source du territoire de Tusculum, s'élevait jusqu'au mont Capitolin. Il construisit aussi un petit aquéduc appelé l'*Aqua Virgo* (ou *vierge.*) Ce fut une jeune fille qui indiqua aux soldats chargés de chercher un filet d'eau, cette excellente source par laquelle la meilleure eau vint à Rome : aussi Agrippa voulut-il l'honorer du nom de Virgo. Il fit même ériger à côté de la fontaine une chapelle où l'effigie de cette jeune fille fut conservée. Autrefois, cet aquéduc fournissait de l'eau à tout le Champ de Mars. Cette eau a sa source dans le territoire Tuscu-

lan, elle arrive dans la ville près de la porte del Popolo, et passe au bas de l'église de la Trinité du Mont, où elle se partage en deux branches dont l'une amène l'eau à la belle fontaine de Trévi. L'eau de l'aquéduc que l'empereur Caligula avait fait construire sous le nom d'*Aqua Claudia*, égalait en bonté celle de la Vierge, elle venait de la colline Symbrienne, passait sous terre l'espace de trente-six mille deux cents pas, et faisait en tout un chemin de quarante-cinq mille pas ; les arcs étaient si hauts que les quartiers les plus élevés de la ville pouvaient en jouir. Cet ouvrage était remarquablement solide, ainsi que l'attestent les grandes ruines qui subsistent encore. L'aquéduc construit par Sixte V est appelé *Aqua Felice*, d'après le nom de Félix que ce pape avait porté étant moine. Cette eau prend sa source près du petit bourg *Boltino*, et se décharge dans les aquéducs de l'eau Marcia et Claudia. Devant la porte San-Giovanni, sur le chemin de Frascati, on voit encore les débris considérables de ces anciens aquéducs : ces conduites d'eau, inconcevables par leur nombre et leur distribution, se rencontraient, rentraient les unes dans les autres, et formaient, en quelque sorte, autour de la ville un système d'artères et veines. Chaque maison était pourvue d'eau, et

chaque place animée par des fontaines et des jeux de nymphes semblables aux enchantemens de féerie. A chaque nœud de ces veines était un grand bâtiment dont le principal est maintenant une ruine qui sert d'asile à l'indigence. On la nomme les Trophées de Marius, parce qu'autrefois en effet ils y furent érigés.

Le 2 décembre.

APRÈS la conquête de Jérusalem, Vespasien fit construire le grand amphithéâtre Flavien, le plus vaste et le plus durable qu'il y eût au monde : Titus l'acheva et le consacra à la mémoire de son père. Ces empereurs étaient de la famille Flavienne dont ce bâtiment avait tiré son nom, mais à présent il est appelé le Colisée.

La première impression que fit sur moi l'aspect de cette immense ruine fut si imposante, je dirai même si étourdissante, que j'eus de la peine à me recueillir assez pour le regarder à tête reposée. Il y a des édifices dont on voit d'un coup-d'œil l'ensemble sans en être d'abord frappé, mais dont la grandeur se développe peu à peu. Il en est tout autrement du Colisée : en y entrant, l'imagination, comme si elle était lancée avec violence, est subitement emportée jusqu'au faîte. Cette masse de murs s'élève devant le regard étonné, forte de son propre poids et de l'habile liaison de ses parties, elle se présente

comme un massif que, ni les fréquens tremblemens de terre, ni la main destructive du temps, ni les dévastations des barbares payens et chrétiens n'ont pu détruire en entier. Ce merveilleux édifice, donnant une idée si sublime de l'art, remplirait l'ame d'une admiration sans mélange, si elle pouvait éloigner l'idée du but révoltant auquel tendait une semblable dépense d'argent, de forces et de génie; mais, je l'avoue, c'est avec horreur que je me trouve sur le sol qui fut inondé du sang d'innombrables victimes d'une cruauté présentée en fêtes solennelles et religieuses. Quelle profonde déchéance, quel abrutissement que celui d'un peuple qui compte au nombre de ses plus grands plaisirs le spectacle de l'agonie et de l'homicide! qui, dans sa stupide et barbare oisiveté, ne demande à grands cris que du pain et des spectacles de meurtres. Les combats de ce genre avaient lieu dans plusieurs occasions, ils servaient principalement à augmenter la pompe et la solennité des funérailles des Romains de distinction. Du temps du grand Pompée le peuple romain, malgré l'habitude contractée dans ses guerres avec le monde entier, conservait encore des sentimens d'humanité, il ne put supporter les hurlemens lamentables des éléphans blessés dans les combats d'animaux ordonnés par ce

Dictateur; il les fit cesser en l'accusant tout haut de cruauté. Mais, dans les temps suivans, ce même peuple, toujours plus accoutumé à l'effusion du sang, demanda lui-même avec impétuosité des spectacles dans lesquels de malheureux gladiateurs se battaient jusqu'à la mort. Des fêtes de ce genre devinrent les prix de la faveur populaire; ces spectacles servirent d'apprentissage aux factions qui renversèrent l'état. Les guerres civiles, suite naturelle des hostilités entre deux partis, où des frères, des pères, des fils étaient les uns contre les autres, furent les fruits de cette dissolution, de cette férocité de mœurs : elle fut au point que Titus, cet empereur si remarquable par sa douceur et sa bonté, par sa complaisance pour le peuple, pour célébrer l'inauguration de l'amphithéâtre, donna pendant plusieurs jours des combats de gladiateurs, dans lesquels plusieurs centaines de ces malheureux périrent. A côté de l'admiration c'est donc de l'horreur qu'excite la destination de cet ouvrage magnifique, et c'est encore de l'horreur qu'excite son origine. Il occupa cinq ans les bras de l'esclavage pour parvenir à son complément. On fit travailler douze mille Juifs qui furent emmenés captifs à Rome après la prise de Jérusalem : ils procurèrent les matériaux, et traînèrent les énormes pierres.

Cet immense édifice subsistait encore dans toute sa magnificence lorsque les pélerins du Nord venaient visiter Rome, entraînés par cet aspect majestueux, ils s'écriaient : « Aussi long-« temps que le Colisée subsistera, Rome subsis-« tera ; quand il tombera, Rome tombera : le « monde entier périra avec elle. » Ces paroles devinrent au huitième siècle un proverbe que le moine Béda nous a conservé.

Le Colisée est situé entre les monts Esquilin et Cœlien, dans l'endroit où, du temps de Néron existait un grand étang à côté de la maison dorée ; là se trouvait aussi une statue colossale du tyran. Que le Colisée ait tiré son nom de cette statue ou de sa propre grandeur, peu importe, c'est le nom qu'il a conservé. C'est un bâtiment oblong dont le mur de contour a une hauteur de cent cinquante pieds ; de son côté occidental il est parfaitement conservé jusque dans le haut, mais du côté oriental il est à présent très-endommagé ; cependant la forme entière de ce magnifique amphithéâtre reste toujours parfaitement visible. Dans les pierres du côté extérieur du mur, sont taillés, comme ornement, trois rangs de colonnes, les uns sur les autres ; elles ne sont pas très-saillantes, de manière que par cette interruption cette haute muraille s'élève en trois étages ou sections. Le grand diamètre

de l'ovale est de cinq cent quatre-vingt un pieds le petit est de quatre cent quatre-vingt un, la circonférence extérieure de mille six cent seize pieds, et la hauteur de cent quatre-vingt-dix : tout le bâtiment repose sur quatre-vingt une arcades numérotées. Le côté extérieur était jadis revêtu de marbre et orné de statues. Dans l'intérieur régnaient tout autour soixante-dix rangs de gradins élevés les uns sur les autres en amphithéâtre, aussi revêtus de marbre; plus de quatre-vingt mille spectateurs pouvaient s'y placer. Soixante-quatre entrées, qu'on nommait *vomitoires*, conduisaient dans l'intérieur. Les allées, les degrés étaient si artistement arrangés que chacun parvenait à sa place sans le moindre désordre. Une grande toile étendue sur les têtes des spectateurs les garantissait du soleil et de la pluie.

L'espace intérieur recouvert de sable, et trop souvent teint du sang des gladiateurs, s'appelait arène ; au centre, était un autel consacré à une divinité. La place était entourée de voûtes, dont les unes servaient à garder les bêtes sauvages, les autres étaient des réservoirs d'eau, soit pour arroser l'arène et en abattre la poussière, soit pour la mettre entièrement sous l'eau, lorsqu'on donnait un combat naval. Une de ces voûtes était destinée à recevoir les morts et les blessés

dans le combat; lorsque ceux-ci l'étaient grièvement on leur donnait le dernier coup sans scrupule. Ces ouvertures étaient pratiquées dans un mur épais qui entourait toute l'arène ; au-dessus de ce mur reposait une balustrade pour garantir les spectateurs contre les bêtes féroces; elle était ornée de colonnes, et la place derrière la balustrade s'appelait Podium ; d'abord après se trouvaient les siéges des spectateurs. Souvent les empereurs firent comme par enchantement changer l'arène en Bois, en champs ; les décorations représentaient tantôt le jardin des Hespérides, tantôt des rochers et des cavernes. On ne peut se faire qu'une idée imparfaite de la magnificence de cet amphithéâtre dans sa grande splendeur, qu'en voyant à Rome la décoration des églises qui sont en partie revêtues de ce qu'on a enlevé à ce monument.

Ces révoltans spectacles de gladiateurs durèrent jusqu'au temps d'Honorius ; le christianisme même, qui gagnait toujours plus de considération, ne put mettre un frein à cette passion sanguinaire du peuple romain. La victoire de l'empereur remportée sur Alaric roi des Goths fut encore célébrée de cette manière, mais la hardiesse d'un moine inspiré qui se jeta entre les combattans, et qui défendit au nom de Dieu cet horrible jeu, changea le divertissement en

tumulte. Ce fut à cette occasion, et par l'influence de son général Stilicho qui était chrétien, qu'Honorius promulgua l'édit qui défendit irrévocablement les combats de gladiateurs. Très-longtemps après le 3 septembre 1332, on essaya de renouveler cette coutume insensée, par une proclamation générale. Quelques familles romaines invitèrent la noblesse italienne à célébrer un combat de taureaux à la manière espagnole et moresque : des hommes faits et des jeunes gens des plus illustres familles déférèrent à cette sommation ; le combat commença avec une pompe solemnelle, mais il finit d'une manière bien malheureuse : dix-huit chevaliers furent tués, neuf grièvement blessés, et seulement onze taureaux périrent.

Au commencement du dixième siècle, lorsque la ville de Rome fut désolée par des factions intérieures, les familles qui étaient en guerre transformèrent en forteresses d'anciens bâtimens. Le Colisée par sa grandeur et ses hautes et fortes murailles, était une des places les plus sûres pour se garantir des attaques des ennemis et pour soutenir un siége. Au quatorzième siècle parut un arrêt fulminant concernant l'anéantissement total de tous les monumens de l'antiquité : dans les archives papales on a conservé la lettre par laquelle les chefs des factions se

partageaient entre eux les restes de la belle architecture, en se donnant le droit de renverser et démolir les monumens et de les employer à leur propre usage. Le Colisée comme le plus considérable devait être démoli en commun, du moins pour ce qu'on pouvait en arracher (1). Les palais Farneze et Barberini furent construits avec les pierres du Colisée, à la honte des papes régnans. Le pape Benoît XIV pensant plus noblement sauva ce magnifique monument de sa destruction totale ; il mit ces belles et colossales ruines sous la sauve-garde de la religion, en faisant élever sur le contour intérieur quatorze autels pour consacrer le lieu que tant de chrétiens ont arrosé de leur sang comme martyrs de la foi.

Le 3 décembre.

Nous avons parcouru cet après-dîner l'intérieur du Colisée, où conduisent actuellement deux entrées, à l'une desquelles un hermite a sa demeure et une petite chapelle ; ces passages sont encore les mêmes par où montaient, il y a tant de siècles, cette foule de spectateurs inhumains. En passant sur ces voûtes on frissonne, quand on regarde dans le fond par des ouvertures percées jusqu'au bas ; on croit encore entendre les

(1) Voyez les Mémoires sur les anciens monumens de Rome par l'abbé Barthélemi.

rugissemens des animaux et les gémissemens des mourans. Le contour de cet immense bâtiment, à demi détruit, offre un aspect triste, mais en même temps attrayant et singulier. La nature est occupée sans relâche à revêtir ce squelette rongé par le temps et par la main des hommes : une verdure touffue de lierre et d'autres plantes amies des ruines, se répand en abondance par-dessus les masses de pierre qui, depuis des siècles, menacent de tomber. Les racines entrelacées leur donnent une nouvelle force, elles s'appuient l'une contre l'autre et peuvent rester ainsi pendant des siècles encore. Les points de vue et les lointains qui se présentent d'une manière si variée par les ouvertures des murs, sont ravissans ! On voit de là les grandes ruines des palais des empereurs, entassées en désordre les unes sur les autres. Dans une autre direction on voit la pyramide de Cestius ; près de là, s'étend l'aquéduc de l'eau *Claudia* qui se perd au loin et paraît se joindre aux montagnes qui bordent l'horizon.

Nous quittâmes enfin cette ruine remarquable et nous nous approchâmes de l'arc de triomphe de Constantin, qui est tout près du Colisée. Entre eux deux se trouve encore un petit reste de la *Meta sudans* ; elle avait la forme d'un cône allongé qui jetait une masse d'eau de son

sommet ; cette eau retombant en gerbe dans un bassin formait une pyramide d'eau. L'arc de Constantin rappelle la victoire de cet empereur sur Maximin, mais celui de Trajan fut privé de ses ornemens pour en décorer celui de Constantin. Les bas-reliefs de ce dernier sont fort médiocres, tandis que ceux du vainqueur des Thraces étaient des chefs-d'œuvre. On est fâché que ces représentations si belles soient placées trop haut sur l'arc, ce qui est assez absurde ; on voit les statues de huit généraux qui faisaient partie du triomphe de Trajan sur cette nation.

Le 4 décembre.

Une journée d'hiver incomparablement belle, offrant tous les charmes du printemps, nous attirait dehors ; nous sommes allés visiter les ruines du temple de la Paix. Là nous avons marché sur la verdure dont les routes sont couvertes, parmi les jacinthes et d'autres fleurs du printemps ; nous nous sommes délectés de la vue des Apennins couverts de neige qui ressortaient sous le beau ciel bleu d'Italie. A la place du palais de Néron, sur la voie sacrée, on aperçoit ce temple que Vespasien, après la guerre contre les Juifs, avait fait bâtir et qu'il destina plutôt à garder le butin qu'il avait fait pendant la guerre qu'au culte de quelque divinité. Le temple de la Paix était un des plus magnifiques

de l'ancienne Rome; il était si riche en vases d'or et d'argent, en revêtemens de bronze, que lorsqu'il brûla, ces métaux fondus coulèrent dans le Forum comme un torrent de laves.

Sur ces ruines on a bâti un conservatoire pour de jeunes orphelines. Delà nous passâmes à la rue voisine, qui est celle du temple du Soleil et de la Lune, dans le jardin du couvent des Olivetains. Cette place, et vraisemblablement aussi le bâtiment, appartenaient encore au palais de Néron. Cette ruine avait souvent attiré mon attention; ce sont les restes de deux édifices carrés; dans chacun il y avait au fond, vis-à-vis de la porte d'entrée, une niche de la hauteur du plafond, dont la profondeur dépassait de beaucoup extérieurement la ligne du bâtiment. Ces deux niches étaient adossées l'une contre l'autre : dans l'une il y avait la statue d'Apollon, dans l'autre celle de Diane. Les murs des maisons ont disparu et leurs restes sont couverts de verdure, mais les niches sont entièrement conservées. Plusieurs antiquaires ont supposé que ces deux bâtimens étaient les salles à manger de Néron, l'une d'hiver et l'autre d'été.

L'arc de triomphe de Titus touche le jardin du Couvent des Olivetains; il est entre le Colisée et le Campo Vaccino. Cet antique monument

a éprouvé les rigueurs du temps, sans cependant perdre entièrement sa beauté. On voit sur un des côtés, représentée la marche triomphale de l'empereur ; sur le côté opposé, la dévastation du temple de Jérusalem.

Ce quartier rappelle un espace très-remarquable de l'ancienne Rome. La voie sacrée qui s'étendait depuis la *Meta sudans* jusqu'au Capitole. La première qualification de *sacrée* lui fut donnée lors du traité de paix de Romulus avec le roi des Sabins; dans la suite, les marches religieuses et triomphales y passèrent, et les chefs du clergé y avaient leurs demeures : ces chefs étaient en même temps des hommes d'état, des consuls et des préteurs. Comme ils avaient les auspices, il leur importait de régler les fêtes d'un culte qui n'était qu'une religion d'état. C'est ainsi que le consul faisait célébrer dans sa maison la fête de la bonne déesse, à laquelle il n'était permis à aucun homme d'assister; c'était en opposition des bruyantes fêtes de Bacchus. Du reste, la voie sacrée était décorée de statues. La plus ancienne était cette statue en bronze de Clélie, qui fut remise en otage, avec plusieurs autres vierges romaines, à Porsenna roi d'Etruri mais qui se sauva, ainsi que toutes ses compagnes, passèrent le Tibre à la nage et retournèrent auprès de leurs familles. Cette résolution hé-

roïque toucha le roi ennemi, et la paix en fut la suite.

Le 5 décembre.

Un objet que j'avais vu du sommet des hautes voûtes du Colisée avait fortement excité ma curiosité; c'était les ruines des bains de Titus : je n'ai pu me refuser plus longtemps à les visiter.

Un genre de luxe qui allait chez les Romains jusqu'à l'extravagance, particulièrement du temps de la domination des empereurs, avait pour objet les établissemens de bains. C'est au pied de l'Esquilin qu'étaient situés les Thermes de Titus, qui surpassaient tout pour le bon goût et l'architecture, et qui ont donné les plus beaux modèles aux peintres et aux architectes. Palladio, Raphaël, Annibal Carracci, s'enfermèrent dans ces appartemens souterrains pour y évoquer l'esprit de l'ancienne architecture. Ces bains furent fouillés du temps de Raphaël; ce fut le premier artiste qui introduisit dans les loges du Vatican le goût des arabesques dont il avait pris les modèles dans ces ruines. Des peintres et des graveurs modernes ont donné des dessins coloriés des belles peintures à fresque qu'on y a trouvées et qui ont été généralement admirées.

Toute la place que ces bains occupaient, est actuellement partagée entre plusieurs propriétaires; des églises, des couvens, des jardins

remplacent ces bâtimens magnifiques, liés jadis ensemble par quatre cents superbes colonnes.

Dans une vigne appartenant au couvent de Saint-Pierre-Aux-Liens se trouve la grande ruine appelée *Le Sette sale* (les sept salles); parceque d'abord on n'en découvrit que ce nombre; mais on reconnut ensuite neuf chambres qui servaient de réservoir. Les portes qui conduisent d'une voûte à l'autre, offrent des perspectives effrayantes; la lumière qui s'y introduit par des ouvertures produit un crépuscule magique. En 1547 on découvrit en fouillant dans ce même jardin, des vestiges d'un bâtiment magnifique, des colonnes et ving-cinq statues. Sous le pape Innocent X on fit de nouvelles recherches; elles procurèrent encore un parquet de lapis lazuli et cinquante-quatre statues, parmi lesquelles une Roma assise se distinguait principalement.

Dans le jardin Gualtieri, non loin de la Salpétrière, se trouvent les ruines des chambres qui étaient au nombre de trente du temps de Raphaël, et dont il ne reste plus que onze où l'on puisse pénétrer; on y descend avec des cierges à travers des voûtes obscures qui se trouvent au-dessus de ces chambres. C'est-là qu'on découvrit le fameux Laocoon, le triomphe de l'art et de la sculpture. On y a trouvé aussi une peinture à fresque de Coriolan et sa mère; des

arabesques représentant des figures d'hommes, d'animaux, de fleurs entrelacées avec beaucoup de goût, sont conservées dans toute leur fraîcheur depuis quinze-cents ans, sur un fond de couleur brune. Je ne pus pénétrer que dans trois de ces salles. En sortant de ces voûtes ténébreuses, je retrouvai avec plaisir la belle nature; par-dessus ces dépôts de magnificence enfouie, on voit à présent la verdure des potagers et de la vigne. Ces ruines n'offrent aucune vue pittoresque au-dehors, à l'exception d'un seul mur vis-à-vis de la Salpétrière; ce mur est percé et forme une espèce de porte; c'est une station où l'on jouit d'une vue ravissante du côté de la montagne. Derrière la Salpétrière, vers le Sud, nous étions placés sur d'antiques voûtes, entourées d'un luxe de végétation dont on n'a nulle idée. Le Colisée, placé à une distance agréable, paraît dans toute son antique majesté; des feuillages et des fleurs s'entrelacent pittoresquement autour des bases des colonnes de cet immense édifice; une charmante galerie de tableaux se présente par les ouvertures des arcs; le beau palmier du couvent de San-Giovanni est au milieu d'une de ces ouvertures et fait un effet très-pittoresque.

Nous cherchions l'endroit d'où partait le pont qui liait le Colysée avec les bâtimens des bains

de Titus : c'est donc là, pensai-je, que vécut l'homme que ses contemporains appelaient les *délices du genre humain*, qui regardait comme perdu le jour où il n'avait pas rendu quelqu'un heureux, qui, enfin au bout de sa courte carrière, ne trouvait qu'un seul reproche à se faire ; et cependant cet empereur réputé le meilleur de ceux qui ont régné, avait fait faire un pont pour faciliter le passage de son palais à ce Colysée qu'il avait consacré aux scènes horribles et meurtrières des combats d'hommes et d'animaux, et de l'effusion du sang de plus de mille gladiateurs !

Le 6 décembre.

La belle église de Sainte-Marie-Majeure, avec le couvent auquel elle appartient, est située sur une place solitaire de l'Esquilin, entourée de misérables cabanes. Elle a dit-on, été bâtie sur les ruines d'un temple de la déesse Junon-Lucine, d'après un songe que le pape Saint-Libérius et le patrice Jean Romain, firent la même nuit, lequel songe fut confirmé le lendemain par un miracle. Sur la place où devait être bâtie l'église actuelle, il était tombé de la neige qui dessinait le contour qu'elle devait avoir. On la nomma d'abord Marie des Neiges; dans la suite elle fut étendue et obtint le nom de Maria

Maggiore. Devant une des façades, s'élève un obélisque de granit oriental rougeâtre, qui orna autrefois le tombeau d'Auguste. L'intérieur de l'architecture est critiqué par les artistes, comme étant trop chargé d'ornemens; cependant l'ensemble offre un aspect très-frappant: on est fâché seulement que l'admiration soit troublée par un clocher hideux; sa difformité anguleuse contraste fortement avec la belle forme de la coupole. Sur cette place solitaire, vis-à-vis de la façade principale, s'élève une colonne élégante de marbre cannelé, d'ordre corinthien, qui faisait partie du temple de la Paix, et qui porte à présent la statue en bronze d'une Madone avec l'enfant Jésus. Cette colonne est, à mon avis, la plus belle et la plus grande de Rome. Avant qu'elle ornât le temple de la Paix, elle était devant le palais de Néron. Un beau perron conduit au parvis du temple, mais cette entrée n'est pas comparable à celle de la façade de derrière. La voûte du parvis a cinq portes très-hautes, fermées par des grilles de fer bien travaillées. Huit majestueuses colonnes de granit supportent la voûte. A l'entrée du sanctuaire, une simplicité sublime remplit l'ame d'un sentiment religieux et tranquille. Deux rangs de colonnes d'ordre ionique de marbre blanc, forment la nef principale. Les

deux grandes arcades de la nef sont soutenues par de belles colonnes de granit oriental qui font entrée aux grandes chapelles de côté. Il y a en tout dans ce magnifique édifice, cent quarante colonnes sur lesquelles repose le plafond élevé, mais non voûté; il est vrai que des ornemens dorés et trop prodigués, contrastent avec la noble simplicité de l'intérieur. Le pavé est cependant en harmonie avec le style de l'édifice, il est en marbre blanc, garni de mosaïques, de plaques rondes en porphyre. Le blanc mat est le ton dominant de cette église, et paraît faire allusion à l'histoire miraculeuse de la neige. Au milieu se distingue le sanctuaire. L'autel est superbe; quatre colonnes de porphyre rouge foncé, portent baldaquin; un feuillage de bronze doré enlace chaque colonne jusqu'au faîte. On distingue aussi les chapelles dites de Sixte V et Borghèse; celle-ci surpasse de beaucoup l'autre en magnificence; elle est décorée par un autel qu'embellissent quatre colonnes de jaspe oriental.

Marie-Majeure est une des sept basiliques ou églises principales de Rome, et l'une des quatre qui jouissent de la prérogative de la *sainte porte*. Cette prérogative consiste en ce qu'une indulgence plénière est offerte dans ces temples privilégiés à toute la chrétienté, quatre fois dans chaque année; les pélerins y arrivent en foule

de toutes les parties du monde catholique, et se déchargent ici de tout ce qui leur pèse sur la conscience.

Outre cette basilique, il y a sur l'Esquilin plusieurs autres églises, entre lesquelles deux se distinguent principalement. On dit que celle de *Saint-Pierre-aux-Liens* est la première qui ait été fondée à Rome. Sa coupole repose sur de belles colonnes antiques, mais son ornement principal est le tombeau du pape Jules II. Le ciseau de Buonarotti l'embellit encore par la statue colossale de Moïse assis, portant sous son bras droit la table de la loi, et jetant des regards austères sur le peuple. Ce tombeau a été regardé comme le chef-d'œuvre de la sculpture moderne, jusqu'à ce que les productions de Canova aient paru. Les statues placées dans quatre niches à côté, et au-dessus de la figure principale furent commencées par Buonarotti. Il mourut pendant qu'il y travaillait; elles furent achevées par son élève Raphaello de Monteluppo.

L'église de Saint-Martin appartenant à présent aux Carmélites, dans laquelle deux saints papes des premiers siècles, Silvestre et Martin sont ensevelis, est petite, mais elle est une des plus belles et bâtie avec le meilleur goût. Vingt-quatre colonnes de marbre cannelées et d'ordre corinthien la partagent en deux nefs; ornées

de balustrades, de statues en stuc et de peintures. Les tombeaux des papes sont tout brillans d'or; mais l'autel est resplendissant, on dirait qu'il est couvert avec profusion des plus belles et précieuses pierres orientales et des plus riches dorures. Sa dotation coûta 30,000 écus, somme qui fut recueillie uniquement par des dons charitables. Un plus bel ornement encore sont des peintures à fresque du Poussin dans l'intérieur, et de très-beaux tableaux des artistes modernes. La chaire et les bancs qui défigurent nos églises, n'ont pas cet effet dans les belles églises italiennes; on ne les place que lorsque le culte l'exige; les temples y gagnent cet aspect imposant, cette majesté si nécessaire à ce genre d'édifice.

Le 7 décembre.

Le château Saint-Ange est un des monumens de l'antiquité, qui ont subi de grands changemens. L'empereur Adrien qui avait déployé dans sa villa de Tivoli toutes les inventions du luxe et de la magnificence la plus recherchée, voulut aussi que son tombeau surpassât en splendeur tous les autres mausolées. Il fit élever le sien au-delà du Tibre, là où fleurissaient jadis les jardins de Domitien, et vis-à-vis du tombeau d'Auguste, sur un grand espace carré. Il fit construire un bâtiment rond de deux rangs des

plus belles colonnes ; le sommet en fut couronné par une pomme de pin colossale, en bronze qui devait renfermer les cendres de l'empereur, et qu'on peut voir encore à présent dans les jardins du Vatican. L'empereur Honorius transforma d'abord ce mausolée en une forteresse. Les soldats romains, qui lors de l'invasion des Goths s'y étaient retranchés, anéantirent ces superbes productions des arts ; les statues et les colonnes furent brisées et lancées comme des pierres brutes sur les assiégeans. Les papes Boniface XI et Urbain VIII, qui avaient aussi fait fortifier cette place, lui donnèrent la forme qu'elle a à présent avec le nom de château Saint-Ange, d'après une petite église voisine du même nom. Ce bâtiment se présente ferme comme un roc, inaccessible à la destruction ; il inspire le respect et la vénération. Il y a un commandant qui y demeure, et un détachement des gardes du pape occupe le bas ; le reste du château sert à des prisons d'état.

Nous montâmes jusqu'à l'ange de bronze placé sur la cîme, un glaive à la main ; de cette élévation nous regardâmes la chaîne des montagnes. Le vieux Soracte lève sa tête vénérable au-dessus des autres monts ; elle est recourbée en forme de croissant. La ville de Rome et le Tibre qui la traverse en serpentant, étaient à

nos pieds. Le pont sur lequel on passe pour arriver au château de Saint-Ange, vu de cette hauteur, présente un bel aspect; il paraît léger, malgré les lourdes statues qui le chargent plus qu'elles ne le décorent. Il fut construit par Adrien, et nommé alors *Pons Aelius*; il est long de deux cents pieds et repose sur cinq arcades. Le pape Nicolas V le répara, et Clément IX y fit poser dix statues colossales de marbre blanc, qui représentent des anges; chacun tient à la main l'un des instrumens de la Passion du Sauveur.

Nous retournâmes dans l'intérieur du grand bâtiment, nous passâmes par une salle sur le parquet de laquelle est une de ces affreuses trapes nommées oubliettes, par où l'on précipitait ceux dont on voulait se défaire secrètement. Un frisson d'horreur me saisit! Je ne peux imaginer aucun cas qui justifie une exécution clandestine: la loi qui condamne, si elle est juste, doit être prononcée à haute voix. Presque toutes les prisons étaient pleines: on ne put nous en montrer que très-peu de vides; malheureusement celle où Cagliostro avait été renfermé, n'était pas du nombre de celles-là. On dit que les murs de sa prison sont remplis de figures hiéroglyphiques et de sentences mystiques. J'aurais voulu revoir s'il m'avait été permis, ces caractères qui

m'étaient si bien connus, dont le déchiffrement fut autrefois si souvent l'objet de ma méditation. Voilà donc quel fut le sort de l'homme, qui d'après des plans enveloppés et obscurs, s'annonça comme un médiateur consacré entre le monde spirituel et le monde corporel; qui expia dans une obscure prison, l'obéissance qu'il avait vouée à des supérieurs qui le réjetèrent, lorsque, par malheur il leur fut devenu inutile pour le but qu'ils se proposaient. Ils sont passés ces jours où il tendit des pièges à ma jeunesse; mon esprit innocent, mais exalté, ayant du penchant à la mysticité, était passionné pour tout ce qui est bon, et faisait des efforts pour atteindre au sublime. Cagliostro s'empara de cette tendance de mes sentimens, et il s'en servit pour me faire errer quelque temps dans le cercle décevant de ses fourberies. Je me souviens encore avec quelle ferveur je faisais mes prières, avec quelle dévotion je répétais les mots mystiques qu'il m'avait prescrits, avec quel saint frissonnement je contemplais les lettres *J. H. S.*, avec une croix au-dessus, qu'il me représentait comme le sceau du secret par lequel je devais être initiée, et mise à même de converser avec des esprits supérieurs; mais ma simple piété que plusieurs des actions de l'adepte devaient scandaliser, fit naître en moi quelques soup-

çons, et les desseins qu'il avait sur moi, ne purent réussir que jusqu'à un certain point. Je priai Dieu ardemment de m'éclairer et de me révéler le secret de ces trois mots, *Hélion*, *Mélion*, *Tetragrammaton*, et Dieu m'accorda, non ce pourquoi je l'avais prié, mais la connaissance de la vérité exprimée, dans ces paroles du sage Nathan; *il est plus aisé d'exagérer le sentiment de la piété, que de bien faire.* Mais j'ai exposé tout ce qui regarde cette époque de ma vie dans un écrit précédent, et si cette confession sincère a eu quel-quelque influence sur le sort de Cagliostro, mon repos n'en est point troublé et ma conscience m'assure que je n'ai pu agir autrement.

Occupée de ces souvenirs et de ces sentimens, j'étais devant la porte de la prison d'où il chercha à s'échapper par un crime affreux, qu'on se rappelle sans doute; il feignit d'être malade et demanda un capucin pour se confesser. Sa demande lui fut accordée: mais à peine Cagliostro eut-il commencé sa confession avec une voix faible, qu'il se leva brusquement, se jeta sur le prêtre, et chercha à l'étrangler pour s'emparer ensuite de ses habits et se sauver sous ce déguisement: le capucin put s'échapper de ses mains, et il appela la garde. Après cette tentative, Cagliostro fut transféré à *Civita Vechia*,

dans une prison plus forte, où il mourut quelques mois après. Un témoin oculaire, homme digne de foi, me raconta que lors de l'arrestation du prétendu magicien et de son transport au château Saint-Ange, le peuple, croyant fermement à son pouvoir magique, tremblait qu'il n'arrivât quelque grand malheur à Rome. Le bourreau qui avait l'ordre de brûler les écrits magiques, de casser l'épée enchantée (1), avait touché tout cet appareil avec une terreur visible, et l'avait jeté aux flammes, le visage détourné, et comme un homme qui cherche à s'enfuir.

Nous vîmes dans les cours du château des prisonniers se promener tranquillement sans tristesse; notre conducteur était du nombre et près d'être libéré : il avait un extérieur agréable et des manières polies. Ayant demandé quelle était la cause de sa détention, on me répondit que c'était très-peu de chose, que dans une dispute il avait tué son adversaire. Les Ita-

(1) Cagliostro prétendait avoir reçu l'épée enchantée de ses supérieurs, pour dompter et châtier les mauvais esprits, et appeler les bons génies destinés à son service; en même temps il prévenait sur le danger de s'adresser aux magiciens noirs qui conjuraient les esprits au moyen de la fumée, et qui sont les prêtres de la magie noire qui met en relation avec les démons, etc.

liens pardonnent bien plus facilement un meurtre que le plus petit vol.

A notre retour, nous remarquâmes quelques piliers qui avançaient hors du Tibre; ils désignaient la place où était jadis le pont triomphal, sur lequel les généraux qui revenaient victorieux, conduisaient l'armée, lorsque le triomphe leur était accordé, dans le temple de Bellone où ils devaient se présenter premièrement. La magnifique marche passait d'abord sur ce pont, et delà se rendait par différentes rues et places désignées, à la voie sacrée.

Le 8 décembre.

Remplie encore de l'impression qu'avait produite sur moi le tombeau d'Adrien, je visitai dans l'ancien champ de Mars (Campo Marsio) la place où était jadis le tombeau d'Auguste. On parvient au travers d'une mauvaise porte délabrée, au souvenir d'un grand homme. Le chemin rappelle la dévastation ; il est pavé des débris d'une belle serpentine verte. Dans quelques allées basses on voit encore de faibles vestiges du grand mausolée qui renferma les cendres du dominateur du monde, et celles de sa famille. Il est situé au-delà du Tibre : les contemporains d'Auguste le comparaient avec admiration au tombeau qu'Artémise reine de Carie fit bâtir à Mausole son époux.

La vicissitude des événemens ne se montre nulle part d'une manière aussi frappante que dans cette ville célèbre qui n'est plus qu'une ombre confuse de ce qu'elle était jadis. Il est remarquable que les monumens d'Auguste, de ce despote hypocrite et menteur, soient tombés plus que les autres dans le plus profond anéantissement. Les voûtes qui servaient au dernier repos de cette famille impériale, sont à présent louées à des bouchers pour y conserver leur viande. Au-dessus on a établi des tréteaux où l'on donne au peuple, en certain temps, le spectacle des danseurs de cordes. Le beau portique qu'Auguste avait fait élever à l'honneur de sa sœur Octavie est maintenant la place la plus sale de Rome; c'est le marché au poisson, et les belles tables de marbre blanc de Carare qui faisaient l'ornement de ce sublime morceau d'architecture servent aujourd'hui aux pêcheurs pour y étaler leur marchandise. Sur la place même où l'encens de la flatterie enivrait la sœur d'Auguste, l'odorat est blessé par l'infection des poissons et la vue par les plus misérables cabanes. L'église de *San-Angelo in Pecheria* y montre seule encore quelques traces de l'ancienne magnificence; elle renferme quelques colonnes antiques. Le portique élevé avec son ancienne inscription, et une partie de la frise

très bien travaillée subsistent encore, ainsi que deux superbes colonnes cannelées de marbre de Carrare qui la supportent. Le tout est noirci par le temps et par un incendie.

Notre excursion de ce jour nous a fait passer encore auprès d'un troisième monument défiguré, qui date aussi du temps d'Auguste; c'est ce théâtre si renommé que ce dominateur du monde fit achever à l'honneur de son bien-aimé neveu Marcellus, qui ne put lui survivre. Le mur gigantesque extérieur, construit avec de grandes masses de rochers, est à présent excavé et arrangé pour des boutiques de différentes denrées, où règne la malpropreté. Les différens rangs de colonnes placées les unes sur les autres sont encore visibles : l'espace intérieur est occupé par le palais du prince Orsini. Il n'est resté à ce monument que le souvenir de son nom; sa splendeur et sa magnificence ont disparu à jamais.

Le 9 décembre.

Nous sommes allés aujourd'hui visiter la villa Borghèse, c'est sans aucun doute la plus belle campagne de tout le territoire Romain; il n'y a guère d'accumulation de luxe et de magnificence dans le monde connu qui puisse en soutenir la comparaison. Dans une enceinte de quatre milles, que les jardins de Lucullus et de Salluste occu-

pèrent jadis en partie, s'étend actuellement cette fameuse villa, depuis la porte Pia jusqu'à la porte du Peuple. Les jardins et les bosquets sont *peuplés* de statues ; une belle pièce d'eau présente son miroir limpide aux objets qui l'avoisinent. Au milieu est une île sur laquelle on a élevé un joli petit temple ouvert avec une statue d'Esculape ; des prairies fleuries sont ombragées par des pins en couronne ; des allées de lauriers et de cyprès alternent avec le sombre houx. De tous côtés, on est attiré par des vues ravissantes jusqu'à ce qu'on soit parvenu au bâtiment principal, au palais nommé *Villa Pinciana.* Les murs extérieurs sont couverts de bas-reliefs antiques en marbre blanc avec une abondance qui frapperait encore davantage, si l'on ne regrettait cette noble simplicité qui repose et satisfait à la fois ; je la préférerais à cet amas d'ornemens, beaux en eux-mêmes, mais dont on est fatigué. Dans l'intérieur, on est ébloui de la splendeur qui y règne, de la profusion de marbres de différentes espèces dont les murs et les parquets des appartemens sont recouverts. Plusieurs salles sont ornées d'excellentes statues, bas-reliefs et bustes de porphyre du travail le plus exquis. Je ne désignerai que ce qui captiva le plus mon attention.

Livie, épouse d'Auguste et mère de Tibère,

représente une *Cérès*, sa figure est belle; ses traits réguliers et gracieux. *Agrippine* mère de Néron, est encore plus agréable. Je ne pouvais m'empêcher de penser avec douleur aux êtres odieux auxquels des femmes aussi belles, aussi nobles ont donné l'existence. Leurs statues sont de vrais chefs-d'œuvre, surtout le corps d'Agrippine, ou plutôt celui de la muse Uranie, sous le costume de laquelle elle est représentée, entourée d'une draperie posée de la manière la plus gracieuse. Une statue d'homme attira aussi mon attention par la beauté de la tête; Winkelman croit que c'est le dieu Mars, mais d'après Visconti, c'est Achille, à cause d'un anneau autour du pied droit qui semble indiquer que cette partie n'est pas invulnérable. Le corps très-médiocre de cette statue ne cadre point avec la tête et ne peut lui avoir appartenu.

On passe d'une salle dans une autre, et le ravissement et l'admiration ne font que s'augmenter. Dans une de ces salles mes yeux s'arrêtèrent sur une statue de femme que quelques antiquaires croient être une muse. La figure et les draperies sont de main de maître; une noble gravité, un air de douceur et de sérénité, s'expriment à la fois sur cette belle physionomie; les mains et les pieds sont modernes, mais cependant très-bien travaillés. Dans une autre chambre

remplie de statues, dans le style égyptien, se présenta à mes regards une figure élancée dont le vêtement est de porphyre. La tête est belle, pleine d'expression et vraiment antique, mais les mains, les pieds et le cou sont modernes, cependant très-bien assortis à l'antique : le vêtement laisse entrevoir agréablement toutes les parties du corps. Quelques-uns prennent cette figure pour une Junon, d'autres pour une piété ; l'expression de la tendre et sensible bienveillance me paraîtrait indiquer plutôt le caractère de la dernière que celui de la reine des dieux : le précieux besoin de sauver, de secourir, d'aimer se voit dans chacun de ses traits ; on ne peut en détacher ses regards. Le *gladiateur*, l'*hermaprodite* sont estimés par tous les artistes comme des chefs-d'œuvres. Entre les têtes de cette riche collection, le buste colossal de Marc-Aurèle et celui de Lucius Vérus, sont sans contredit les plus beaux, la tête du dernier surtout est pleine d'énergie. Avec l'art le plus réfléchi, le sculpteur a répandu sur ce buste un agrément, une douceur qu'on ne trouve point dans les têtes plus petites de cet empereur. Le buste de Marc-Aurèle, quoique très-bien travaillé, n'a pas la physionomie noble, élevée, agréable de Lucius Verus : une irrésolution mêlée de quelque chose de triste et de pénible,

se remarque dans les traits du monarque philosophe qui cherchait à rendre son peuple heureux et ne voyait pas dans son fils un digne successeur. Un vase de cinq pieds de haut en marbre de Carrare, sur lequel sont représentées des figures bacchiques, est admiré généralement, à cause de la vérité de l'expression qui règne dans chaque figure. Le bas-relief d'une danse donne une idée parfaite de la grace et de la noblesse des danses grecques; les légers vêtemens des femmes semblent ondoyer et voltiger autour des belles proportions de leur corps souple et svelte : mais en revanche dans un autre bas-relief fort admiré, les draperies de trois belles figures représentant des provinces sont très-lourdes et plissées. Quelle foule de réflexions ne fait pas naître la vue d'une belle statue ou d'un autre chef-d'œuvre qui a des milliers d'années derrière lui, qui nous représente ce temps passé, ses mœurs, ses productions; ce temps qui n'est plus nous devient présent par l'art et le génie qui sont immortels.

Le 10 décembre.

Notre excursion d'aujourd'hui nous a fait passer devant un endroit remarquable, le *muro torto*. Ce mur tient son nom de son inclinaison qui semble devoir l'entraîner, mais il est

ainsi depuis plus de mille ans; il a outre cela une lézarde très-forte, causée probablement par un tremblement de terre. On a prétendu qu'il s'était fendu au crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que pour cette raison ce mur était sous la protection particulière de Saint-Pierre. C'est cette idée qui fit que Bélisaire n'osa pas réparer ce mur, lorsqu'en 538 il défendit Rome contre les Goths.

Aujourd'hui, nous avons été moins frappés des beautés du jardin Borghèse, mais nous en avons mieux joui. La richesse des arts a été considérablement augmentée par les fouilles dans les ruines de Gabii, tout ce qui vient de là est placé à part. La ville de Gabii était située entre Rome et Préneste, et disputait la primauté à Rome dans son enfance, mais postérieurement lorsque la puissance romaine commença à baisser, la ville de Gabii avait si entièrement disparu que la postérité en perdit jusqu'à la moindre trace, jusqu'à ce que Gavin Hamilton en découvrit les ruines encombrées. Le prince, seigneur de l'endroit où l'on avait fait ces fouilles, avait droit aux tiers des objets découverts; il s'entendit avec l'Anglais pour toute la trouvaille qui fut exposée ici pour en avoir une jouissance permanente. Quelques statues d'empereurs se distinguent d'une manière intéressante par le

costume consulaire; plusieurs sont au-dessus de la grandeur naturelle. On estime principalement la statue de Claudius et celle de son frère Germanicus, parce que, d'après le témoignage de tous les connaisseurs, les corps de ces deux statues appartiennent aux têtes, tandis qu'à celles des autres empereurs, on a ajusté d'autres corps. La physionomie de Trajan sans aucune expression, ne répond point au caractère que l'histoire nous trace de cet empereur. La tête du jeune Néron est remarquablement belle, et, comme toutes les têtes de sa jeunesse, frappante par sa ressemblance avec sa mère; ces beaux traits disparaissent absolument dans les effigies des années suivantes, et sont remplacés par ceux de la cruauté et des passions les plus basses. Un jeune Geta est excellent, mais c'est avec raison qu'on donne la préférence sur toutes les autres à deux têtes de Domitius Corbulo; ce général romain si distingué par sa valeur, l'était encore davantage par son humanité, qui fut telle que les peuples vaincus par lui, chérissaient leur vainqueur. Il se distingua sous les trois odieux règnes de Calligula, Claude et Néron, et rétablit la discipline dans l'armée. Lorsque Claude l'envoya en Allemagne pour appaiser des troubles et des révoltes, craignant que ses soldats ne se corrompissent par l'oisiveté, il leur fit creuser

un canal entre la Meuse et le Rhin, qui subsiste encore. Les trois tyrans profitèrent du courage, de l'esprit et des vertus de ce héros, mais les envièrent : Néron seul osa le dévouer à la mort. Sous le masque de l'amitié, il rappela Corbulo de la Grèce pour qu'il se rendît à Rome; l'ordre de le faire mourir fut envoyé à Corinthe et lui fut annoncé dès son arrivée dans cette ville. A cette nouvelle inattendue, Corbulo, fort de son innocence, tira cette épée victorieuse pour la patrie, et se l'enfonça dans la poitrine. A côté de ces belles têtes, que j'eus du plaisir à contempler, on admire encore celle d'Agrippa; ces trois têtes sont des chefs-d'œuvres. Dans une place où avait existé une maison de campagne, il y avait auprès une plaque de marbre blanc, dont l'inscription indique qu'un esclave affranchi dédiait à sa généreuse maîtresse, Domitia, fille de Corbulo, cette maison comme un témoignage de sa reconnaissance, et qu'il demandait que toutes les années au jour de la naissance de Domitia, une fête y fût célébrée en sa mémoire. C'est une belle coutume des ames tendres que celle de dresser des monumens et d'instituer des fêtes en l'honneur d'un être qu'on a aimé, perdu et regretté, c'est un moyen de prolonger encore leur souvenir et de retrouver un moment ceux qui ont disparu de nos yeux et non pas de notre cœur.

En quittant la villa Borghèse, si riche en trésors de l'art, nous nous transportâmes à la villa la plus voisine, celle d'Albani; le défunt cardinal Alexandre Albani l'établit vers le milieu du siècle passé. Il était amateur et connaisseur des beaux arts, il estimait les savans distingués et savait apprécier tout le mérite de Winkelman, ce judicieux historien de l'art antique. Il vivait comme un ami dans la maison du cardinal, et par ses soins et sous sa direction, la villa Albani se trouva en peu de temps embellie de trésors de l'art, qui égalent les collections les plus célèbres de Rome. Le bâtiment principal est construit sur un dessin tracé par le cardinal lui-même: le goût et la magnificence se réunissent pour faire de cette maison de plaisance une des plus belles demeures qu'il y ait dans le voisinage de Rome. On dit que les jardins étaient aussi très-beaux, mais ils sont privés maintenant des arbres qui les ombrageaient. Les belles allées touffues sous lesquelles le cardinal se promenait avec son ami, ont été abattues, mais les délicieux lointains pittoresques qui s'offrent de tous côtés, font encore de cette campagne un séjour enchanté. On y remarque les belles têtes colossales de Titus et de Trajan; cette dernière est la seule tête qui exprime l'esprit de cet excellent prince, et

une statue qu'on qualifie du nom de Junon, mais que Zoéga estime être une victoire. Les connaisseurs prisent ensuite quatre *canéphores*, ou porteuses de corbeilles et le buste d'Ésope, véritable antique, puis deux jeunes faunes, Agripine assise, très-belle, un grand vase représentant les douze travaux d'Hercule. Cette charmante campagne procure une jouissance d'autant plus pure, qu'aucune idée triste ou pénible ne vient la troubler. Les trésors qui y sont accumulés, ne sont la proie d'aucune injustice, ils ne rappellent le souvenir d'aucun crime, ils retracent la mémoire d'un homme grand et généreux, qui fut digne d'être le protecteur de Winkelman.

Le 21 décembre.

La magnificence de la villa Borghèse, qui avait si fort surpassé notre attente, nous donna le désir de visiter aussi la résidence de cette famille dans Rome, et nous en fûmes encore plus satisfaits. Aucun palais de roi, ni de prince, de ceux au moins que j'ai vus, n'est comparable à celui du cardinal, soit pour sa noble architecture, soit pour la richesse des arts; il est situé aux environs du pont di Ripetta. La place où il est bâti n'a rien de distingué, mais la vaste cour intérieure, entourée de trois rangs d'arcades les unes au-dessus des autres, reposant sur cent

quatre-vingt-seize colonnes de granit; frappe au premier abord. Dans le premier étage des tableaux des plus célèbres peintres occupent plusieurs chambres : on me dit que cette galerie consistait en seize cents tableaux originaux. On va de surprise en surprise, d'admiration en admiration! Diane à la chasse est un morceau sublime du célèbre Dominicain. Il est réputé un des plus beaux à Rome; mais, à mon avis, les nombreuses figures sont trop disséminées et les têtes des nymphes trop uniformes. Sainte-Cécile, du même peintre, et la Sibylle, du Guide, firent sur moi beaucoup plus d'impression. On remarque surtout les portraits du cardinal Borgia et de Machiavel, peints sur toile par Raphaël. Il y a aussi d'excellens morceaux antiques. Dans le contour intérieur un charmant jardin ajoute encore au charme de cette belle demeure, mais elle est inhabitée.

En sortant delà, nous allâmes voir le petit port du Tibre, appelé porto di Ripetta; c'est là qu'abordent les bâtimens qui viennent, du territoire sarde, pourvoir la ville, de charbon, de vins, d'huiles, etc. etc. Cette place est la plus vivante qu'il y ait à Rome. Clément XI, de la maison d'Albani, qui occupait le siége pontifical au commencement du dix-huitième siècle, embellit ce port. Deux grands et larges escaliers

descendent du rivage à la surface de l'eau : l'un sert à décharger, l'autre à charger les marchandises. Les environs de ce port, ornés de beaux édifices et de magnifiques églises, en font un des plus beaux quartiers de la ville. Nous sommes allés visiter cette après-dînée l'autre port nommé *Porto di Ripagrande* ; il est environné comme l'autre de beaux bâtimens. Les vaisseaux venant de la Méditerranée entrent dans ce port : le pape Innocent XII le fit réparer, et bâtir à côté la belle maison de la douane. Dans son voisinage est l'église de Saint-Michel et un hospice d'une belle architecture; là sont entretenus des hommes et des femmes âgés. Un bâtiment particulier est destiné, comme maison d'éducation et de travail, à de jeunes garçons abandonnés, ils y restent jusqu'à l'âge de 21 ans; ils apprennent des métiers et deviennent, selon leur capacité, des maîtres de profession ou des artistes. On assure qu'on travaille dans cette maison des tapisseries qui ne le cèdent en rien à celle des Gobelins à Paris. Pie VI ajouta à ce vaste bâtiment encore une aîle pour des filles pauvres et sans asile. La vue de ce côté du rivage présente un paysage ravissant du côté de l'Aventin, et celle sur le Janicule n'est pas moins belle.

Le 12 décembre.

Depuis long-temps mon imagination et mon

cœur me pressaient d'aller jouir de la vue *du Montorio*, sur la contrée d'alentour; c'était le séjour favori de mon adorable amie la princesse Louise de Dessau; là, cette ame religieuse et sublime allait oublier cette terre périssable et s'élever par la pensée au pressentiment d'une meilleure vie, dont elle est sans doute en possession; c'est là que lorsque je quittai l'Allemagne, elle me fit promettre d'aller penser à elle, mais jusqu'alors j'avais été distraite par trop d'objets pour y célébrer à mon gré la fête de mes souvenirs: enfin je ne voulais pas tarder plus long-temps à visiter le lieu sanctifié pour moi, par la présence de l'amie la plus chère à mon cœur.

Un bel et large escalier conduit à cette hauteur, qui est une des gradations du Janicule. L'ame remplie d'une douce émotion j'atteignis le but, mais combien je fus satisfaite, enchantée, frappée de la vue qui s'ouvrait devant moi! Combien elle surpassait la description qu'on m'en avait faite et celle que je puis en offrir là. Devant mes regards étonnés se présentaient l'ancienne et vénérable Rome, son célèbre fleuve, ses ruines silencieuses, la superbe coupole de l'église de Saint-Pierre et celle de l'antique Panthéon, le tombeau d'Adrien et la villa Médicis avec sa belle verdure, plus loin le mont Soracte, Tus-

culum, Frascati et plusieurs autres points intéressans. Autour de moi, régnaient le silence le plus profond et la plus complète solitude. On se sent tellement entraîné et fixé comme par enchantement à cette place, qu'on voudrait y rester, y demeurer, mais une tradition dit que Saint-Pierre a été crucifié sur cette colline, et cette idée la sanctifie trop pour la destiner à une habitation mondaine. Constantin a, dit-on, bâti le premier une église sur cette hauteur, et la consacra à Saint-Pierre. Le couvent et l'église actuelle ont l'air bien misérable, elle avait cependant autrefois de la célébrité, à cause du chef-d'œuvre de Raphaël, la Transfiguration du Christ. Le couvent fut dévasté lors de la guerre et l'église fut dépouillée de son plus bel ornement : il n'y a plus que quelques pauvres capucins qui occupent encore le couvent.

A la place même que la tradition désigne pour être celle du martyre de Saint-Pierre, le roi d'Espagne, Ferdinand IV, a fait construire une jolie rotonde par le célèbre Bramante, seize colonnes de marbre noir supportent la coupole. Nous n'étions pas éloignés de ce petit temple lorsque nous entendîmes de la hauteur un bruit lointain; prêtant l'oreille pour tâcher de découvrir d'où venait ce signe de vie dans le désert, nous montâmes plus haut et nous nous

trouvâmes tout-à-coup en face de l'écoulement d'un des meilleurs aquéducs, qu'on nomme à présent la fontaine Pauline, ou de St.-Pierre *in Montorio*. Ce joli bâtiment consiste en un architrave soutenu par six colonnes de granit rouge et d'ordre ïonique ; l'eau vive, abondante, tombe entre les colonnes par deux grandes et deux petites ouvertures dans un large bassin de marbre : cette source bruyante contraste très-agréablement avec la solitude qui l'entoure. Le pape Paul V a laissé par ce conduit d'eau, établi par ses soins en 1612, un beau souvenir de son règne; il remit dans tout son éclat l'aquéduc construit par Trajan, qui tire son eau du lac Sabatina. Il était destiné à pourvoir la partie de la ville au-delà du Tibre et celle du Vatican : cette eau fait un chemin de sept milles d'Allemagne.

Quelque ravissant que soit l'aspect de cette fontaine et de ses alentours, on regrette cependant que le pape ait détruit pour l'embellir un autre monument d'antiquité : il enleva du Forum de Nerva les grandes et magnifiques colonnes de granit, et les fit tailler en petites colonnes ïoniques. Non-seulement ces eaux sont agréables à la vue, mais elles ont de plus un but d'utilité ; en descendant la colline elles font mouvoir plusieurs moulins et diverses usines.

Les fontaines sont le plus bel ornement de Rome. Enchantés de l'impression qu'avait produite sur nous l'eau Pauline, nous nous rendîmes à la fontaine de Trévi, la plus remarquable et la plus abondante. Sixte IV et Pie IV rétablirent l'aquéduc construit sous Auguste par Agrippa qui amène l'eau à cette fontaine : Benoît XIV et Clément XIII lui donnèrent sa forme actuelle. Elle ne me plaît pas autant que la fontaine Pauline, dont je préfère la noble simplicité à l'aspect imposant de celle de Trévi. Son architecture est appuyée à l'un des côtés du palais Conti. Une grande masse d'eau écumante sort comme un fleuve d'une rocaille artistement imitée, et je verse dans un très-grand bassin entouré d'une balustrade en fer. Dans le haut, on a pratiqué contre le mur du palais trois niches ornées de statues ; celle du milieu renferme un Neptune colossal traîné dans une conque par des chevaux marins, conduits par des tritons ; le dieu paraît se diriger vers le grand bassin, en passant sur les rochers ; dans les deux autres niches sont deux statues représentant la santé et la fertilité ; au-dessus sont deux bas-reliefs avec les figures de la jeune vierge qui découvrit la source et celle d'Agrippa. Sur la corniche des quatre colonnes, au-devant des niches sont quatre statues qu'on prendrait pour

les quatre saisons si l'hiver n'y manquait pas : elles indiquent l'abondance des fleurs, la beauté des prairies, la fertilité des champs et la richesse de la vigne. Deux statues soutiennent les armoiries papales, la clef et la tiare, au-dessus de la balustrade des colonnes ; toutes ces figures et les bas-reliefs sont en marbre. Cette surcharge d'ornemens ne fait impression que de loin, mais la grande masse d'eau est vraiment imposante : en général, la simplicité ne manque jamais son effet, elle est le cachet du vrai et du beau.

Le même jour, à dix heures du soir.

Nous avons passé une agréable soirée chez le comte Verri, auteur d'un bon écrit politique, et connu d'ailleurs par ses poésies ; il est président de l'académie des Arcadiens, et demeure en cette qualité dans la maison où elle s'assemble. Jean V, roi de Portugal, leur fit présent d'un jardin sur le Montorio, avec une place ronde au milieu, où, sous l'ombrage de beaux arbres, les Arcadiens tiennent leurs assemblées au printemps et en été ; mais la maison du président, où ils s'assemblent l'hiver, est située dans le voisinage de la fontaine de Trévi. Là, se font dans une grande salle les lectures publiques où les étrangers sont admis : les portraits des principaux membres la décorent. Métastasio et la

Corilla, cette improvisatrice célèbre, couronnée publiquement au Capitole, attirèrent particulièrement mon attention. La bibliothèque des Arcadiens contient les meilleures poésies et compositions des membres de la société; elles ont d'abord été lues publiquement, puis imprimées avec un choix sévère.

La littérature italienne a beaucoup gagné depuis le siècle passé par la fondation de cette société. J'étais curieuse d'en connaître l'origine, ainsi que celle du nom qu'elle porte, et voici ce que j'en ai appris du comte Verri.

Cette fondation date depuis plus d'un siècle. Lorsque la reine Christine vint à Rome, elle rassembla autour d'elle des savans et des gens d'esprit dans tous les genres; des objets relatifs aux sciences, aux beaux-arts, à la langue étaient tour-à-tour les sujets de leurs entretiens. La littérature italienne était alors montée sur un ton enflé et pompeux qui en otait tout le naturel; les têtes les plus saines désiraient de la ramener à plus de simplicité. Un jurisconsulte romain, nommé Léonio, rempli de talens et de connaissances, attira dans ce but auprès de lui des jeunes gens distingués; il leur fit lire les meilleurs modèles de poésies en différentes langues. Sous le beau ciel d'Italie il s'entretenait avec ses jeunes amis, et leur faisait sentir les défauts et les

beautés des compositions poétiques; peu à peu, un meilleur goût prit le dessus. Ces changemens plurent beaucoup à la reine Christine, elle désira réunir sa société avec celle de Léonio, mais elle mourut au moment où ce projet allait s'exécuter. Léonio continua son école poétique sans appui. Elle ne portait encore aucun nom, lorsqu'un jour qu'on s'était occupé de la poésie pastorale, un des membres s'écria : Je me crois transporté en Arcadie. Le savant Crescembeni saisit ce mot et cette idée, et proposa à la société de se constituer formellement en académie sous le titre des Arcadiens, et d'en distinguer les membres en joignant à leurs noms propres des noms de bergers grecs : c'est ainsi qu'en 1690 l'académie des Arcadiens ou des Arcades (comme on l'a nommée depuis par abréviation) fut fondée à Rome par les meilleures têtes de ce siècle. Crescembeni fut le premier président; ils s'assemblaient les jeudis de chaque semaine, pour lire et juger les compositions. Ils appelèrent le lieu de leur réunion *Bosco Parasio*, comme une des montagnes de l'Arcadie, et il conserve encore ce nom grec. Pendant longtemps cette société littéraire jouit d'une grande réputation très-méritée; mais, vers le milieu du siècle suivant, elle perdit de vue son louable but. Le nombre des membres s'accrut telle-

ment, que dans toute l'Europe on trouve des Arcadiens disséminés, dont plusieurs ne savent pas un mot d'italien. Chaque étranger qui assistait à une séance en était reçu membre, s'il le désirait; il obtenait avec son diplôme un nom de pasteur arcadien, sans autre obligation que celle de payer quelques ducats pour le diplôme.

A notre retour de chez le comte Verri, nous descendîmes de voiture près de la fontaine de Trévi, pour voir un effet vraiment magique de la lumière de la lune et presque effrayant. On a raison de recommander cet aspect vraiment unique aux étrangers. L'agitation de l'eau, vivement éclairée par les rayons de cet astre, semble se communiquer à tous les objets environnans; les statues sont animées, tout a de la vie, tout est en mouvement dans ce spectacle brillant et gai, mais très-singulier. C'est ainsi que le hasard vient donner aux hommes et aux choses, un charme qu'ils ne doivent souvent qu'à l'illusion.

Le 13 décembre.

Je me suis souvent demandé pourquoi les ruines antiques agissent si puissamment sur l'ame, qu'on peut se promener des heures entières entre d'anciens débris couverts de mousse, comme si on y était retenu par un charme secret.

L'impression d'un magnifique bâtiment bien

régulier, bien fini, passe très-promptement : on le regarde, on l'admire froidement, et l'ame reste passive. Les modernes ruines aussi donnent peu ou rien à penser, elles sont de notre siècle et n'ont rien à nous rappeler que la pauvreté et la fragilité du temps présent. Les antiques ruines ont un autre effet : là l'imagination est mise en pleine activité ; à ces restes se rattache l'histoire obscure des siècles passés; les vertus de ces temps-là, ses vices, ses illusions, la folie, la sagesse se présentent à nous tour à tour, sous des formes qui contrastent étonnamment avec le temps présent : nous voyons le passé comme à travers un brouillard. Combien d'un siècle à l'autre, la vie de l'homme diffère, et cependant c'est toujours le même être, luttant contre l'illusion et l'erreur, se hâtant de parvenir au travers de cette vallée de misère à une destination plus relevée. A la vue de ces ruines, l'existence semble disparaître ; qu'est-ce qui reste sur la terre de ces grands vices, de ces vertus sublimes ? Des amas de pierres couvertes de lierre et de mousse.

Absorbée dans ces pensées, je m'approchais des débris du portique qui mène à la place de la Justice, appelée le Forum de Minerve, ou le Palladium.

Domitien, qui croyait être sous la protection

spéciale de Minerve ou Pallas, fonda le Palladium, mais l'empereur Nerva acheva l'édifice et le joignit à son propre Forum. C'est une belle idée de consacrer à la déesse de la Sagesse, l'entrée de la place où l'on rend la justice. Domitien profana sans doute cette place, mais Nerva, un des plus sages princes, la sanctifia de nouveau par ses jugemens et par des dispositions dignes de ses vertus. Plus de la moitié de ce portique est encombrée ; il n'en reste plus que deux colonnes avec l'architrave et une partie des murs faits d'immenses pierres de taille. Les bas-reliefs de la frise sont supérieurement travaillés; la déesse, le casque en tête, est debout sur la frise dans une attique : elle se ressent des ravages du temps, sa figure ne paraît plus qu'une ombre.

Près du portique, se trouve l'entrée du Forum de Nerva ; cette entrée interrompt une haute muraille très-antique qui renferme un couvent et continue en descendant, avec des sinuosités irrégulières ; son architecture est étrusque. D'après Zoéga, c'est un reste de l'ancien mur de la ville, du temps de la république, qui respectait les propriétés et faisait construire ses murs dans la direction des maisons des citoyens. Le portail du Forum de Nerva, quoique profondément encombré, existe encore, mais donne à

peine une idée de son ancienne majesté. Trois colonnes de l'ordre corinthien, s'élèvent hors des décombres, elles soutiennent un fort architrave dont la frise est très-bien travaillée. Ces belles colonnes appartenaient à un temple situé à cette place; Auguste l'avait consacré au dieu Mars, après la dernière guerre civile entre Brutus et Cassius; maintenant cette place est entièrement abandonnée.

Le 16 décembre.

On compte à Rome trois cents églises; celle de Saint-Jean-de-Latran occupe le premier rang après le grand Temple de Saint-Pierre. Le pape lui-même en est le premier pasteur, et c'est là où d'abord après son élection, il donne sa première bénédiction au peuple. Le chemin qui y conduit depuis le Colisée, passe pendant un demi mille entre des murs de jardins et de misérables cabanes, cependant on trouve partout des vestiges de l'ancien temps : des fragmens de colonnes de marbre servent de banc. Devant de chétives demeures, à gauche du chemin de la place de l'église, on voit une grande antique tête de marbre, sortant de terre comme un spectre, qui paraît être une tête de Jupiter: elle semble regarder le temps présent avec des yeux étonnés. Le chemin qui conduit au Latran est ainsi que la place de l'église, totalement

désert. L'abandon de ce quartier date déjà de l'an 1080, où Robert Guiscard, prince de Salerne, dévasta tout l'espace entre le Latran et le Colisée; et il n'est pas dans les principes du gouvernement de Rome de réparer jamais une dépopulation accidentelle. Cette place en elle-même est un des quartiers de Rome qui me plairait le plus, elle offre une promenade abritée que le soleil du midi éclaire et réchauffe; mais cette belle place n'est peuplée que de mendians ou de pénitens qui se rendent au saint escalier. En revanche, on y jouit du plus beau point de vue: les restes des aquéducs s'étendent et se dessinent pittoresquement dans la vaste vallée entre les ruines d'anciens tombeaux. On distingue au loin dans le Latium, les petits pays des anciennes peuplades qui, par différens traités de paix, furent incorporés avec le peuple romain, enfin les montagnes éloignées, qui font comme le cadre de ce beau tableau.

L'attention se porte du lointain à la place du Latran; cet espace tire son nom du malheureux consul *Plautius Lateranus*, connu pour avoir conjuré contre Néron avec une fierté vraiment romaine. Il abandonna en silence sa vie au tyran, ses biens furent confisqués, et l'église actuelle a été bâtie sur la place où était sa maison. Cons-

tantin fit don postérieurement de cette place au pape Melchiades, qui y établit sa résidence, et se fit construire un palais et une église, mais il mourut avant qu'elle fût consacrée. Son successeur Silvestre en fit la consécration en 324, et depuis ce temps le Latran fut regardé comme l'église cathédrale de Rome. Le palais tomba en décadence pendant que les papes eurent leur siége à Avignon, et lorsque Grégoire XI revint à Rome, il établit sa résidence au Vatican. Le palais du Latran fut rétabli à grands frais par Sixte-Quint, mais il paraît près de tomber en ruine. Dans les dernières guerres il fut encore dévasté, et ni la magnifique architecture ni ses beaux paysages peints à fresque par le célèbre Poussin, ne pourront le sauver de la ruine. Le mauvais air qui règne dans ce quartier pendant les mois d'été, augmente d'année en année.

L'église est belle et grande, et très-renommée dans l'histoire ecclésiastique par les onze conciles qui y ont siégé. Si l'impression des objets extérieurs pouvaient influer assez sur l'esprit pour le ramener à des principes justes et vrais, le Latran serait propre à produire cet effet : le parvis de cette église prépare déjà l'ame à des sentimens religieux ; les proportions en sont nobles et belles. Une simplicité qui ne

nuit point à la magnificence règne dans tout cet édifice; les pilastres de marbre blanc reposent sur une base de marbre jaune; six colonnes corinthiennes soutiennent l'architrave de la porte; cinq entrées conduisent à cinq nefs, dont la principale présente un aspect imposant. On y voit les figures colossales des douze apôtres, debout dans des niches de marbre gris: on croirait voir un vénérable concile. L'arc de chaque niche repose sur deux colonnes de marbre vert, qui étaient autrefois un ornement intérieur du catafalque d'Adrien. Ce temple renferme trois cent trente-cinq colonnes les plus distinguées de l'ancienne Rome; celles qui supportent les orgues sont du plus précieux marbre jaune, elles ont vingt-sept pieds et demi de hauteur: l'une a été trouvée à l'arc de triomphe de Constantin, l'autre, au Forum de Trajan. Les deux colonnes grises de granit sur lequel repose le grand arc de la nef principale sont d'une beauté achevée; leur hauteur est de trente-cinq pieds, et leur diamètre d'une proportion parfaite. Celles du maître-autel, qui sont de bronze doré, furent, dit-on, un ornement du célèbre temple qu'Auguste consacra à Jupiter après la bataille d'Actium. Quelques antiquaires disent qu'elles appartenaient au temple de Salomon à Jérusalem. Au milieu de l'église est le tombeau de St.-Jean

l'évangéliste; mais il contraste désagréablement avec les autres ornemens du temple; son étalage de dorure est sans aucun goût. Le plafond de la nef principale est exactement tel que celui de Sainte-Marie-Majeure. Entre les belles chapelles on distingue celle du pape Clément XII, elle est décorée de colonnes d'un vert antique et de porphyre : les chapitaux sont en bronze doré, et les bas-reliefs sont très-beaux. Les murs et le parquet sont revêtus de marbre violet clair, et d'autres très-rares : l'effigie du pape est travaillée en mosaïque d'après le Guide. Mais ce qui mérite le plus l'attention c'est le magnifique sarcophage de marbre rouge renfermant son corps, qu'on dit avoir recueilli les cendres d'Agrippa; on prétend même que ce sarcophage était la baignoire de cet illustre Romain. Toute l'église est remplie de belles peintures à fresque, de tableaux, de bas-reliefs et de mausolées.

Les alentours de cette église sont pauvres et misérables; mais un immense obélisque attire l'attention, et son histoire offre assez d'intérêt. Rhamsès, roi d'Egypte, le fit ériger à Thèbes, 1500 ans avant la naissance de Jésus-Christ, et le consacra à la divinité du Soleil. Lorsque Cambyse ravagea Thèbes, ce majestueux obélisque fut la seule chose que le féroce vainqueur épargna. Constantin le fit transporter sur le Nil à

Alexandrie; il voulait le placer dans un cirque, mais il mourut avant d'avoir pu réaliser ce projet. Son fils Constantin fit mener à Rome cette immense masse de pierre sur une galère de trois cents rames construite exprès, et la fit élever dans le grand cirque (*circus maximus*). Lorsque les Goths ravagèrent Rome ils renversèrent ce respectable monument, mais sans le détruire. Il fut relevé dans la suite; mais abattu pour la seconde fois dans une nouvelle guerre, ce ne fut que Sixte V qui releva ce superbe Thébain; on le retira des décombres, il était enterré de seize pieds et cassé en trois morceaux. Le 10 août 1588 il fut replacé par Dominico Fontana à l'endroit où il est à présent, au bruit du canon et des cris d'alégresse. Il est de granit rouge, haut de cent quarante pieds; c'est le plus élevé, mais non pas le plus beau des obélisques de Rome pour la forme: il est posé sur un piédestal bien proportionné; au-devant coule une belle fontaine ornée d'une statue de St.-Jean l'évangéliste.

La rotonde située sur le Latran, où l'on prétend que Constantin a été baptisé, n'annonce point à l'extérieur la magnificence qui y règne intérieurement. D'après plusieurs écrivains, Constantin fit à la vérité construire cette église, mais il reçut le St. Baptême à Nicomédie. On voit cependant au milieu de l'édifice, les fonts

baptismaux appelés Constantiniens ; c'est pourquoi cette rotonde est nommée St.-Giovanni in Fonte Bablisterio (St.-Jean aux Fonts Baptismaux).

On descend dans ce temple par quatre marches, on trouve une place circulaire entourée d'une lourde balustrade de marbre ; de cet enfoncement s'élève sur le parquet, revêtu aussi de marbre, un beau piédestal, sur lequel repose les fonts en forme d'un ovale alongé. Ils sont de basalte, d'un beau vert foncé, orné de bronze doré : c'est-là que chaque nouveau converti reçoit la consécration catholique.

Les murs dans l'intérieur sont revêtus de peintures à fresque qui font allusion au baptême de Constantin : on estime surtout celles de Charles Maratte représentant la destruction des idoles païennes, et de Manonni où l'on voit Constantin faisant brûler les écrits des Ariens. L'expression des physionomies est exécutée avec beaucoup d'esprit; on peut y lire toutes les sensations dont les personnages sont agités. Deux magnifiques chapelles se joignent aux deux côtés de l'église, l'une est consacrée à St.-Jean l'évangéliste, et l'autre à St.-Jean-Baptiste : l'entrée de la dernière est absolument refusée aux femmes. Une troisième chapelle moins belle fut bâtie en 640 par le pape Jean IV, en l'honneur de quelques martyrs.

Le parvis de la rotonde répond à la beauté de l'intérieur. Cette église a deux autels et plusieurs monumens très-bien exécutés en marbre de Carrare. Deux grandes colonnes du plus beau porphyre oriental sont dans de nobles proportions ; elles ont chacune un piédestal et un chapiteau de marbre blanc supérieurement travaillé ; elles supportent l'architrave du parvis avec beaucoup d'élégance. On sait positivement que toutes les colonnes de porphyre de ce petit temple appartenaient au palais du Latran.

A quelque éloignement de cette église, on voit une chapelle bien mémorable aux catholiques fidèles : elle possède la *Scala Santa* (le St. Escalier) que le Christ a monté pour aller à la maison de justice de Pilate, et qui est venu de Jérusalem à Rome. Sixte V le fit placer dans cette chapelle, où la foi admire aussi une image du Sauveur commencée par l'apôtre St.-Luc et achevée par un ange, selon la légende : elle dit aussi que St.-Germanicus, patriarche de Constantinople, jeta ce portrait dans la mer, pour le soustraire à l'empereur hérétique Léon l'Isaurien, et qu'il arriva sain et sauf à Rome, soutenu sur l'eau. Cette même chapelle est remplie de reliques vénérées, et porte, à cause de ces trésors, le nom de *Sancta Sanctorum*.

Le St. Escalier a vingt-huit degrés de marbre

blanc. A toutes les heures du jour il est garni de pénitens qui ne le montent qu'à genoux. C'est à cette place aussi que Marc-Aurèle commença sa vie; là, se développa cet esprit sublime, recherchant la vertu, et si digne de connaître la vérité. Sa statue en bronze, placée au Capitole, fut trouvée en fouillant dans cette place.

Sur la place déserte du Latran, il existe encore deux autres églises, dont l'une appartient à l'hospice des femmes, et l'autre, à celui des hommes; mais ce quartier de Rome est si malsain que les religieux mêmes n'habitent pas leur couvent en été; cependant le gouvernement y fait desservir deux hôpitaux de malades.

Le 17 décembre.

Près de-là, est située l'église de Santa Croce (de la Sainte-Croix) où règne une solitude encore plus frappante qu'à celle de Latran. L'espace qui les sépare est un beau gazon planté de quelques arbres, qui longe le côté intérieur du mur de la ville, et se joint à une belle place gazonnéeau-devant de l'église. Elle n'est remarquable, ainsi que le couvent qui en dépend, que par la situation et les ruines qui l'environnent. Entre deux vignes, dont l'une occupe la place du *théâtre militaire*, dont je parlerai dans la

suite, on voit encore une grande partie du mur d'enceinte de ce théâtre qui s'est conservé jusqu'à nos jours et fait maintenant la clôture du jardin, en sorte que pour voir ce qui reste du théâtre il faut sortir par la porte de Saint-Jean qui est près de-là. Dans l'autre vigne, il y avait jadis un temple de *Vénus* et *Cupidon*, dont on aperçoit les débris hors de terre, mais pas assez pour qu'on devine la forme qu'il eut autrefois. On a trouvé sous les décombres ces deux divinités de l'amour; on croit que Vénus est l'effigie de l'épouse de Septime-Sévère. Constantin fit abattre ce temple, et à sa place, dans la proximité du palais de sa mère, il fit élever une église qui porta d'abord le nom de la basilique d'Hélène. Mais lorsque Sainte-Hélène, la mère de l'empereur, fit apporter de Jérusalem à Rome trois morceaux de la croix du Christ, dont elle fit présent à cette église, elle reçut le nom, qu'elle porte encore, de la Ste. Croix de Jérusalem. Elle est au nombre des sept basiliques ou principales églises de la ville.

Son architecture extérieure paraît fort à son désavantage, à côté de la belle construction élevée de l'église de Latran, et l'intérieur ne peut non plus se comparer avec celui de l'architecture de l'autre église. Il n'y a que les quatre colonnes de marbre de Brescia qui sup-

portent le baldaquin du maître-autel qui sont d'une grande beauté : elle est d'ailleurs remarquable par la fête de la Ste.-Croix qui a été instituée dans cette église, et qu'on y célèbre avec beaucoup desolennité: derrière l'autel, l'histoire de cette fête est représentée dans un très-mauvais tableau.

Depuis la porte de Saint-Jean, il y a un chemin du côté de l'est, qui longe le mur de la ville, où l'on aperçoit à chaque instant des murs à la surface de la terre. Dans le voisinage de cette porte, s'avance hors des murs de la ville, l'enceinte circulaire de l'ancien théâtre *Castrense*, comme un témoin des siècles dévastateurs. Marc-Aurèle fit remplir le vide de ce bâtiment construit en petit d'après le Colisée, et le joignit aux murs de la ville : cet amphithéâtre servait aux combats simulés des soldats, soit ensemble, soit contre des bêtes sauvages, et à d'autres exercices. Deux rangs de colonnes corinthiennes les unes sur les autres en formaient l'enceinte; elles sont en briques, mais paraissent avoir été d'une belle proportion : ce qu'il en reste est encombré presqu'à moitié. Le rang inférieur des colonnes manque en entier, seulement le dessus des chapiteaux existe encore; ils soutiennent les rangs des colonnes supérieu-

res qui menacent ruine aussi et n'existeront bientôt plus que dans le souvenir.

Cette route continue à passer sur des traces de murs souterrains que l'on croit être des restes de la maison de Tarquin. On arrive enfin à un tournant des murs de la ville, et l'on est surpris en extase par un des plus beaux points de vue. L'aquéduc Claudien, ou comme on le nomme à présent (*aqua Felice*), passe du côté de l'est, ses arcades semblables à de grandes portes, font un effet charmant. On voit au travers des morceaux détachés du grand paysage comme un dessin encadré. Les collines à l'est resplendissaient de lumière, le beau ciel azuré de l'Italie, faisait ressortir en masses éblouissantes leur couronne de neige. Quoiqu'on fût au mois de décembre, l'air doux du printemps se faisait sentir, on pouvait encore, ou déjà, cueillir des fleurs dans la campagne.

Nous arrivâmes à la porte Majeure, (ou grande Porte), d'une construction plus moderne, pour laquelle on a employé une magnifique arcade de l'aquéduc Claudien; c'est une architecture d'une simplicité sublime et qui annonce au premier aspect son antique et belle structure. Depuis là, dans la direction de l'est, le chemin conduit à l'une des plus délicieuses ruines; c'est celle du temple de Minerve,

sur laquelle les antiquaires diffèrent d'opinion: les uns croient que c'était une basilique dédiée aux deux petits-fils d'Auguste, Caïus et Lucius; d'autres prétendent que c'était l'auditoire des leçons de médecine ou d'hygiène, et s'autorisent du nom de *Minera medica* qu'elle a conservé; d'autres encore la prennent pour un temple d'Hercule. L'opinion de ceux qui prétendent que cette jolie rotonde était un bâtiment de bain, me paraît assez bien fondée. A peu de distance on voit dans le même jardin de fortes voûtes semblables aux réservoirs des bains de Titus; il y coule encore une petite source dans l'intérieur. En fouillant dans les environs on a trouvé diverses statues de divinités, une Minerve avec les attributs de la médecine, un Esculape, un Hercule, une Vénus, un Adonis, etc.

Ce même jardin où l'on trouve encore en fouillant les pierres les plus précieuses, recèle aussi sous les décombres deux tombeaux antiques: l'un, d'après l'inscription est celui du consul Ancentius, qui vivait du temps de Tibère; l'autre où l'on remarque une quantité de petites urnes en forme de nids est nommé le *columbarium* de ses affranchis : mais le temple lui-même est le plus charmant ornement de la contrée; il s'élève solitairement au milieu du jardin. Une source semblable à un rayon argenté coule doucement

sous une grotte enfoncée; son murmure léger anime cette place. La coupole à demi écroulée, laisse entrevoir le ciel; des festons de fleurs et de feuillages entourent avec grace ces restes vénérables, et remplacent les corniches détruites par le temps.

Le 19 décembre.

CHAQUE place de l'ancienne Rome, attire l'ame par un charme mystérieux; je l'éprouve surtout, dans le chemin que je parcours lentement entre les arcades de l'*Aqua Felice*, qui se suivent à perte de vue. Pour arriver à cette promenade solitaire, on passe par la porte de Saint-Jean, et l'on se trouve sur la route qui conduit à *Frascati*. Bientôt on est près des restes de l'aquéduc Claudien; un fragment isolé semblable à une pointe de rocher saillant, obtient les premiers regards : une vue enchanteresse se présente ensuite au travers de l'une des arcades de l'Aqua Felice. Nous laissâmes cette porte à gauche, et nous passâmes entre de hautes murailles éloignées l'une de l'autre, d'environ seize pas. A gauche, l'ancien aquéduc de Marcius, continue vers les montagnes, les immenses restes de l'aquéduc Claudien, s'étendent à droite. Cette contrée n'est qu'un désert; une petite rivière coule lentement vers la ville, le long des ruines; ce doit être la Cabra des

anciens, qui s'appelle à présent la *Maranna*.
Ce qui paraît à travers les arcades, donne l'idée d'un vaste cimetière ; celles qui sont à gauche, présentent des perspectives plus agréables : on voit au loin dans le fond des tableaux, le *monte Cavo*, dont le sommet est le plus élevé des montagnes d'Albanie ; à la pente, brille le charmant *Frascati;* un peu dans l'obscurité, on aperçoit Tivoli : une grande ruine dans la vallée excite l'attention, c'est probablement une villa plus ancienne. Plus près de nous, le *monte Grano* s'élève dans la plaine, on le voit au travers d'une arcade ; c'est un monticule isolé, ombragé par un seul cyprès : on ne sait pas d'où il tire son nom, mais c'est certainement le lieu de la sépulture d'Alexandre-Sévère. C'est-là qu'on a trouvé dans des fouilles, le sarcophage dont j'ai déjà fait mention, en parlant des ruines du Capitole.

Le 20 décembre.

Pénétrés de l'impression qu'avait faite sur nos ames, le grand cimetière antique sur le chemin de *Frascati*. Nous avons visité aujourd'hui celui de Rome, qui porte le nom de *Chiesa delle Monte* (l'Eglise des Monts), ou celui de Marie de l'Oraison (*Maria del Orazione*). Au commencement du seizième siècle, il se forma une société sous le nom de Frères de la

Mort (*Fraternita della Morte*), qui s'imposa l'obligation d'ensevelir les morts, auxquels il serait arrivé un accident malheureux. La prière de quarante heures, que l'on dit dans de certains temps de calamité, tire son origine de cette Confrérie, et donna son nom à cette église. Elle est située sur le Tibre; on y voit quelques bonnes peintures à fresque. On descend pour aller à la chapelle, divisée en deux parties, et l'on est frappé du plus singulier aspect: des os de morts en sont la décoration et l'ornement; des crânes rangés à côté les uns des autres, sont le seul revêtement des parois de cette effrayante cellule des morts, des squelettes entiers sont suspendus au plafond. Combien on peut éprouver en même-temps de sensations diamétralement opposées les unes aux autres! De ce muet et sombre réceptacle, on promène ses regards sur le Tibre, qui roule ses ondes près de-là, et sur des jardins à l'autre rive, où tout est mouvement et vie. Il semble que chez les peuples du midi ce soit un besoin de l'ame, de voiler de quelque manière, la gravité des exercices religieux, en y associant des idées de jeux et de spectacles. La seconde division de cette chapelle est un véritable théâtre, avec des bancs pour les spectateurs et un avant-scène, ce sont les squelettes qui sont les acteurs. Dans

le mois de novembre, les squelettes donnent pendant huit jours un spectacle; au dernier, ils jouèrent Tobie, à qui son fils rend la vue : autour de lui, était toute sa famille, sans oublier le chien du jeune voyageur, qui était aussi fait d'ossemens humains. Cet affreux théâtre est illuminé avec des vases d'albâtre, dont la clarté pâle et douteuse, ajoute encore à l'effroi de cette scène. Telles sont les farces dégoûtantes dont les membres de cet institut édifient et récréent une fois par an, le peuple de Rome. Les membres de cette Confrérie sont obligés d'exercer leur office auprès des morts, dès qu'ils en sont requis.

Il y a peu de temps qu'une personne ayant été assassinée, on les employa à chercher le corps dans le chemin où le meurtre avait été commis. Il leur arriva de trouver un chasseur endormi ; ils le prirent pour le mort qu'on leur avait indiqué. Leur cierge allumé à la main, ils se rangent en cercle autour de lui, et marmotent tous à-la-fois les formules des prières accoutumées. Il s'éveilla, et très-effrayé de cette singulière apparition, il saisit son fusil et veut s'en servir : la Confrérie plus effrayée encore prit la fuite ; le chasseur alors, les reconnut à leur costume, il court après les fuyards, les rassure, et les mènent auprès du mort qu'ils cherchaient.

Le 21 décembre.

Près de l'église de la Mort, on voit plusieurs beaux palais, celui de Farnèze est le plus renommé. L'héritage de cette famille étant tombé en partage au roi de Naples, il fit transporter dans cette dernière ville, une belle collection d'antiques qui donnait de la célébrité à ce palais; mais les peintures à fresque d'Annibal Carrache, le rendent encore très-intéressant pour les amateurs. Le pape Paul III, de la maison de Farnèze, le fit construire, étant encore cardinal, d'après les plans du célèbre Sangallo, mais il ne fut achevé que sous le neveu de ce Pape, par Michel-Ange. Le colisée et le théâtre de Marcellus, fournirent les ornemens d'architecture : actuellement ce vaste édifice est inhabité, quelques chambres seulement sont occupées par la direction des postes de Naples. Deux beaux jets d'eau rendent la place au-devant du palais, très-animée; l'eau s'élève très-haut, et les bassins qui la reçoivent sont de granit oriental : ils ont été trouvés dans les bains de Titus. Le palais construit par des architectes aussi habiles, m'a paru lourd; c'est un carré parfait avec trois rangs de croisées sur chaque face, qui sont trop petites à proportion du bâtiment. Le balcon et la porte d'entrée,

sont aussi mesquins. Le vestibule est beau, décoré de douze colonnes doriques de granit d'Égypte. La cour forme aussi un carré régulier, mais elle paraît petite, à raison de la hauteur du bâtiment; elle est sombre et couverte d'une herbe abondante qui donne l'idée de l'abandon. Autour de l'intérieur, il y a des arcades d'ordre dorique; au-dessus, des arcs et des colonnes d'ordre ïonique, et le troisième rang est en pilastres corinthiens. Les grands ouvrages antiques embellissaient ces arcades; l'excellente Flore, le célèbre Hercule Farnèze et d'autres statues fameuses, ont été enlevées, il y a longtemps.

Nous traversâmes de grands appartemens vides pour arriver à la galerie ornée de peintures à fresque, par Annibal Carrache. Quel coloris, quel dessin, quelle richesse d'imagination! L'amateur des beaux-arts trouve là une abondante jouissance, et l'artiste, une source inépuisable d'études et de perfectionnement. De très-bons connaisseurs estiment ces ouvrages à l'égal de ceux de Raphaël; ils trouvent même ceux de Carrache, supérieurs pour le coloris. Ce célèbre peintre a travaillé huit ans avec ses élèves à cette galerie, qui a soixante-deux pieds de longueur, et dix-neuf de largeur. Dans la foule de morceaux supérieurs, la figure d'Au-

dromède attachée au rocher, m'a paru la plus belle; dans le triomphe de Bacchus et d'Ariane, cette dernière a plus de majesté que d'agrément. Diane enlevant Céphale, est charmante : mais quoique le tout ensemble me frappât d'admiration, je me sentis peu disposée à rester plus long-temps dans cette galerie. Toutes ces scènes de la mythologie païenne, me laissent complètement froide; elles ne produisent chez moi que l'admiration de l'art, et non de l'élévation par l'art, comme dans les sujets tirés de la religion chrétienne. La plus belle déesse ne me touche pas autant qu'une madone tenant son fils dans ses bras.

Du palais Farnèze, nous allâmes au palais Spada, où nous vîmes entre autres choses remarquables, la statue de Pompée, au pied de laquelle César fut tué. Le bâtiment est d'une belle architecture, et dans l'intérieur, un très-bel escalier attire les regards. Je fus indignée de trouver cette statue de Pompée, dans une antichambre malpropre, lieu du rassemblement des domestiques. Elle n'est pas à la vérité d'un grand prix quant au travail, mais son rapport avec l'histoire et l'événement qu'elle rappelle, devrait lui valoir une meilleure place.

Plusieurs bons tableaux, bas-reliefs et statues sont distribués dans les appartemens. Une ma-

done de Barucci peinte sur cuivre est très-belle : la révolte de Maniello, de Michel-Ange de Caravage, est riche en figures caractéristiques. Rebecca à la fontaine, par le Poussin, a la plus douce et la plus agréable figure. La mort de Didon du Guerchin présente à-la-fois des beautés et des absurdités ; toutes les figures sont en costume espagnol. Didon, couchée sur le bûcher, se poignarde avec une longue épée, en l'honneur de la maison Spada ; sa compagne ou sa sœur, debout à côté d'elle, a l'air tout-à-fait insensible. Dans les appartemens du bas, il y a des statues et des bustes antiques, ainsi que des bas-reliefs avec des figures de moitié plus grandes que nature. Ils furent trouvés dans l'église de Sainte-Agnès hors de la villa ; ces belles plaques de marbre étaient couchées à terre et servaient d'escalier : le travail de ces bas-reliefs est fait avec esprit. Je fus enchantée des morceaux suivans : Diomède et Ulysse arrivant du temple après l'enlèvement du Palladium ; le bras gauche de Diomède portait le Palladium qui y manque à présent : leur attitude et l'expression de leurs traits est parfaite. Adraste, chef des Argiens, tuant avec un javelot le serpent qui a fait mourir le jeune Archémoros ; la profonde douleur de la nourrice de l'enfant, qui est à côté de lui, est exprimée avec une inconce-

vable vérité. Pâris, sur le mont Ida, avec un amour qu'il caresse : le troupeau du beau pasteur paît au pied de la montagne. Pâris et Hélène au rivage de la mer; sur le devant est le vaisseau qui doit les emmener : dans le lointain, on distingue la ville de Sparte.

Quant aux statues je n'en désignerai que deux : un enfant enveloppé dans un manteau, et le sophiste Aristide qui avait été malade pendant seize ans; cet état de longue souffrance est très-bien exprimé : sur le socle on voit la première lettre de son nom.

De l'une des salles, on a la vue sur un petit jardin, qu'une illusion d'optique fait paraître fort grand; c'est une colonnade qui, par un raccourcissement des colonnes, bien calculé, paraît très-longue.

Le 22 décembre.

Le palais Pio est bâti sur les ruines du théâtre de Pompée, le premier théâtre permanent construit à Rome en dépit d'une ancienne loi; la place où il était situé s'appelle encore à présent *il Campo di Fiore* (le Champ des Fleurs) en l'honneur de la maîtresse de Pompée qui se nommait Flora. Elle avait légué les revenus de son immense fortune au peuple, sous la condition que, chaque année, son jour de naissance

serait célébré sur cette place, par des jeux et des fêtes. Le sénat romain trouva que les mœurs et la décence seraient blessées par une fête publique en l'honneur d'une courtisane; cependant comme il fallait aussi avoir égard aux prétentions du peuple, qui voulait des fêtes, les prêtres furent chargés de voiler cette fondation nouvelle, par une fête quelconque en l'honneur de quelque dieu : on reprit donc les fêtes Florales, jadis en usage chez les Sabins, et leur célébration fut fixée au 28 avril, qui se trouvait par un heureux hasard être à-la-fois le jour de naissance de la fondatrice Flora, et le temps de la renaissance des fleurs. La gaieté était l'esprit et le but de cette fête, mais cette joyeuse allégresse tenait de bien près au délire et à l'ivresse des bacchantes.

Lorsque l'inquisition hiérarchique fut établie à Rome, les hérétiques condamnés à mort furent exécutés sur ce *Campo di Fiore* (Champ des Fleurs), où dans l'ancienne Rome on se réjouissait en l'honneur de Flora.

Dans les écuries du palais Pio, il y a encore quelques voûtes et quelques arcades qui appartenaient au théâtre de Pompée; sur l'ancien plan de Rome, gravé sur marbre, la vaste étendue de ce bâtiment se trouve marquée. Un portique formé de cent colonnes joignait ensemble la

cour et le théâtre, lequel pouvait contenir quarante mille spectateurs. Les statues qu'on a retirées des décombres, entre autres, une Muse colossale, une Flore à-peu-près de la même grandeur, et d'autres excellens morceaux, attestent sa magnificence. Des figures représentant les quatorze provinces soumises par Pompée ornaient le théâtre, mais on n'entendait pas les soupirs des peuples subjugués. La statue de Pompée à demi colossale était dans la cour avec celles de plusieurs dieux. Espérons pour son honneur que ce ne fût pas lui-même, mais l'amour reconnaissant du peuple, qui fit placer cette statue au rang des dieux, après sa malheureuse mort. Tout près de là, en face de ce héros vaincu, son vainqueur a subi le même sort. César avait, sans doute, des qualités distinguées, mais l'adresse et l'artifice avec lesquels il savait captiver le peuple, le rendait très-dangereux.

Le 23 décembre.

Lorsqu'une fois la loi contre les théâtres eut été transgressée, l'exemple du grand Pompée trouva des imitateurs, d'autant plus, que le peuple Romain commençait à aimer passionnément les spectacles. Balbus, un Espagnol de naissance, ami et compagnon d'armes de Pompée, avait acquis le droit de bourgeoisie à

Rome; il se ménagea la faveur du peuple par son talent pour les fêtes publiques, et pour construire les théâtres. Il avait établi à Herculanum celui qui dans la suite fut couvert de laves; il fit ensuite celui de son ami Pompée, qui est aussi à présent sous des tas de décombres, sur lesquelles on a bâti le beau palais *Cenci.* Dans ce voisinage est situé celui de la chancellerie du pape, un des plus beaux édifices de Rome, dont Bramante a fait le plan; il fut construit avec les pierres du Colisée, et le marbre pour le revêtement de la façade a été pris de l'arc de triomphe de Gordien. C'est aux portes de cet édifice, que l'on affiche les bulles et les ordonnances du pape, et deux fois la semaine les officiers de la chancellerie s'assemblent dans la grande salle.

Nous nous rendîmes de là à la belle et grande place Navone, elle est mise avec raison au rang d'une des principales places de Rome. Elle a encore son ancienne forme, oblongue arrondie, telle qu'elle était du temps d'Alexandre-Sévère : des ouvrages d'architecture l'entourent et la décorent.

L'église de Saint-Agnès produit une impression avantageuse; on voit à ses côtés deux palais très-vastes et du même genre d'architecture. L'église est critiquée par quelques connaisseurs, ce qui vient sans doute encore d'une satire de

Bernini contre cet édifice. Trois fontaines embellissent cette place : sur celle du milieu, vis-à-vis de l'église, on voit une figure colossale, qui se distingue des autres par le travail du sculpteur et par sa grandeur ; elle représente un homme assis appuyé contre un rocher; ses regards attachés sur l'église expriment la frayeur, comme s'il s'attendait à chaque instant à la chute de la coupole et à en être écrasé. Il est vrai que deux tours massives et lourdes surchargent et défigurent ce bâtiment, et c'est à quoi Bernini fait allusion dans sa satire contre l'architecte Borromini.

Les dessins relatifs aux fontaines sont de Bernini et méritent l'approbation des connaisseurs. Sur un morceau de rocher haut de vingt-quatre pieds au moins, s'élève une base de granit rouge, sur laquelle repose un grand obélisque avec des hiéroglyphes : le rocher sort d'un vaste bassin, et avec la base et l'obélisque il a cent cinq pieds de hauteur. Dans le rocher, on a taillé aux quatre côtés une espèce de grotte dans laquelle on voit un cheval et un lion très-bien sculptés, qui s'inclinent sur le bassin comme s'ils se préparaient à boire. Les belles figures colossales qui entourent le rocher et qui versent de l'eau dans le bassin, représentent les quatre principaux fleuves des quatre parties du monde.

Lepalais Braschi aurait surpassé tous les au-

tres palais de Rome en magnificence, et serait devenu le plus bel ornement de cette place, si son sort n'eût pas dépendu de celui du dernier pape défunt, qui le faisait construire pour son neveu. L'escalier intérieur qui devait être de toute beauté, n'est pas même achevé; il coûtait déjà, à cause des magnifiques colonnes dont il est orné, un demi-million d'écus. Dans une des salles désertes, on voit une belle statue d'Antinoüs, qui fut trouvée dans une fouille faite à Palestrine: la vue du haut de ce palais est délicieuse.

Cette place se distingue encore par une fête particulière sur l'eau, qui rappelle les anciennes naumachies. Chaque dimanche du mois d'août la place entière est mise sous l'eau à la hauteur de trois à quatre pieds; on s'y promène, non pas en bateau, mais en carrosse. On dit que c'est un spectacle attrayant pour tous les états; il est aussi très-utile pour la santé; dans ce mois si brûlant cette vaste surface d'eau rafraîchit l'air; et la place Navone est après le Corso le quartier de Rome le plus habité.

Au coin du palais Braschi se trouve une seconde place plus petite, rendue célèbre par le nom obscur d'un tailleur nommé Pasquino, qui y avait sa boutique au commencement du seizième siècle; il avait un esprit satirique et

mordant qui lui attirait beaucoup de pratiques. Après sa mort, la maison où il demeurait fut abattue, on trouva sous les décombres une belle statue fort endommagée, représentant Ménélas qui emporte du champ de bataille le corps de Patrocle; elle fut dressée où on l'avait trouvée, remplaça le malin et spirituel tailleur, et prit son nom qu'elle donna aussi à la rue: on y placarda toutes sortes d'affiches, de saillies, d'épigrammes, pour ou contre ce qui se passait. Pour rendre le jeu complet, on choisit encore une autre statue, prise au Capitole, de *Mars in foro*, qu'on nomma *Marforio* par corruption; elle est censée adresser à Pasquino des questions significatives qui lui fournissent l'occasion de faire des réponses piquantes et quelquefois très-justes. Il existe une collection imprimée de ces dialogues entre Pasquin et Marforio; c'est un objet de curiosité et d'intérêt populaire que d'aller lire le matin ce que des anonymes font dire à ces deux interlocuteurs, qui n'épargnent personne dans leurs sarcasmes.

L'architecte Baltazar Perruzzi a tiré parti de cette petite place pour y construire le palais Massimi; un très-beau portique, soutenu par six belles colonnes, lui donnent un air de grandeur: trois cours ornées de fontaines, de bas-reliefs et de statues occupent l'imagination avant que l'on arrive aux appartemens intérieurs.

Parmi les antiques, on estime particulièrement un Dioscobole ou Frondeur. Ce qu'il y a de plus révéré dans ce palais, est une chapelle consacrée à Saint-Philippe Neri; on y célèbre annuellement le 16 mars, jour où ce saint doit avoir ressuscité des morts, en 1583, Paul Massimi. Un autre des ancêtres de cette famille, Pierre Massimi mérite plus encore, à mon avis, d'être mentionné: c'est dans sa maison attenante à ce palais, qu'en 1445, les premiers livres furent imprimés à Rome, où deux Allemands, Conrad Schweynheim et Arnold Pannarz avaient apporté l'art de l'imprimerie. Les premiers ouvrages qui y parurent furent ceux de Saint-Jérôme et de Saint-Augustin. Le possesseur actuel de ce palais est une femme très-aimable et très-intéressante. Quand j'allai la voir, je la trouvai entièrement à l'*allemande* et non à l'*italienne*; elle était au milieu de ses aimables enfans, de l'éducation desquels elle s'occupe beaucoup, et ses deux sœurs, mesdames Altieri et Patrizi; elles sont très-estimées à Rome, où elles ont fixé leur domicile: ce sont les filles du prince Xavier, oncle de l'électeur de Saxe.

Le 24 décembre.

Un très-beau jour de printemps en hiver est une invitation trop séduisante pour qu'on puisse se résoudre à le passer dans la ville; nous écou-

tâmes donc la douce voix de la belle nature, et nous allâmes à la villa Pamphili, qu'on nomme aussi Bel-Respiro, à raison de son bon air, de ses belles eaux, et de ses charmans vergers. Cette villa est située hors de la porte Saint-Pancrace, sur la voie aurélienne, à l'endroit où fleurissait jadis les jardins de l'empereur Galba ; à l'exception de lá villa Borghèse, elle a la plus grande étendue et les plus beaux bosquets : quant aux objets de l'art elle ne possède rien de particulier. Le bâtiment est considérable ; mais il n'est pas d'une architecture noble, il est trop rétréci pour sa hauteur, et toute la façade me paraît trop chargée d'ornemens et de statues dans des niches. Les appartemens ont un air désert. Sous le jardin s'étendent des catacombes qui s'écroulent dans beaucoup de places, et trahissent ainsi leur existence. Pour parvenir aux belles parties du parc, il faut surmonter l'ennui de traverser un parterre symétriquement arrangé et rempli de jets d'eau symétriques aussi et mesquins. On se trouve ensuite dans un jardin assez beau, où, par des allées larges et ombragées, on arrive à de charmans bosquets entourés de prairies et d'agréables éminences, qui découvrent de beaux points de vue, sur les chaînes de montagnes éloignées, et sur la ville aux Sept Collines ; des pins, des cyprès, des

chênes verts, et beaucoup d'autres arbres forment d'agréables promenades entre-mêlées d'eaux et de prairies. Une longue allée très-ombragée conduit à une grande place qui, malgré le mois de décembre, était émaillée des fleurs les plus fraîches : des pins très-hauts enferment ce temple de Flore, au-dessus duquel s'étendait un beau ciel azuré, dans lequel flottaient quelques légers nuages. Nous parvînmes à une cascade factice, plus défigurée qu'ornée par le travail de l'art : nous rencontrâmes ensuite une grande et belle pièce d'eau ; mais, à côté, on a construit tout nouvellement une ruine. Ce genre d'imitation partout de mauvais goût, l'est cent fois plus encore à côté des imposantes et véritables ruines de Rome, et pour les établir on a coupé les délicieux saules pleureurs dont la pièce d'eau était entourée. En général, les campagnes ou villa romaines sont très-négligées par leurs possesseurs ; ils y vont rarement, et peu à peu elles perdront tous leurs charmes, et seront entièrement dégradées.

Le 25 décembre.

Les fêtes de Noël se célèbrent ici par des solennités, des processions qui ont quelque chose de théâtral : la fête de la Crèche se fait dans l'église de Sainte-Marie-Majeure avec beaucoup de frais ; on y accourt des contrées les plus éloi-

gnées ; à minuit, on ouvre l'église à la foule des pélerins impatiens. Trois lustres et quelques lampes isolées, attachées dans le haut des colonnes, répandent dans ce vaste édifice une lumière douce, semblable au crépuscule, et cette foule qui se meut en tout sens a l'air d'ombres errantes. Tout est en mouvement : le beau monde vêtu avec élégance, une quantité d'ecclésiastiques de différens ordres, habillés diversement, le peuple de la campagne dans son grossier et simple costume, et les mendians déguenillés : le spectacle change continuellement et dure jusqu'à trois heures du matin. Alors commencent les processions, les hommes et les femmes s'entretiennent à haute voix ; les pélerins fatigués dorment disséminés entre les hautes colonnes de marbre ; ceux qui ont faim et soif, mangent et boivent ; les pénitens dans les confessionnaux ouverts obtiennent l'absolution de leurs péchés ; les étrangers font leurs observations, et les peintres tirent parti de ce mélange, en choisissant des groupes pour le dessin.

Enfin, la marche solennelle commence, le crucifix est porté d'un autel à l'autre ; des cardinaux dans toute leur pompe, des prélats, des prêtres suivent ; la croix s'élève très-haut, tout le monde se prosterne à genoux ; puis le crucifix retourne à la sacristie avec les cérémonies

d'usage. Bientôt après avec les mêmes solennités commence le spectacle de la Crèche : l'Enfant-Jésus, assis dans une crèche, rayonnant de gloire, étend ses petites mains et donne la bénédiction ; un grand murmure de joie se fait entendre, et la multitude tournoie dans la belle église jusqu'à neuf heures du matin. Le même spectacle a lieu dans toutes les églises, celles des couvens se distinguent à l'envi l'une de l'autre. Des personnes dévotes font aussi des représentations de la naissance du Sauveur, dans leurs maisons et sous leurs toits ; elles les donnent *gratis* au peuple, et plus il y vient de monde, plus elles sont contentes et flattées. Nous allâmes à l'une de ces représentations, dans une chambre en haut de la maison. Nous montâmes sur le toit ; là, nous vîmes au travers d'une fenêtre la Sainte Crèche entourée de bergers et de bergères. Des troupeaux paissaient sur les collines, et tout cela était si bien calculé selon les règles de l'optique, et si bien exécuté qu'on se croyait véritablement en plein air et à la campagne.

Ces fêtes de la Crèche durent ordinairement depuis le jour de Noël jusqu'à la fête des Trois Rois. Le peuple se porte en foule d'une église à l'autre, et y laisse ses offrandes en vivres et en argent.

Le 28 décembre.

Le mois de décembre est ici le temps des orages; les violentes pluies et la chaleur qui suit l'humidité produisent une fertilité incroyable, et d'ordinaire, le lendemain d'un orage, on est presque assuré d'un beau temps. Un jour semblable nous a décidés d'aller jouir de la belle nature et passer toute une journée à Casa Tonda, demeure hospitalière d'un vigneron, située dans la vallée de l'Esquilin. Là, dans une entière solitude, entourés de la plus fraîche verdure, nous avons célébré la fête de la douce amitié et du souvenir de nos amis éloignés, avec qui nous étions par le cœur et la pensée. Toute la contrée de l'Esquilin est intéressante et remarquable par les fréquens vestiges des temps passés, qui indiquent et donnent à deviner tant de choses.

En descendant derrière Ste.-Marie-Majeure, la rue Ste.-Eusébie, on aperçoit d'abord une ancienne muraille ruinée, qui s'avance et ressemble à des masses de rochers; c'est le château d'eau Julien : plus en avant, à gauche, est une vigne qu'on nomme Casa Tonda; sur les ruines d'un ancien tombeau très-vaste, qui reçut autrefois peut-être la cendre de quelque héros romain, vivent actuellement deux simples familles de vignerons. Les chambres où nous sommes entrés sont propres et bien meublées

sans luxe ; les habitans bons et hospitaliers nous offraient leurs services avec une aimable prévenance. Des fenêtres de cette simple maison offrent à l'œil étonné la plus belle et la plus riche vue qu'il y ait, soit à Rome même, soit dans les environs : je voudrais pouvoir donner une idée de l'immense variété d'objets que le regard embrasse. Dans le lointain, s'étend la belle chaîne des montagnes d'Albano ; dans leur pente, on distingue Frascati, Marino, Albano, etc., etc. De-là, s'étend vers la ville la riche et belle campagne de Rome, avec ses innombrables vignes, ses jardins, ses maisons de plaisance, et au milieu de toutes ces richesses de paysage, s'élève pittoresquement le joli temple de Minerve dont j'ai déjà parlé plus haut.

La porte Majeure est aussi dans la proximité; vis-à-vis est situé le Latran avec son grand obélisque : derrière, au fond, s'étendent les arcades ruinées des aquéducs; dans la villa même, il y a deux rotondes antiques, les temples de Claudius et de Bacchus, transformés tous les deux en église chrétienne par Constantin. A l'Occident, se voit la grande ruine grisâtre du Colisée et celle du temple de la Paix ; vis-à-vis de cette dernière église, celle de Ste.-Marie-Majeure s'élève comme sur un trône dessus la colline Esquiline. Des pins et des cyprès isolés, dont les cimes

paraissent toucher aux nues, et dont le beau vert foncé contraste avec le bleu si décidé du firmament, animent et embellissent cette vaste contrée : le château d'eau Julien ferme le cercle de ce tableau. Je jette encore un coup-d'œil sur ce vaste et beau paysage, et j'aperçois au fond, à l'Occident, un témoin muet des temps passés, un paisible asyle de la mort, le tombeau de Métella.

Le 29 décembre.

Le temps est toujours beau, nous continuons nos promenades hors de la ville. Aujourd'hui nous avons visité de près ce tombeau de Métella, qui déjà si souvent avait attiré notre attention.

L'usage des anciens d'avoir leur tombeau auprès des grandes routes, a quelque chose à mon avis de grave, de doux et d'élevé; ils désignaient ainsi d'une manière significative le passage rapide de la vie ; les morts semblaient dire aux vivans : « Arrête, voyageur! voilà le terme où mènent tous les chemins des mortels de quelque état qu'ils soient ; et les peines et les plaisirs, et les projets terrestres finiront ici ; tes œuvres seules te suivront au-delà : passe sans crainte, si ton ame est enflammée de la vertu, tremble, si elle est entachée du vice. »

Nous passâmes par la porte Saint-Sébastien

qui fut appelée autrefois la porte Capénienne, et nous arrivâmes à l'ancienne voie Appienne. Le chemin est entre de hautes murailles de jardins; on distingue encore sur ces murs d'antiques bas-reliefs; ils furent détachés des sarcophages trouvés en creusant la terre pour établir des jardins. Il me semblait marcher sur un immense tombeau, où étaient ensevelies les merveilles de l'art : en général, cette route pleine de ruines porte l'ame à des réflexions mélancoliques, à des pensées d'anéantissement et de dévastation.

Tout en comparant le temps du paganisme et du christianisme, nous nous approchions du tombeau de Métella. La rotonde construite avec d'immenses pierres de taille, s'élève entre des tombeaux plus enfoncés; elle a été particulièrement conservée; mais les ravages des guerres civiles dans le douzième et dans le quatorzième siècles privèrent ce magnifique monument de sa décoration extérieure; il était revêtu de marbre et garni de statues; il fut saccagé et transformé en forteresse. Ces murs grossiers et à demi-ruinés défigurent la belle rotonde. De quelle solidité au contraire est la masse de rochers construite il y a dix-huit cents ans! Ce mausolée renfermait les cendres de l'épouse du riche triumvir Crassus. Ainsi les richesses, même sans

autre mérite, peuvent sauver de l'oubli, et conserver notre mémoire dans les siècles futurs.

Non loin du tombeau de Métella, se trouve encore un reste de l'ancien temps, c'est la ruine d'une grande villa à laquelle appartient le cirque de Caracalla; d'autres croient que c'était une possession de l'empereur Gallien; cependant, le genre d'architecture montre le caractère des temps postérieurs. Le cirque donne une idée complète des lices des anciens: on voit la *Meta* ou le but autour duquel passaient les coureurs, et la *Spina* où étaient placées les images des dieux; la porte triomphale par laquelle passaient les vainqueurs est à moitié enfoncée en terre, et la porte de mort, par laquelle on emportait les cadavres des vaincus, est murée. Aux environs du tombeau de Métella, la vue sur Rome est si étendue, qu'on prend de-là le Panorama de cette ville.

La continuation de notre promenade à la voie Appienne nous a conduits aujourd'hui par le grand cirque, *circus maximus*; nous avons vu à droite les immenses bains de Caracalla, et à gauche, les ruines romantiques des palais des empereurs, qui sont encore plus immenses. En dedans du mur de la ville, nous avons passé par l'arcade appelée *Arc de Drusus*, ornée de colonnes de marbre bigarré; on pense qu'elle

tenait aux aquéducs qui amenaient l'eau aux bains de Caracalla. Près de cette arcade, se trouve à main droite la vigne Sassi, où l'on découvrit en 1780 le tombeau des Scipions; là, nous nous rappelâmes plusieurs membres de cette famille respectable, en particulier Scipio Nasica que le peuple déclara seul digne de recevoir dans sa maison l'image de la déesse Cybèle, apportée de l'Asie à Rome. Après avoir fait à ces illustres mânes l'hommage de nos souvenirs, nous avons continué notre chemin pour aller à l'église de Saint-Sébastien, au-delà des murs.

Ainsi que je le remarquai hier, toute cette route est garnie d'anciens tombeaux, sur lesquels les vignerons ont leurs habitations. Un des premiers tombeaux à main gauche, dont les murs sont encore très-hauts, porte sur son sommet une petite maison ombragée de jolis buissons; on prétend que c'est le tombeau de la sœur des Horaces, qui fut immolée par son frère, indigné des pleurs qu'elle versait sur la mort d'un des Curiaces qui avaient succombé sous ses coups. Cette histoire est très-connue et donne un grand intérêt à cette place, dont le monument pourrait bien, selon l'opinion de Zoéga, être d'une époque postérieure.

Sur ce même chemin, on trouve dans la vi-

gne Vagnoti la grande ruine de la sépulture des affranchis de Livie ; on y voit maintenant une spacieuse habitation de vignerons, et des tonneaux de vin reposent sur des sarcophages de marbre. On peut voir là très-clairement de combien de manières différentes les Romains ensevelissaient leurs morts ; aux parois inférieures on voit les places d'où l'on a tiré des sarcophages des pierres sépulcrales; au-dessus et jusqu'à la voûte, on voit encore dans le mur des urnes rangées ensemble comme des nids de pigeons. On appelait cette espèce de tombeau des colombiers; celui-ci, suivant le calcul de Zoëga, contenait plus de cinq mille urnes cinéraires.

De-là, nous allâmes visiter un autre tombeau situé du même côté de la voie Appienne, qui sert aussi de demeure à des vignerons. Il est au milieu d'un jardin, ainsi que dans l'ancien temps; cette espèce de tombeau, que les Romains avaient dans leurs campagnes, furent appelés Cénotaphes. C'était une belle coutume que de fixer ainsi le souvenir des amis qu'on avait perdus en leur consacrant dans leurs jardins une place favorite : au-dessus de la tombe, était un petit temple dédié aux mânes et aux dieux tutélaires ; là, l'amour, l'amitié, la reconnaissance venaient verser des larmes qui n'étaient

pas sans douceur : il s'y mêlait la consolation de n'être pas entièrement séparé des objets regrettés, puisqu'ils demeuraient encore dans le cercle de leur famille, et que près de leurs cendres on pouvait s'entretenir encore avec eux par la pensée, et croire qu'ils étaient les témoins invisibles des tendres regrets de ceux qu'ils avaient aimés. Un tombeau semblable, aussi dans un ancien jardin, fut découvert et retiré des décombres en 1792, en présence de M. Zoéga, sur la voie Appienne, tout près de l'église de Saint-Sébastien : ce tombeau était du temps de Trajan, il avait la forme carrée; dans son milieu était un autel avec l'inscription suivante en latin : « Consacré à l'espérance, à la fortune, à « Vénus, et à Claudia Semné. » A l'entrée du bâtiment on lit une autre inscription qui apprend que c'est Crotonensis, un affranchi de l'empereur Trajan, qui a dédié ce monument à sa femme Claudia Semné, et à son fils Marcus Ulpius. Il y avait encore une indication des alentours du tombeau, une vigne avec des ombrages, des fontaines, des niches dans lesquelles étaient des statues de Claudia en divers costumes de déesse, etc., etc., et le tout renfermé par un mur. On trouva de plus quatre frontispices de marbre : à l'un d'eux était le buste de Claudia Semné avec son nom; les trois autres

portaient les attributs des déesses de la Fortune, de l'Espérance, et de l'Amour; puis, trois statues: l'une représentait encore Claudia Semné, les autres deux figures d'hommes revêtus de la toge: les noms indiquaient que c'étaient le père et le fils de Claudia. Non loin de ces statues et de ce monument, on trouva une colonne sépulcrale carrée, et en-dessous une de ces excavations pour déposer les cendres. Sur la face, on voit Diane avec les attributs de la chasse; l'inscription contenait ces mots: « Consacré à Diane et « aux mânes d'Aelia Procula. » On marche ainsi dans la voie Appienne, entre des mausolées, jusqu'à celui de Metella, qui s'élève au-dessus de tous les autres.

A main droite de cette voie, est situé le tombeau le plus vaste qu'il y ait peut-être au monde, ce sont les catacombes sous l'église de Saint-Sébastien, qui s'étendent, dit-on, à plus de six milles d'Italie. On fait monter à cent soixante-dix mille le nombre des martyrs qui y sont ensevelis : on a vendu, et on vend encore des reliques retirées de ces catacombes, mais le commerce de ces objets réputés saints ne rapporte plus ce qu'il rapportait autrefois. L'église Saint-Sébastien a la prérogative d'être au nombre des basiliques ou principales églises; elle a été construite par Constantin sous le pape Syl-

vestre : elle est décorée de quelques restes de son ancienne magnificence, mais elle est moins riche en ce genre que les autres basiliques.

Le 30 décembre.

L'abondance des sujets qui nous rappelle les temps les plus reculés, nous fixe toujours dans la contrée que nous parcourons depuis quelques jours. Notre chemin aujourd'hui nous a menés aux ruines du double temple de la Vertu et de l'Honneur. Près de cette place, il y eut autrefois un temple au Dieu suprême, parce qu'il avait repoussé, par des signes d'orage, Annibal qui en fut effrayé. Une petite tribune encore existante est regardée comme un reste de ce temple.

De-là, nous sommes arrivés dans une vallée appelée autrefois la vallée de *Camoènes ;* mais on la nomme à présent la *Caffarella*, d'après une métairie qui s'y trouve. Le petit temple carré, situé sur une colline, est assez bien conservé, et doit avoir été, dit-on, dédié à Bacchus, maintenant on en a fait une église de Saint-Urbain. C'est dans cette même vallée que se trouvent la grotte et la fontaine d'Egérie. Plusieurs voyageurs disent positivement avoir vu la statue de cette nymphe, mais celle qui est dans la grotte est une figure d'homme ; c'est sans doute Endymion dormant près d'une source, ou peut-être

un dieu de fleuve; mais, à coup sûr, ce n'est pas une nymphe. Combien un préjugé peut s'enraciner, quand il est créé par l'illusion, et que des idées agréables s'y r'attachent! Cette fable d'Egérie dictant de sages lois à Numa, a été répétée dans tous les siècles. Zoéga estime que cette vallée était la résidence de quelque riche Romain qui y a établi des bosquets, des grottes, des temples, alternant agréablement suivant la fantaisie : peut-être avait-il une femme ou une fille nommée Egérie. Mais ne nous perdons pas encore dans des chimères et des conjectures.

Dans cette contrée, se trouve aussi une ruine de temple qu'on prétend avoir été dédié à la gloire des femmes, parce qu'il désignait la place où Véturie décida son fils Coriolan à renoncer à sa vengeance contre sa patrie. Enfin, la petite rivière Almo serpente au travers de ce vallon tranquille : elle fut anciennement regardée comme sacrée, parce que Cybèle, la mère de tous les dieux, y était solennellement plongée une fois par an. La bonne Cybèle n'est plus depuis long-temps, et les fêtes du lavage ont cessé, mais l'Almo a conservé sa réputation de sainteté jusqu'à nos jours, ainsi que sa vertu miraculeuse contre les maladies des animaux, qu'on vient baigner dans cette petite rivière.

Le 31 décembre, et le 1er. janvier.

Le dernier soir d'une année a pour une ame, qui ne se laisse point entraîner avec indifférence au torrent de la vie, quelque chose de marquant, de solennel, qui la provoque à regarder comme Janus en avant et en arrière. Nous ne pouvons mieux fêter ce jour qu'en nous examinant nous-mêmes avec soin, en nous demandant avec sincérité : Qu'étions-nous l'an passé, que sommes-nous actuellement ? avons-nous renoncé à quelque défaut, avons-nous quelque vertu de plus ? Cette question et la réponse nous encouragent à prendre des résolutions dignes de nous pour notre existence future. C'est aussi une charmante coutume que de se rassembler avec les siens, d'être réunis au moment où l'horloge frappe minuit, de finir et de recommencer ensemble l'année qui vient d'expirer et celle qui vient de naître ; on célèbre en même temps la fête de l'amitié. Loin de ma patrie et de mes amis, j'ai célébré hier et aujourd'hui, par mes souvenirs, et avec les amis que j'ai près de moi, un jour qui, dans la ville de Rome, se passe assez tranquillement et sans distinction. Chez les anciens Romains, le commencement de l'an-
était consacré aux divinités; des sacrifices où le sang n'était point répandu, étaient offerts

à Janus et à Strenna, et l'on attendait de cette dernière la conservation des étrennes. Cette fête était l'une des plus brillantes de l'année, et se distinguait des autres, en ce que c'était plutôt une fête d'activité qu'une fête de repos, car toute la vie active des hommes était représentée ce jour-là. Le culte chrétien romain paraît s'être si fort épuisé aux fêtes de Noël qu'il ne restait rien à faire au nouvel an que de se reposer. Ce qui rappelle la fuite du temps, rappelle en même temps celle de la vie.... Ainsi, retournons encore aux tombeaux.

Très-près de la porte de Saint-Paul, autrefois la porte Ostiensis, s'élève la pyramide de Cestius dans le voisinage du mont des Briques (*Monte Testaceo*); elle fut érigée aux mânes de l'homme dont elle porte le nom, par ses héritiers et par un de ses affranchis. Ce Cestius était un des sept *Epulons* qui étaient chargés d'ordonner les banquets (*lectisternia*) aux fêtes de Jupiter : on peut juger de ses richesses, puisque ses héritiers ont été en état de lui ériger un tel monument. Sur un piédestal en travertin de quatre-vingt-six pieds carrés, s'élève la pyramide, dans une forme à-la-fois imposante et gracieuse, à la hauteur de cent soixante pieds ; elle est entièrement revêtue de marbre noirci par le temps. Cette construction est manifeste-

ment du temps d'Auguste; les murs se sont ensuite si fort dégradés, que la pyramide s'enfonça de quatorze pieds dans la terre, et menaçait de s'écrouler entièrement; le pape Alexandre VII la fit déterrer et réparer. Parmi les décombres, il se trouva des fragmens de colonnes, de chapiteaux et de statues, qui probablement ornaient jadis ce monument: on a relevé deux de ces colonnes de marbre bleu, qu'on a placées aux côtés de la pyramide; mais elles ne sont pas en proportion avec elle; et comme elles n'ont rien à supporter ni à appuyer, elles ont l'air déplacées. L'urne qui renfermait les cendres de Cestius, a été volée en fouillant dans la chambre sépulcrale.

Dans l'intérieur de la pyramide, il se trouve une chambre de dix-huit pieds de long sur onze de large : on voit encore sur le mur les couleurs de peintures à fresque représentant des figures assises et d'autres planant dans les airs : il paraît qu'elles font allusion à la dignité sacrée dont Cestius était revêtu. La pyramide a un air de grandeur et de majesté de loin comme de près, elle est le seul ornement de cette contrée déserte. La place qui est au-devant est destinée à la sépulture des protestans; les petits monumens qu'on leur construit font un contraste frappant avec ce mausolée si élevé.

Non loin de la pyramide de Cestius, est situé le mont des Briques. Au premier aspect, il paraît impossible d'expliquer comment des morceaux de briques amassés peut-être par hasard, ont pu produire une telle montagne : son circuit est d'un demi-mille italien, et sa hauteur de cent cinquante pieds. Quelques antiquaires présument que cette singulière colline tire son origine du temps de Tarquin l'ancien, qui fit établir des tuileries et des poteries, en leur assignant cette place, pour se débarrasser des ouvrages manqués ou brisés. Dans la suite, le sénat ordonna de déposer toutes les tuiles et tous les ustensiles cassés sur cette même place, pour empêcher les accumulations qui pouvaient encombrer le Tibre. Dans l'intérieur de cette montagne factice, on a pratiqué des caves très-fraîches ; les Romains y conservent leurs vins ; le thermomètre y est à neuf degrés et demi, quand il en a dix-huit en plein air, et dans les catacombes de Saint-Sébastien, à treize degrés et demi. Tous les fragmens de divers ustensiles de terre, d'urnes, de statues qu'on a trouvés à l'excavation, prouvent qu'on a commencé à former cette colline dans les temps les plus reculés. On assure qu'elle a été beaucoup plus haute, mais on a pris là des milliers de chars de décombres, pour dessécher le marais.

Cette plage, le long du Tibre, est appelée la *Marmorata*, ou Marbrière, à cause des beaux morceaux de marbre qu'on y trouve en fouillant. Selon toute probabilité, il y a peut-être déjà plus de 2,000 ans, que des vaisseaux venant de l'Asie et de l'Afrique, avec des cargaisons de marbre, abordèrent là, pour orner Rome, alors la reine du Monde, des plus précieux produits des contrées lointaines; ce qui se cassait en déchargeant, était jeté sur cette plage, et couvert de limon, par les inondations du Tibre.

On trouve encore actuellement dans cette plaine marécageuse, les plus précieuses espèces de marbre, il y en a qui ressemblent à l'opale; on y a trouvé aussi une colonne rare, d'albâtre oriental, qui est au musée du Capitole.

La vue depuis le *Monte Testaceo*, est délicieuse, on domine sur la ville de Rome; et la campagne d'alentour est si belle, que le Poussin en a fait le sujet de plusieurs de ses tableaux. Dans le mois d'octobre, le peuple s'assemble là, pour faire de petites bacchanales qui causent très-rarement de désordres: ce qu'il y a de très-frappant pour l'observateur des mœurs, c'est que les jours où le peuple s'amuse, il se commet beaucoup moins d'actions criminelles, que dans les jours de pénitence

Le 2 janvier.

Le chemin depuis la porte de Saint-Paul, jusqu'à l'église de ce nom, passe tout près de la pyramide de Cestius, qui est renfermée dans le mur de la ville ; cette porte en remplace une autre qui s'appelait anciennement *Porta Trigemina*. Ce fut celle par où les trois Horaces sortirent pour aller au combat contre les Curiaces ; c'est en leur honneur qu'elle fut appelée porte Trigemine. Dans la suite, elle prit le nom de *Porta Ostiensis*, parce que c'était de là qu'on allait à Ostia : actuellement, elle tire son nom de l'église que Constantin-le-Grand fit bâtir sur la place où Saint-Paul a, dit-on, été enseveli par son disciple Timothée. Quant à la grande et magnifique colonnade qui avait un mille de la porte à l'église, il n'en existe plus de trace ; on passe au travers d'une plaine triste et déserte, entre des ruines d'anciens tombeaux. La seule chose qui donne encore un air de vie à cette place isolée, ce sont quelques chapelles : la première occupe une place où l'apôtre, en allant à son supplice, rencontra (dit la légende) une matrone romaine, nommée *Plautilla*, à laquelle il demanda son voile, pour couvrir son visage au moment de la mort, avec promesse de le lui rendre après son exécution, et il lui tint parole.

La seconde petite chapelle est à l'endroit où Saint-Pierre et Saint-Paul prirent congé l'un de l'autre, lorsqu'on les mena au martyre : ce monument de la séparation de ces deux saints amis, remplit mon cœur de sentimens tristes, mais en même-temps élevés.

Après avoir fait un chemin long et solitaire, nous approchions enfin de la remarquable église de Saint-Paul. L'extérieur de ce temple, et du couvent auquel il appartient, présente un aspect grave et presque sombre; tout au tour, règne le silence du désert. La façade se distingue par une grandeur pleine de dignité, mais elle ne produit pas un effet agréable. Douze colonnes forment le portique: deux sont de granit oriental blanc et noir, les autres sont de marbre blanc. Au-dessus du portique, s'élève le dôme de ce grand bâtiment, orné de figures singulières, en mosaïque; elles m'ont paru être tirées de l'Apocalypse, ou révélations de l'apôtre Saint-Jean. Trois portes de bronze avec des figures en creux, et incrustées d'argent, et de quelques inscriptions grecques et latines, méritent d'être remarquées. Ce bâtiment qui s'annonce d'une manière antique et sombre, mais dont l'intérieur est majestueux, est une des sept basiliques de Rome, et l'une des quatre qui se distinguent par la porte Sainte. Jamais mon ame

ne fut pénétrée d'une impression plus mélancolique, que sur la route qui conduit à ce magnifique temple isolé, si intéressant par le saint Apôtre auquel il est dédié, et par la richesse de ses ornemens et de ses précieuses colonnes, et si désert, si abandonné, à cause du mauvais air qui règne avec force dans cette contrée. Les moines sont obligés de quitter leur couvent du mois de juillet à celui d'octobre, mais ils s'éloignent peu, et doivent revenir tous les jours à l'église, pour faire les fonctions du culte : un séjour d'une nuit dans cet endroit, pendant les mois de l'été, aurait des suites funestes. Cette contrée entre Rome et Ostie, anciennement si peuplée, est maintenant si déserte, que des pirates africains eurent, il y a quelques années, l'audace d'y aborder, et purent se saisir impunément de quelques hommes aux environs de l'église, et les emmener captifs.

L'entrée de ce vaste temple vide, est très-frappante, on s'y promène comme dans une forêt sacrée, autour de cent vingt colonnes de la plus rare beauté; tout inspire là, une sainte tristesse, un sombre silence y règne. Le plafond en bois noirci par le temps, donne à ce grand édifice, un aspect, je dirai presque effrayant, je me sentais frissonner. On n'y voit presque point de ces tableaux qui donnent de la vie aux autres égli-

ses : aucune peinture ne peut se conserver dans cette église ; non-seulement elle est située sur un sol marécageux, mais elle est si humide par les fréquens débordemens du Tibre, que le peu de tableaux qui s'y trouvent, sont sensiblement endommagés, et que les colonnes même se couvrent de mousse.

Aux divers autels, on compte trente-six colonnes d'un excellent porphyre ; la grande arcade de la nef du milieu, est supportée par deux colonnes colossales de l'ordre ïonique ; elles sont de marbre blanc, et je n'ai rien vu de comparable en grandeur et en beauté. La nef qui croise celle-là, est partagée en deux rangs de colonnes aussi du plus beau marbre blanc. Quarante-quatre colonnes de marbre grec, décorent la nef du milieu : il y en a vingt-quatre cannelées, elles sont rudentées d'un tiers ; elles ont orné, dit-on, le tombeau d'Adrien, et sont de brèche violette, qui est appelé *pavonazetto ;* la forme et la matière sont d'une beauté extraordinaire. Dans l'une des nefs, il y a un candélabre de marbre blanc, en forme de colonne, qui date du moyen-âge, et qui est chargé de figures baroques en relief et demi relief, depuis le bas jusqu'au chapiteau. Le guide nous montra avec beaucoup d'importance, un crucifix en bois qui fait, dit-on, encore beaucoup de miracles. On

voit dans la nef du milieu, les portraits des Papes, depuis Saint-Pierre, jusqu'à notre temps. Quelque peu de mérite qu'ils aient comme peinture, ils inspirent, cependant, un certain intérêt, parce qu'ils introduisent dans la vie et les actions des différens Princes de l'église. Le plafond qui couvre les cinq nefs, ne paraît pas achevé, parce qu'on est accoutumé à voir dans les églises, une voûte au lieu de plafond; mais ceux des nefs croisantes, consistent en petites tablettes de bois travaillées avec art.

Dans cette église, on vit autrefois Michel-Ange se promener solitairement, méditant son plan pour la coupole de Saint-Pierre. On aperçoit encore sur le parquet, les lignes par lesquelles il traçait le plan de cet immortel ouvrage; mais ce qui me fit le plus d'impression, ce fut le parquet lui-même : il est composé de mille et mille morceaux, qui sont des restes de sarcophages. Souvent nous nous arrêtions involontairement devant une inscription funéraire brisée à demi, il nous semblait entendre des voix sortant des tombeaux enfoncés sous cette terre. Qui furent ceux qui y reposaient, et dont la poussière couvre ces pierres sépulcrales? Qui peut nous les faire connaître? Leurs noms sont effacés et leur mémoire a été emportée par les orages des temps; mais quels qu'ils aient été, sous quelque

forme qu'ils aient adoré le dieu qui leur donna l'existence, une faible lueur de la lumière éternelle, tomba aussi sur eux, la vérité et la vertu ont trouvé parmi eux des adorateurs; paix soit faite à leurs ames!

Chaque fragment de marbre, chaque colonne, chaque pierre sépulcrale antique, réveillaient en moi une nouvelle série de pensées : combien de générations ont-elles vu passer! Sorties du sein des montagnes, ces pierres ont orné les temples des faux dieux et les palais des dominateurs du monde; et maintenant les voilà dans une solitaire église chrétienne couvertes de mousse, comme si elles portaient le deuil de leur grandeur passée.

A chaque quart de siècle, tous les vingt-cinq ans, le silence de mort qui règne dans cette enceinte, est interrompu par ce qu'on appelle le temps de la grace, ou le jubilé de l'église; alors la porte murée est ouverte, et les pêcheurs accourent en foule de tous les côtés, pour recevoir la bénédiction et l'absolution. Il y a encore dans cette contrée un district que la foi vénère. A environ un quart de lieue de l'église de Saint-Paul, sur le chemin d'Ostie, est située une chapelle qui doit marquer la place où l'apôtre Saint-Paul a été décapité; elle s'appelle la chapelle des Trois Sources. La légende

raconte que la tête du saint martyr, après avoir été séparée du tronc, fit trois bonds sur le sol, et qu'il en jaillit autant de sources. C'est le cardinal Aldobrandini qui fit construire cette église, l'an 1590; elle est petite, d'une architecture simple et noble. Les fontaines sacrées sont entourées de niches de marbre, entre lesquelles il y a deux autels ornés de colonnes de porphyre d'une beauté extraordinaire. L'église est desservie par six religieux de l'ordre de Citeaux, à qui Aldobrandini donna la villa pour couvent.

Le 3 janvier.

Nos promenades nous avaient souvent conduits près des Thermes de Caracalla, mais sans les avoir examinés; nous pensions qu'ils devaient ressembler à ceux de Titus, mais l'immense ruine de ceux du méchant Empereur, les surpasse infiniment. Il paraît qu'en ce genre de grandeur et de magnificence, il a régné une rivalité entre les souverains de Rome, puisque chacun renversa ce que son prédécesseur avait fait, et qu'en renchérissant sur lui, il entreprenait les ouvrages les plus gigantesques. Les restes des bains de Caracalla, situés entre le mont Célius et l'Aventin, ont, malgré leur destruction, des restes de grandeur surprenante, c'était la proie de toute la terre accumulée: La surabon-

dance d'argent et l'excessive quantité d'esclaves, servaient au faste insensé des tyrans spoliateurs ; tous les moyens de réunir ensemble les beaux arts de la Grèce, et les productions colossales de l'Égypte, étaient à leur commandement. Caracalla, dont le luxe sans borne ne fut surpassé que par ses vices, qui, après avoir tué son frère Géta, entre les bras de sa mère, régna seul, depuis l'an 965 (de la fondation de Rome), jusqu'en 970, établit ces bains au nord-est de l'Aventin, ou peut-être continua-t-il seulement ce que son père, Septime-Sévère, avait commencé. Ce furent enfin ses successeurs, Héliogabale et Alexandre-Sévère, qui les achevèrent. Ces thermes embrassaient tout ce qui peut rendre la vie agréable! Des places pour les exercices du corps, pour la lutte, pour les bains, pour la culture de l'esprit, etc., etc. En général, tout ce qui pouvait plaire aux Romains oisifs, et flatter leurs goûts. La muraille qui renferme le tout, est un carré parfait, d'environ neuf cent cinquante pieds; de distance en distance, on y a établi des escaliers tournans, qui mènent aux étages supérieurs et à des plates-formes : il existe encore aussi des chambres souterraines accessibles. Le côté du nord, contre la Voie Neuve (*Via Nova*), avait probablement un portique, par lequel on allait aux

bains destinés au public, sans entrer dans l'intérieur. A chaque coin de la façade principale, qui conserve encore des restes de son portail gigantesque, on avait établi un temple en forme de rotonde : l'un d'eux, celui du côté du sud-est, était consacré à Hercule, l'autre à Mercure ou Minerve. Parmi les ruines du premier, on trouva la statue d'Hercule, dit de Farnèze, parce qu'il appartint à la famille de ce nom, c'est dans ces ruines, qu'on a aussi trouvé le fameux Torso. Au milieu, du côté du sud-est, était le théâtre, derrière lequel il y avait d'immenses réservoirs d'eau, dont les restes ne sont pas encore entièrement disparus : ces réservoirs se remplissaient par un canal près de l'aquéduc de Marcius.

Les artistes, du temps de Dioclétien, admiraient déjà le genre de construction de ces thermes, et particulièrement une grande salle fort élevée, appelée la Chambre du Soleil, à cause des ornemens relatifs à cet astre, appliqués sur une voûte plate, qui reposait seulement sur les murs latéraux, sans autre appui.

Trois mille personnes pouvaient se baigner à la fois, chacune dans une cellule séparée. Ces bains avaient seize cents siéges de marbre ; deux cents colonnes des marbres les plus rares, brillaient dans les différentes divisions. Des chefs-

d'œuvre de l'art, des statues de dieux, de héros et de tyrans, ornaient les chambres des deux étages. De délicieuses promenades, des portiques superbes entouraient les divers auditoires, où l'on déclamait des poésies et des ouvrages de rhétorique. On y a trouvé deux siéges de bains, de marbre rouge antique, très-rare et très-précieux, qui sont maintenant placés dans le musée Clémentin, ainsi que deux petites baignoires de basalte, et deux grandes de granit oriental, qui décorent la place devant le palais Farnèze. Les bains publics étant joints aux bains particuliers des Empereurs, ne manquaient pas non plus de magnificence. Quelle que fût la tyrannie de ces Empereurs romains, ils montrèrent cependant un certain esprit public; mais il est vrai que le patriotisme d'alors excluait tout ce qui était généreux et magnanime, il était absolument égoïste, ne voyait que Rome seule au monde, et sacrifiait pour l'agrandir, le repos, les propriétés et l'existence même des autres peuples : les thermes de Caracalla donnent l'idée d'une ville entière tombée en ruine. Elle a disparu, cette magnificence associée à des vices odieux, accumulée par des cohortes spoliatrices parcourant l'univers en le dévastant. La terrible loi du talion, abattit, enfin, cet exécrable orgueil; des hommes appelés barbares, et qui

l'étaient moins que ceux qui les nommaient ainsi, délivrèrent la terre de la vraie barbarie d'un assujétissement général. La nature a repris maintenant l'espace où jadis l'art exposait ses fastueuses productions : là, où la vie la plus bruyante animait la contrée, là, règnent à présent la solitude et le silence; là, où l'on entendait sans cesse des cris de joie et souvent aussi des cris de douleur, on n'entend plus que le sifflement lugubre des oiseaux de proie, retirés dans les masures. Le grillon solitaire se décèle par son chant monotone, dans l'herbe touffue, qui croît au milieu de ce qui était jadis de superbes salons. L'innocente nature agit ouvertement, avec douceur et bienfaisance, dans les mêmes lieux qui retentirent des soupirs de mille et mille victimes, où la ruse et la méchanceté méditaient la perte et la destruction des hommes. La vigne sauvage couvre les grottes où des tyrans fatigués de jouissances, se baignaient voluptueusement. Les parois revêtues jadis de l'or des peuples vaincus, le sont à présent du lierre qui y croît en abondance, et qui s'accroche au faîte des murs dégradés, comme pour cacher leur décadence; le figuier sauvage enfonce ses vigoureuses racines dans les interstices, et l'aloës élève sa couronne au-dessus des décombres. Ainsi les fastueux ornemens de l'art, sont rem-

placés par ceux d'une riche et puissante végétation. Les ouvertures des hautes arcades offrent un aspect romantique : les rameaux des broussailles et des plantes parasites retombant en festons, semblent aller chercher le sol natal, et donnent l'idée d'une mystérieuse création de verdure, et d'une forêt aérienne. De quelque côté qu'on promène ses regards, il se présente une vue pittoresque et romantique.

Le 4 janvier.

Nous avons fait ces jours derniers, des excursions dans les vallées des environs de Rome, pour rassembler tout ce que nous avions vu; nous sommes montés aujourd'hui sur le mont *Cœlius*, qui domine la contrée que nous avions parcourue. Passant à côté du Colisée, et au travers de l'arc de *Dolabella*, nous sommes arrivés à une église dédiée à Saint-Étienne; c'est une rotonde. Les écrivains sont d'opinion différente sur l'âge et la destination de cet édifice : les uns le croient un sanctuaire du dieu Faunus; d'autres l'assignent à Bacchus, et d'autres encore croient que c'est le temple qu'Agrippine fit ériger en l'honneur de Claudius, son époux. Le savant Zoéga pense, au contraire, par des raisons très-plausibles, que cette rotonde a toujours été une église chrétienne, bâtie au cin-

quième siècle. Du temps des anciens Romains, il y avait là une boucherie et un arsenal; cependant en fouillant dans cet espace, on a trouvé un antique parquet, qui fit soupçonner qu'il y avait eu un temple à cette place. La forme intérieure de celui qui existe actuellement, est entièrement adaptée au culte chrétien. Cinquante colonnes de granit, supportent la coupole en deux rangs circulaires; elles sont de grandeurs différentes, ainsi que leurs ornemens, ce qui fait présumer qu'elles ont appartenu à d'autres bâtimens. D'horribles peintures à fresque, défigurent les murs et représentent des supplices de martyrs, que l'on ne peut voir sans horreur. Après avoir quitté ces images repoussantes, nous nous sommes transportés aux images plus douces de la belle nature; nous avons visité la villa *Matteï*, située sur le mont *Cœlius*, à côté du chemin; elle possède des vues ravissantes. Cette villa occupe en partie, l'espace du mont où était le camp des soldats étrangers, et s'étend jusqu'aux ruines du temple de Jupiter Redux. Plusieurs monumens de marbre blanc, dédiés à ce dieu, par des voyageurs, ont été trouvés en terre, et sont placés en divers endroits. Entre autres ouvrages de l'art déterrés là, on voit un sarcophage, dont le bas-relief représente les neuf Muses; le travail annonce une grande ap-

plication, mais non pas la plus belle époque de la sculpture. En revanche, on admire beaucoup une tête colossale, qu'une inscription moderne dit être celle d'Alexandre, mais qui probablement, est celle d'Auguste. Ce que cette villa a de plus remarquable, c'est sa délicieuse situation; d'aucun endroit de Rome, il n'y a de vue plus étendue et plus riche en souvenirs. Lorsqu'on est sur la plus haute terrasse, un immense paysage se développe dans toutes les directions; il est impossible de nombrer et de détailler tous les objets qui se présentent à-la-fois; toutes les ruines les plus mémorables dont nous avons parlé, se distinguent plus ou moins éloignées ou rapprochées : sur l'avant-scène, s'étend un vallon de verdure, de jardins et de vignobles; dans l'éloignement, paraît la haute coupole de l'église de Saint-Pierre, se dessinant dans le ciel azuré. Sur cette grande et riche contrée, se balancent de tous côtés, dans un air doux et serein, des pins de différentes formes, et des cyprès se penchent mélancoliquement sur les ruines dispersées. Cette villa *Matteï*, si remarquable par sa situation, fut autrefois la propriété de la riche et illustre famille de ce nom; de-là, elle passa entre les mains de la sœur de l'empereur d'Autriche; celle-ci l'a remise aux Jésuites, qui commençaient à revivre : aussi l'on voit à l'entrée, l'ancienne marque des Jésuites.

Le 5 janvier.

Nous sommes encore retournés aujourd'hui sur le solitaire mont Cœlius, sur lequel se trouve aussi la villa Casali, vis-à-vis de l'église de Saint-Étienne. Cette place fut anciennement aussi vivante qu'elle est déserte actuellement; c'est là que les soldats étrangers, soldés par les Romains, étaient campés. Le jardin, quoique négligé, est intéressant par sa position; la vue offre de tous côtés des points de vue remarquables. Dans la direction méridionale paraît d'abord la rotonde de Saint-Etienne; près d'elle s'étendent les pittoresques ruines des bains de Néron, toutes couvertes de verdure : au Nord, s'élèvent les couvens de Saint-Jean et de Saint-Paul, avec son beau palmier et son cyprès solitaire; dans la même direction sont les restes enfoncés du réduit où l'on gardait les bêtes féroces destinées aux combats du Colisée; ces ruines sont ombragées par un bosquet de cyprès. Près de là se montre l'imposant Colisée, du côté qui cache le plus sa décadence : la gradation des murs plus ou moins ruinés offre de là une belle proportion, et le ciel bleu d'Italie se laisse voir au travers des arcades verdoyantes. Vers le Nord encore, on rencontre le reste des bains de Titus; au Nord-Est, devant l'église de Sainte-Marie-Majeure, s'élève, sur sa colonne déliée, la statue de

la Sainte-Vierge, qui semble prête à s'élancer dans le ciel: à l'Ouest, on voit l'obélisque élevé du Latran, etc., etc., etc.

Dans cette villa, qui penche aussi vers sa décadence, il y a quelques belles antiques; la plus estimée est la statue d'Antinoüs en Bacchus. J'avoue que malgré l'avis de Winkelmann, qui l'estime extrêmement, je ne puis trouver en elle l'image du dieu; la structure des membres et la proportion des muscles me semblent trop lourdes pour un Bacchus. Divers monumens en pierres sépulcrales sont là sans aucun ordre, entr'autres un sarcophage de marbre blanc avec trois bustes de grandeur naturelle, en bas-reliefs. Une figure d'homme au milieu est qualifiée par l'inscription du titre d'inspecteur des grains; des deux côtés est sculptée l'ancienne mesure des grains, appelée *modius*. On conserve encore là un autre sarcophage d'une beauté extraordinaire; on le montre très-rarement aux étrangers, qui ne peuvent l'obtenir du propriétaire que par une faveur particulière.

Le 7 janvier.

Ce qui excite principalement à Rome le plus vif intérêt, et ce qui ne peut se trouver qu'à Rome, c'est l'amalgame merveilleux des vestiges des anciens temps, de ceux du moyen âge,

puis des temps postérieurs et du temps moderne; si bien que l'on peut alternativement se transporter d'une période à l'autre, et établir des comparaisons intéressantes.

L'esprit rempli de ces réflexions, nous sommes allés voir aujourd'hui le palais Barberini, un des plus grands qu'il y ait à Rome, situé au pied du Quirinal, du côté du Nord.

Sous le pontificat d'Urbain VIII, ce palais fut rempli de trésors de l'art antique et moderne. Presque chaque pape combla de biens sa famille, et le bon ou mauvais état de leurs palais actuels est une mesure infaillible de leur avancement ou de leur chute. Le prince Barberini n'occupe que peu de chambres de son vaste palais, à cause du dérangement de sa fortune. On y remarque d'abord une salle où le Poussin a peint sur du plâtre frais les faits et gestes du pape Urbain VIII, et de la famille Barberini. Ces peintures éternisent les flatteries que l'on offrait alors à l'impérieux Urbain : maintenant on passe d'une salle déserte à une autre. On trouve cependant dans chacune d'excellens ouvrages de peintres célèbres, et de belles statues, des bustes, des mosaïques, mais un air étouffé oppresse la poitrine dans ces appartemens qu'on n'ouvre jamais; et les teignes et les araignées ont établi leur tranquille demeure dans ces salles, où régnaient jadis les plaisirs et la bonne chère.

Mon but principal, en visitant ce palais était de voir le célèbre tableau d'une *Roma*, ou déesse de Rome, qui depuis plus de mille ans a conservé ses couleurs si fraîches, qu'elle surpasse en vivacité les peintures à fresque du Vatican. Ce tableau remarquable est placé déjà depuis cent cinquante ans dans une des dernières chambres de l'étage supérieur : on ne sait plus ni de quel artiste il est, ni où il a été trouvé; et il y a là dessus différentes opinions. Quelques antiquaires prétendent qu'on l'a trouvé dans la voûte d'un vieux palais écroulé, près du baptistaire de Constantin; d'autres disent que c'est dans les fouilles du sol sur lequel le palais Barberini a été construit; mais tous les artistes s'accordent à le compter au nombre des plus intéressantes productions de l'art ancien. La déesse protectrice de la ville est assise sur un trône avec une dignité majestueuse; un casque sur la tête relève la gravité imposante de son visage. A la droite se tient debout une Victoire, ayant dans la main gauche le bâton de commandement; deux génies avec les attributs de la victoire sont autour d'elles. En mémoire de ce que le Capitole fut sauvé par des oies, on en voit une à côté de la déesse, sur laquelle est posé un petit dieu ou génie de victoire. Aucune main étrangère n'a osé restaurer ce tableau; mais Vénus dormante, entourée d'amours,

a été retouchée par Carle Maratte, et a perdu son caractère d'antiquité. La chambre où ces deux tableaux sont placés, a trop peu de clarté. Les amateurs de la sculpture trouvent dans l'étage inférieur une galerie remplie de statues et bustes antiques, qui méritent d'être vus : on estime particulièrement le Faune dormant.

Quelque riche que soit encore Rome en statues et bustes précieux de l'antiquité, les ouvrages en peintures de ce temps-là sont rares; il n'y a que la *villa Aldobrandini* qui puisse montrer un tableau qui rivalise avec celui de la déesse Roma; il fut déterré près de l'arc de triomphe de Gallien : il représente une noce et toutes les coutumes nuptiales des anciens.

A notre retour nous avons visité encore une fois le palais Doria, situé dans le Corso ; il possède une très-belle copie de ce dernier tableau faite par Nicolas Poussin ; j'en étais curieuse, mais j'avoue qu'il n'a eu d'autre intérêt pour moi que de me représenter les mœurs et les coutumes anciennes. La peinture antique presque sans ombre et sans perspective, me fait une impression désagréable. Outre cette copie, on trouve dans plusieurs salles du palais Doria des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres; c'est sans contredit la plus riche collection dans ce genre qu'il y ait à Rome. Une quantité de paysages par Gas-

pard Poussin, deux de Claude Lorrain, Caïn et Abel par Salvator Rosa, des Tableaux du Titien, du Dominicain, de Vandick, de Guerchin, d'Annibal Carrache et de plusieurs peintres de différentes nations, ornent ce palais, dont l'architecture est d'ailleurs superbe, et qui est presque inhabité. Le portique devant le grand escalier est superbe; et l'escalier qui repose sur huit colonnes de granit oriental, étonne par la hardiesse de la structure; il conduit à de beaux appartemens, mais qui sont abandonnés.

Le 9 janvier.

Nous continuons nos recherches des trésors des arts dans les palais les plus renommés. Le palais Colonna doit être placé au rang des plus beaux de Rome, malgré les vicissitudes de la fortune qui l'ont atteint. Situé sur la place des Apôtres, au pied du Quirinal, il se prolonge avec ses dépendances et ses jardins jusqu'au bâtiment des écuries du pape, sur le *monte Cavallo*.

Le pape Martin V, de la maison de Colonna, posa à la vérité les fondemens de ce palais; cependant la splendeur de cette famille n'est pas ressortie du *népotisme papal*, comme on le suppose à toutes les riches maisons de Rome. Pendant long-temps, la famille Colonna fut une de celles qui avaient le plus d'influence

en Italie. Dans les querelles entre les empereurs et les papes, elle prit le parti des premiers; et l'histoire conserve plusieurs distinctions brillantes faites à cette maison par les empereurs. Sous Boniface VIII leur fortune commença à chanceler; ils se soulevèrent contre le pape; les choses en vinrent au point qu'il fut fait prisonnier : avant cette catastrophe le pape avait prononcé sa malédiction sur cette illustre famille. Six frères Colonna furent bannis; du nombre était ce fameux Etienne Colonna, chanté par Pétrarque, et qui peut être compté comme un des plus dignes héros de l'antiquité. Lorsque la proscription et le malheur lui eurent tout ravi, et que des meurtriers stipendiés par Boniface le guettaient partout, la seule grandeur de son ame le protégea. Il tomba par hasard entre les mains de bandits qui, ne le connaissant pas, lui demandèrent son nom : « Je suis Etienne Colonna, citoyen romain, répondit-il avec une dignité sublime, » et pas un d'eux n'osa mettre la main sur lui. Chargé de l'anathême lancé contre lui, il ne se battit pas avec moins de courage pour soutenir ses amis, et presque toujours il fut suivi de la victoire : plus d'une fois cependant il erra dans le pays sans appui et sans défense. On lui demanda comment il se hasardait ainsi : « Où est le fort où vous pourrez vous re-

tirer, lui disait-on? là, répondit-il en mettant la main sur son cœur. »

Au quatorzième siècle, le tribun du peuple Rienzi porta le dernier coup à cette famille infortunée; il la fit arrêter et condamner à mort avec d'autres rebelles; mais alors encore, au moment d'être décapités, un seul regard jeté sur le respectable Etienne lui sauva la vie ainsi qu'aux autres condamnés. Après la chute de Rienzi, le crédit des Colonna se releva; mais actuellement ils vivent dans une tranquille retraite, et le palais qui conserve encore quelques restes de leur ancienne splendeur est désert.

La statue du célèbre Marc-Antoine Colonna, qui sous le pape Jules II défendit Rome contre la France, est placée dans l'étage inférieur, où il se trouve aussi d'excellens paysages de Gaspard Poussin, et des marines de Tempesta, peintes sur plâtre. Un bel escalier orné de quelques statues, mène aux salles et à d'autres appartemens, tous bien distribués. Dans la première grande salle sont tous les portraits des Colonna; dans une autre des paysages du Poussin, de Salvator Rosa, et un très-grand de Claude Lorrain, morceau vraiment délicieux! Un lac entouré de grands arbres, fait illusion. Au plafond de ce beau salon, est peint le combat naval près de

Lépante, où Marc-Antoine Colonna fut victorieux. Les Cenci du Guide, représentés au moment où ils vont à la mort, est extrêmement touchant; ce tableau est dans une chambre reculée. Ce palais possède aussi la plus belle statue de Diane, trouvée près de *Frascati*, et une petite colonne du plus parfait *rosso antico*. La salle de la bibliothèque, présente un triste aspect, on voit le plus bel ouvrage resté sans but. Avant même qu'elle fût achevée, la famille se trouva forcée, par des circonstances, de vendre une précieuse collection de livres choisis. Une belle galerie de deux cent neuf pieds de long, sur trente de large, lie les salons l'un à l'autre; elle est peu décorée par l'architecture; mais elle est riche en bonnes peintures. On va de-là au jardin; il est grand et remonte sur la colline par des terrasses les unes au-dessus des autres: il est dans l'ancien goût français. La partie supérieure qui s'étend sur le *monte Cavallo*, couvre l'espace où les thermes du grand Constantin, étaient situés; là où jadis étaient les appartemens de plaisir d'un Empereur, se trouvent maintenant les écuries et les greniers à foin, qui touchent le jardin. Nous nous promenâmes entre de hauts massifs de lauriers, jusqu'à la dernière terrasse, où deux blocs de marbre attirèrent notre attention: le plus grand de ces blocs est

un architrave antique, de douze pieds en carre et de onze en hauteur. Un feuillage élégamment sculpté, des festons, des guirlandes, décorent ce morceau colossal d'une corniche qui a sans doute appartenu aux bains de Constantin. Selon l'opinion de quelques antiquaires, ces blocs ont fait partie du temple du Soleil. De cette terrasse, la vue est très-étendue.

Le 11 janvier.

Le palais *Rospigliosi*, se distingue de ceux que nous avons vus jusqu'ici, par l'air doux et gracieux de la maîtresse de la maison, qui prévient agréablement. Au lieu de l'abandon de ces édifices fastueux, on voit régner dans celui-ci, un esprit d'ordre et d'activité; cependant quoiqu'il soit bien entretenu, il manque de ce bon goût, de cette magnificence élégante qu'on remarque dans les palais de Pétersbourg et de Varsovie, et même de Berlin; mais en échange, les artistes et les connaisseurs y trouvent plus d'objets d'admiration.

Parmi les antiques, on estime particulièrement le buste de Scipion l'Africain, et quelques peintures à fresque, assez endommagées, provenant des thermes de Constantin. La collection des peintures des grands maîtres est choisie; les meilleurs morceaux sont : Renaud et Armide

d'Albano, la conversion de l'apôtre Saint-Paul de Luc Giordano, les douze Apôtres de Rubens, et un Ange du Guide; puis des paysages très-estimés de Paul Brill, et de Claude Lorrain. L'ouvrage le plus célèbre entre les trésors de l'art contenus dans ce palais, est l'Aurore du Guide, qui se trouve au plafond du pavillon du jardin. La déesse accompagnée de *Lucifer*, ou l'Étoile du matin, répand des fleurs; le dieu du Soleil, couronné de rayons conduit le quadrige d'une main ferme; les Heures voltigent avec grace autour de lui; des zéphirs, des amours paraissent saluer le jour nouveau sortant des nuages. On admire également le dessin de chaque tête, de chaque figure, le coloris et les draperies; quelques personnes, cependant, ne trouvent pas l'Aurore assez jeune et assez svelte, quant à moi qui ne suis pas artiste, l'expression si gracieuse et si variée de toutes ces figures m'enchantait. Seulement, la mer placée dans le fond, m'a parue d'un bleu outré et d'un mauvais effet: c'est grand dommage aussi, qu'on ne puisse contempler ce grand et sublime ouvrage, qu'en se tordant le cou; pourquoi prodiguer tant d'art, à une peinture de plafond?

Du palais *Rospigliosi*, nous nous sommes rendus à l'église de Saint-André, au *monte Cavallo*, pour y visiter la chapelle de Saint-Kotzka.

C'est dans le couvent de cette église, que les Jésuites faisaient autrefois leur noviciat. Un jeune Polonais d'une illustre famille, nommé Stanislas Kotska, s'initia avec tant d'ardeur, de prières et de jeûnes dans cette sainte carrière, qu'il obtint, jeune encore, le renom de Saint; mais ce renom et ses austérités, lui coûtèrent probablement la vie. La cellule dans laquelle il vécut et mourut, fut transformée en chapelle : on y voit à présent la statue du Saint, à la même place où il acheva son combat terrestre. Un beau jeune homme, qui paraît avoir au plus dix-huit ans, est couché les yeux fermés comme dans un doux sommeil : sa tête repose sur un coussin; d'une main, il tient un crucifix, de l'autre, une image de la Vierge. La tête, les pieds qui sont nus et les mains, sont en marbre blanc, l'habillement, de marbre noir, le lit et le coussin en marbre jaune. Ce beau morceau est un chef-d'œuvre de Legros; la figure et tout ce qui l'entoure, semble dire : « Ici vécut un « homme paisible et tranquille, pour qui le « monde et ses vaines joies, n'étaient rien; « il les repoussa, se donna uniquement à Dieu, « et guida son âme vers la vie céleste, sans « écouter la voix et les réclamations de la vie « terrestre ».

Il y a encore, dans cette chapelle tous les

meubles dont Kotska se servait. Je l'avoue, le tout a fait sur moi, une impression profonde, quoique par ma croyance et mes principes, je n'aime pas tout ce qui tient à l'exagération et au fanatisme. Combien donc de telles représentations ne doivent-elles pas agir sur de jeunes ames, qui ne savent pas encore qu'il est bien plus facile, et peut-être moins utile, d'être sage et pieux dans la retraite d'un cloître, que de mener une vie exemplaire et vertueuse, au milieu des illusions et des orages du monde.

Le 13 janvier.

On dirait que le temps et la fureur des barbares ont passé avec respect et vénération devant les statues et les monumens érigés en l'honneur de Trajan et de Marc-Aurèle; c'est presque les seuls de l'ancienne Rome qui soient restés entiers. Ils surpassent encore les autres ainsi que les vertus de ces deux grands monarques les élevèrent au-dessus de ceux qui les avaient précédés ou qui les ont suivis. Trajan fut, sans contester, un des plus distingués, ou du moins des plus excellens hommes qui ont porté la couronne. Qu'on me permette de rappeler ici ce mot qui m'a toujours frappé. Lors de son avènement au trône, il remit le glaive au chef de sa garde, et lui dit, en le lui donnant : « *Pour moi, si je*

« *le mérite, sinon contre moi.* » Lorsqu'au commencement de chaque année on offrait des vœux publics pour la conservation de l'empereur, ce sage ami des hommes y ajoutait de son propre mouvement : « Si je ne fais rien contre « les lois, si je gouverne l'état pour le bien gé- « néral. » Aussi les Romains savaient apprécier ses vertus et ses rares qualités; ils firent son apothéose pendant sa vie, et dans les temps postérieurs ils croyaient ne pouvoir souhaiter à leurs empereurs rien de meilleur que de leur dire : « Soyez aussi heureux qu'Auguste, et s'il « est possible, aussi excellent que Trajan. » Si la prétention à l'héroïsme ne lui avait pas donné l'ambition d'être un conquérant, Trajan eût été le plus parfait des souverains; il fit le bonheur de son peuple par sa justice, sachant allier la douceur à une sage sévérité : il eut soin de former de bonne heure ses sujets, en instituant des écoles publiques. Il trouvait ses récréations en conversant avec des hommes instruits; et parmi ceux-là il sut avoir en Pline le jeune un véritable ami. Des villes furent bâties par ses soins; des ports, des aqueducs furent établis, et Rome lui dut beaucoup d'embellissemens. Trajan fit construire son Forum au pied du Quirinal; là, le peuple et le sénat lui érigèrent, après la victoire remportée sur les Daces, la colonne qui depuis

1600 années est toujours l'un des ornemens de Rome. Sa hauteur fait juger quelle masse de terre fut enlevée du Quirinal pour arranger cette place. Tous les écrivains de ce temps et des temps postérieurs s'accordent à dire que ce Forum est le plus beau qu'il y ait à Rome : des bâtimens superbes, des arcades, des statues, une basilique et un temple lui donnaient une splendeur qui surpassait tout. Devant la basilique (le palais du Forum) était l'admirable statue de l'empereur en bronze doré ; une longue galerie s'étendait vers son temple, garnie de statues de dieux et de savans ; là, il avait établi la bibliothèque, qui s'appelait la bibliothèque Alpienne, et qui eut beaucoup de célébrité. De spacieux portiques enfermaient toute cette place, des colonnes précieuses la décoraient, et aux quatre coins étaient des arcs de triomphe. De toute cette magnificence il ne reste plus que la colonne entourée d'une petite place irrégulière. On voit là clairement combien profondément l'ancienne Rome est enterrée sous la nouvelle : ni l'arc de triomphe de Constantin, ni celui de Septime Sévère ne furent enfoncés à une semblable profondeur.

Le pape Pie V en fit enlever les décombres jusqu'à l'ancien pavé de la rue, et fit faire une fosse au pied du piédestal; tout cet espace est

entouré d'une muraille toujours fermée, mais qu'on ouvre pour une petite rétribution. On descend plusieurs degrés pour parvenir au sol que fréquentait Trajan, et qui conserve encore les cendres de ce digne prince. Ses vertus lui acquirent la prérogative d'avoir les restes de son corps enterrés dans l'enceinte de son Forum, et sous sa propre colonne. Il mourut après un règne de vingt ans dans sa soixante-quatrième année à Sélinus en Cilicie: sa femme apporta ses cendres à Rome dans une urne d'or. La colonne est d'ordre dorique; elle est très-majestueuse; sa hauteur est de cent trente-six pieds; elle est entourée jusqu'au sommet de vingt-trois cercles en spirale avec la représentation des victoires de Trajan. La première est le trajet de l'empereur sur le Danube; plus de deux mille figures d'hommes, des vaisseaux, des éléphans, des chevaux, des trophées de victoires y sont représentés dans l'ordre historique et chronologique; mais quelque bien travaillés que soient ces bas-reliefs, la perspective est peu ménagée, il ne s'y trouve nulle proportion entre la grandeur des bâtimens et celle des hommes, et aucune gradation dans les lointains. Trente-quatre immenses blocs du plus beau marbre blanc sont si bien joints ensemble, que la colonne paraît être d'une seule pièce. On monte intérieurement

par cent quatre-vingt-quatre degrés de marbre jusqu'à la plate-forme supérieure : cet escalier est éclairé par quarante-trois petites fenêtres. La plate-forme entourée d'une balustrade offre une belle vue sur la ville entière, inférieure cependant à celle du château St.-Ange. Anciennement la statue de Trajan en bronze doré brillait au sommet de la colonne, Sixte-Quint la fit ôter, parce que cet empereur avait poursuivi les Chrétiens, et fit mettre à sa place une statue de Saint-Pierre, aussi en bronze, comme une expiation des préjugés de Trajan contre la religion chrétienne.

Le 16 janvier.

Le sénat érigea aussi au sage Marc-Aurèle, dans le Forum d'Antonin le pieux, une colonne pareille à celle de Trajan, mais les bas-reliefs de cette dernière sont beaucoup plus beaux, et la colonne elle-même a une forme plus noble et plus déliée. Celle de Marc-Aurèle porte aussi l'apôtre Saint-Paul à la place de cet empereur; ainsi, on a réuni des monumens chrétiens et païens. L'espace sur lequel est dressé ce monument est une des principales places de Rome : une belle fontaine la décore, de grands palais l'environnent. Le vaste palais Chigi contenait autrefois d'excellens ouvrages de l'art; les

meilleurs sont à présent dans la galerie de Dresde ; le roi Auguste les acheta en 1728 pour la somme de quarante-cinq mille écus.

De la colonne Trajane, nous allâmes au monte Citorio, qui est situé près de là ; ce nom est resté à cette place dès les anciens temps de Rome. C'était là que le peuple s'assemblait, qu'il était *cité* pour procéder à l'élection des magistrats. Mais postérieurement des décombres accumulés ont fait de cette place une colline : aujourd'hui l'on voit sur cette éminence la chancellerie de la justice, grand palais commencé par Bernini, sous le pontificat d'Innocent X, et achevé par le célèbre Fontana, sous celui d'Innocent XII. Le bâtiment est un des plus beaux de Rome ; les différens tribunaux qui étaient autrefois disséminés y sont maintenant rassemblés. Sur le grand balcon au-dessus de l'entrée principale, on tire chaque mois la loterie : si on veut observer chez cette nation vive et démonstrative les effets de l'espérance, de la crainte, de la joie, de la douleur, il faut assister à ce spectacle. La place est entièrement entourée de beaux édifices, elle est de plus embellie par un grand obélisque que Sésostris fit dresser autrefois à Héliopolis, couvert de mystérieux hiéroglyphes ; encore à présent il est appelé l'obélisque du Soleil, parce qu'Auguste, qui l'enleva à

cette ville égyptienne, le fit placer au Champ de Mars, et le consacra au Soleil ou à Apollon.

Au Sud du mont Citorio se voit la *Piazza di Pietre* (la place des Pierres). On a trouvé dans cet espace de très-beaux restes d'antiquités enfoncées sous terre ; elle doit son nom à plusieurs espèces de pierres rares et précieuses qu'on y a déterrées, mais son plus grand ornement ce sont les restes du temple d'Antonin le Pieux. Innocent XII fit bâtir la douane, dirigée par Fontana, avec les débris de ce temple : l'architecture en est noble et simple. L'architecte a profité très-heureusement de onze superbes colonnes du temple avec l'architrave, pour les employer à la façade de la douane : elles sont de marbre grec, cannelées. On pourrait les compter au nombre des plus belles colonnes, si elles n'avaient pas été endommagées par des incendies, qui ne furent que trop fréquens à Rome. Les étrangers qui ne sont pas spécialement recommandés doivent en arrivant se rendre à cette douane, pour y faire examiner leurs bagages ; ce qui se fait avec honnêteté.

Le 17 janvier.

Il est intéressant d'être interrompu quelquefois dans ses excursions et ses descriptions par une fête d'église ; et de comparer les fêtes mo-

dernes avec les anciennes. La fête qu'on célèbre aujourd'hui est une espèce de consécration d'animaux ; elle honore la mémoire de *san Antonio del Porco* (de saint Antoine du Porc). Elle a quelque ressemblance avec l'ancienne fête romaine en l'honneur de la déesse Palès, protectrice des troupeaux; mais ces fêtes tombaient au 27 avril ; et le 17 janvier était le jour où les Romains célébraient la fête du dieu Quirinus, fondateur de Rome, les Quirinales.

La fête de Saint-Antoine du Porc a une singulière origine. Il explique à la lettre le passage de la Bible qui dit que l'Evangile devait être prêché à toutes les créatures, et il se crut appelé par là à annoncer la parole de Dieu aux poissons dans l'eau et aux bêtes des champs et des forêts. Il erra prêchant dans les bois et sur les rivages des fleuves et de la mer ; mais son éloquence n'avait pas autant d'effet que la lyre d'Orphée, et n'attirait ni les monstres marins, ni les tigres, ni les lions. Un fidèle porc était son compagnon dans ses excursions ; c'est pourquoi ce saint protecteur des animaux est ordinairement représenté avec un porc, dont il porte le surnom. Sa dénomination consacrée est celle d'abbé saint Antoine (*il Antonio abbate*) ; c'est ainsi que s'appelle l'église qui lui est dédiée, et qui est située au mont Esquilin, dans le voisinage de Sainte-Marie-Majeure.

La fête de la consécration des animaux commence par l'exposition du Saint-Sacrement à l'adoration des fidèles; l'église reste ouverte pendant quarante heures : cela dure huit jours. Une petite chapelle du couvent est ouverte depuis dix heures du matin jusqu'au coucher du soleil; dans cette chapelle se tient un prêtre à côté du buste du Saint. Parés pour la fête, des bœufs, des ânes, des porcs, des chiens, des chevaux, sont amenés en pompe jusqu'au seuil du sanctuaire. Sur un balcon vis-à-vis, une musique agréable et gaie se fait entendre. Le prêtre trempe l'aspersoir dans l'eau bénite; il découvre sa tête, remue les lèvres, et verse avec un mouvement en croix l'eau bénite sur les animaux; puis il reçoit l'offrande que lui apportent les fidèles, et donne en échange une petite image du Saint que le propriétaire des animaux a grand soin de clouer à la porte de l'étable, pour en défendre l'entrée au malheur. Les plus brillans équipages arrivent là avec leurs chevaux brillamment harnachés, pour recevoir aussi la bénédiction et l'image du Saint protecteur. Le peuple se réjouit à l'avance de cette fête comme d'un spectacle : si la raison y entrait pour quelque chose on pourrait la diriger de manière à produire des effets salutaires; ce serait, par exemple, l'occasion la plus favorable d'amener les cœurs des

simples cultivateurs, qui y viennent de tous côtés, par des discours bien composés, à la source de toute bénédiction, et de les enflammer d'une vive reconnaissance; mais l'instruction du peuple et la prédication ne sont que des accessoires dans le culte catholique.

Je quittai ce singulier spectacle, et je fis une promenade au jardin de la villa Négroni, qui n'en est pas éloigné; c'était là que se réfugiait Sixte-Quint, pape aussi actif que fin et rusé, lorsque le besoin du repos l'arrachait aux soucis de son gouvernement tortueux. N'étant encore que cardinal, il commença à établir cette villa, qu'il embellit et agrandit lorsqu'il fut devenu pape; son étendue comprend au-delà de deux milles italiens. Le jardin commence au pied du mont Esquilin, et se prolonge jusqu'au Viminal. Le bâtiment principal, dirigé par Fontana, touche à la place du jet d'eau *di Termini*. Le petit Casino est plus loin; il était riche en belles antiques; de longues et larges allées et un verger charmant ornaient, dit-on, le jardin, mais à peine en retrouve-t-on quelque trace. Les bâtimens bien conservés sont privés des trésors de l'art, le jardin n'a plus d'allées ombragées, il n'y a que la belle vue dans le vaste lointain qui ne pouvait être enlevée, et qui y attire encore les amateurs de ce genre de beauté.

Au milieu du jardin est une colline assez élevée, avec un plateau au-dessus créé par l'art, d'où l'on jouit d'une vue très-étendue. Il est planté de jeunes cyprès, et il est appelé du nom de Michel-Ange; mais ces arbres élevés, tous d'égale hauteur, au travers desquels ce génie sublime contemplait l'immense et délicieux paysage, ont été aussi peu épargnés que la belle allée que Sixte-Quint aimait; plusieurs sont coupés et endommagés. Sur la colline s'élève, comme sur un trône, une Minerve de marbre blanc; la déesse de la sagesse semble contempler de-là le domaine romain. Chaque pas dans ce jardin vaste et solitaire offre un aspect, qui fait naître une nouvelle série de pensées. De la profondeur de l'Est s'élève les montagnes des Sabins; la neige frappée des rayons du soleil, les rendait resplendissantes de lumière; des nuages foncés, entassés les uns sur les autres planaient sur cette brillante zône argentée. La chaîne des montagnes s'étend vers le Sud et disparaît peu à peu dans la lointaine vapeur qui règne sur Frascati. Dans le vallon se distingue l'aquéduc de Sixte et celui de Néron tout en ruine, puis le temple ruiné à demi de Minerve Medica, sortant d'une verdure de pampre. Plus près et déjà dans le district de la ville, se prolonge l'ancienne enceinte du camp des prétoriens, situé jadis hors

des murs, et qui en fait maintenant partie : un vaste vallon rempli de vignes et d'autres cultures l'entourent. Des amandiers déjà en fleurs flattent la vue par leur charmante teinte rosée. La colonne déliée de Sainte-Marie-Majeure s'élève avec majesté à l'Ouest; les immenses ruines des thermes de Caracalla, et par dessus une foule de maisons de campagnes, entr'autres la villa Ludovisi, dont les pins de la plus haute taille se balancent dans l'air, et le jardin Pamphili dont les bosquets paraissent une prairie de verdure ondoyante : voilà les objets les plus frappans de cette belle perspective.

Vis-à-vis de la villa Négroni, dans une contrée solitaire, près des Thermes de Dioclétien, est située la petite villa Strozzi, où, dans les années 1782 et 83, le célèbre Alfieri au sein de la belle nature, médita et travailla ses chefs-d'œuvres tragiques; c'est là qu'il se réfugiait lorsque les orages de la vie tourmentaient cet esprit sublime, adorateur de la liberté; c'était là qu'il fortifiait son ame, et s'abandonnait aux nobles inspirations de son génie.

Le 18 janvier.

Si les ruines des thermes de Caracalla retracent à la mémoire un tyran abominable, le souvenir d'un homme qui, à plusieurs égards peut être appelé grand, nous a suivis à ceux de Dio-

clétien. Je ne puis m'empêcher, en suivant le plan que j'ai adopté, de joindre aux descriptions de Rome, quelques détails historiques, de citer ici quelques traits d'une vie si pleine d'événemens remarquables.

Par son courage et sa bonne conduite, Dioclétien, paysan Dace, s'était avancé jusqu'à la place de commandant de la garde impériale. Lorsque Numérien périt par un assassinat, Dioclétien fut unanimement proclamé Empereur à sa place, par les chefs de l'armée; mais par un modeste aveu de son insuffisance, il déclara qu'il serait au-dessus de ses forces de maintenir seul, ce colosse d'un empire ébranlé depuis si long-temps, par des secousses orageuses. Il nomma pour être associé à ce fardeau, Maximien, un de ses fidèles compagnons d'armes, et il institua en même-temps, pour Maximien et pour lui-même, deux héritiers du trône impérial, qui reçurent le titre de Césars : il donna pour adjoint à Maximien, guerrier, dur et déterminé, le doux et réfléchi Constance, et il prit pour lui, Galérius, homme impétueux et enclin à une extrême sévérité. Les deux adjoints devinrent gendres des Empereurs; sur tous, régnait l'esprit élevé et sage de Dioclétien. Son coup-d'œil était pénétrant et sûr, sa prudence était extrême, sans être exempte de dissimulation; son caractère était ferme et persévérant;

il savait allier l'économie à la générosité, si bien qu'il inspira en même-temps, l'amour et la crainte ; procurer à l'État, de la considération et du repos, fut sa seule ambition. Il assura les frontières, par des victoires en Asie et en Afrique, et par de sages lois, il affermit l'intérieur. Il avait, certes, bien le droit d'être fier de ses bonnes et brillantes actions, et d'aspirer à la solemnité d'un triomphe. Il fit, en effet, une entrée triomphale à Rome, avec son associé Maximien, pour s'y fixer : dès son avènement au trône, il avait établi sa résidence à Nicomédie. Cette pompe triomphale fut d'autant plus remarquable, qu'elle fut la dernière célébrée à Rome. Un an après ce brillant spectacle, Dioclétien en donna un autre d'un genre plus élevé, et tel qu'on n'en avait point vu encore. Sentant que par une activité sans relâche, et un règne glorieux, il avait rempli ses devoirs envers l'État, il exécuta le dessein qu'il avait médité en silence, de déposer la couronne et la pourpre impériale, et de vivre pour lui-même : il engagea son ambitieux collègue à l'imiter, et les deux Césars devinrent Empereurs. L'acte solennel d'abdication fut dressé le 1er. mai, l'an 305, dans la cinquante-neuvième année de son âge, à Nicomédie, d'où il se rendit en Dalmatie, où il fixa sa retraite. On voit encore aujourd'hui, les im-

menses ruines des bâtimens construits pour lui, il y a mille cinq cents ans, près de la ville de Spalatro, qui fut bâtie depuis : il vécut là huit ans, heureux et tranquille. Lorsque Constance mourut, Maximien chercha à le persuader de reprendre les rênes de l'Empire, conjointement avec lui. Dioclétien sourit, en lui montrant l'établissement de ses jardins : « Je reste, lui dit-il, où j'ai trouvé la paix et le bonheur ». Maximien ne tenant aucun compte de l'exemple et des avis de son ami, se précipita de nouveau, dans le gouffre ; et cette fois, sans l'appui qui l'avait soutenu, il fut victime de son ambition. Constantin, dit le Grand, qui était son gendre, fils et successeur de Constance, impatient de ce que ce vieillard se mêlait des affaires, le fit assassiner. Un sort affreux attendait aussi le sage Dioclétien : son gendre Galérius mourut, Maximien, élevé par ce dernier, à la place de César, répudia son épouse, et demanda la main de la veuve de son bienfaiteur. La noble Valérie éluda cette demande ; elle excita, par ses refus, la haine et la vengeance du tyran, et fut transportée avec sa mère, qui ne voulut pas l'abandonner dans les déserts de Syrie, où elle fut étroitement gardée. Toutes les prières du vieux Empereur, de ce digne Dioclétien, ne purent obtenir qu'on lui rendît son épouse et sa fille. Maximien se

brouilla bientôt avec son collègue Licinius; la fortune des armes l'abandonna, et il s'empoisonna de désespoir. Enfin, les deux impératrices eurent le bonheur de pouvoir s'échapper de leur prison; elles se réfugièrent auprès de Licinius, par lequel elles furent d'abord honorablement accueillies; mais c'était un monstre de cruauté, et il ne tarda pas à les persécuter aussi. Ces malheureuses princesses furent de nouveau forcées de prendre la fuite; elles errèrent plus de quinze mois, de lieu en lieu, couvertes de haillons, et dans la plus profonde misère: elles furent enfin découvertes à Thessalonique, et mises à mort sur-le-champ, par l'ordre de Licinius. Dioclétien qui avait trop vécu, ne put supporter cette nouvelle épreuve: il finit sa vie, par une mort volontaire.

Une seule tache paraît noircir Dioclétien, c'est la persécution des chrétiens, mais l'historien anglais Gibbon, en comparant toutes les relations de ces temps-là, a démontré clairement, à mon avis, que ce reproche n'est pas fondé: au contraire il défendit long-temps les chrétiens contre ses collègues, Maximien et Galérius; et son épouse et sa fille étaient des sectatrices zélées du christianisme. Sans doute lorsque des chrétiens fanatiques soutenaient que le service militaire était incompatible avec la religion, l'empereur

consentit à ce qu'on prît des mesures sévères contre des novateurs sectaires, dont les dogmes attaquaient les lois et la sûreté de l'état, ainsi que les devoirs des sujets, mais nullement contre la religion qu'ils professaient.

On peut avec plus de justice reprocher à Dioclétien sa passion de bâtir, qui lui coûtait des sommes immenses; ses bains à Rome entr'autres en font preuve : ils surpassaient en grandeur et en étendue même ceux de Caracalla ; ils s'étendaient depuis le Quirinal jusqu'au Viminal: le couvent des Chartreux est bâti dans les ruines, ainsi que la grande église, et entièrement construit de leurs matériaux. Le couvent des Bénédictins, situé près de là, en profita de même. L'église de *Santo-Bernardo, des Thermes de Dioclétien*, a encore la forme ronde des bâtimens dans lesquels on chauffait l'eau pour les bains. Il existait dans ceux-ci sept bâtimens semblables; plus de trois mille personnes pouvaient s'y baigner en même temps sans se voir. Le grenier des papes, la grande fontaine et plusieurs édifices ont des murs ou des ornemens tirés de ces bains immenses, qui occupaient aussi une partie de la villa Négroni. L'église de *Santa-Maria degli Angeli* (de Sainte-Marie-des-Anges), l'une des plus belles de Rome, est entièrement construite de ces thermes. Michel-

Ange avec beaucoup d'art a su tirer parti de l'ancienne salle principale pour en faire l'intérieur de cette église, sans bouger les quatre belles colonnes qui se trouvaient au milieu, et qui se retrouvent au centre de l'église. Plusieurs peintures de bons maîtres décorent les autels. Le méridien tiré sur le parquet, passe pour être très-exact. La chapelle conserve les cendres de deux peintres célèbres, Salvator Rosa et Carlo Maratti. La fameuse fontaine appelée d'après ces thermes *Fontana di Thermini*, est une des plus belles qu'il y ait à Rome. L'eau se précipite de trois niches dans d'immenses coquilles de marbre; deux lions de marbre noir et deux de marbre blanc, couchés au bord, y jettent des flots d'eau de leur gueule. Dans la niche du milieu, qui est la plus grande, un Moïse colossal est debout avec une baguette dans la main dont il fait jaillir une colonne d'eau du rocher en le frappant. La figure est de Michel-Ange; la sculpture des niches de côté est au-dessous du médiocre, mais l'ensemble fait un effet magnifique.

Le 19 janvier.

Nous avons assisté aujourd'hui à la prise d'habit d'une religieuse. La fille d'un riche et célèbre jurisconsulte, nommé Bartalucci, a pris le voile contre la volonté de ses parens. Elevée au

couvent, on a su la gagner si bien, qu'elle a pris pour cet état le goût le plus décidé. La cérémonie avait déjà commencé lorsque je suis entrée dans l'église; la jeune vierge très-parée était à genoux devant l'autel : elle avait à ses côtés son amie de noces spirituelles, la princesse Chigi. Il est d'usage que la nouvelle néophyte se choisisse une amie mariée et d'un rang plus élevé. Pendant huit jours avant la cérémonie, elle conduit la jeune novice dans tout ce que le monde offre de plus brillant, ornée des parures les plus élégantes, elle va dans les assemblées, au spectacle, au bal, etc., etc. Si elle soutient cette épreuve et persiste dans son dessein, elle est ensuite accompagnée à l'autel par cette amie. La grand'messe solennelle fut suivie du discours d'un prêtre, qui déploya toute son éloquence à peindre sous des couleurs effrayantes les pièges et les dangers de la vie mondaine, et sous les plus séduisantes les avantages et le bonheur d'une vie solitaire, toute consacrée à Dieu, de la paix et de la sûreté qui en est la suite, sans que jamais rien puisse troubler l'âme et déranger ce saint repos et cette béatitude. Après cette assurance positive, le cardinal Doria lut à la jeune fille le prescrit des devoirs qu'elle allait s'engager à remplir, comme épouse du Sauveur. Lorsqu'elle eut prononcé son consentement et ses promesses, le cardinal lui a

présenté un petit crucifix, sur lequel elle imprima un baiser de feu, et qu'elle suspendit à son cou; puis on a procédé à la cérémonie du saint mariage. On lui a coupé les cheveux, les ornemens de sa tête ont été remplacés par un voile, on a étendu sur elle le drap mortuaire, et la musique s'est fait entendre. Un chœur solennel chanté aux orgues avec des voix célestes l'accompagnait jusqu'au tombeau : ensuite elle s'est relevée, et on la conduite vers ses sœurs placées derrière une grille : avant d'y entrer, la nouvelle épouse du Seigneur a jeté un dernier regard sur les spectateurs, comme pour prendre congé du monde, puis elle a disparu. La musique a fait une pose, et la voix solitaire de celle qui venait de se consacrer pour jamais aux autels s'est fait entendre derrière la grille, comme un éternel adieu. Un frisson parcourait mes veines; je suis cent fois plus touchée de la réception d'une religieuse dans un couvent que de l'ensevelissement d'une personne qui m'est étrangère : celle-ci a rempli sa destination terrestre; la religieuse entre encore vivante dans une espèce de tombeau, bien plus cruel puisqu'elle y porte un cœur qui fut créé pour l'amour, pour la maternité, pour l'amitié, et qui privé de toutes ses facultés, est fermé par les bornes étroites des pratiques d'une dévotion minutieuse, qui n'est pas même l'amour di-

vin ; car Dieu ne peut pas avoir destiné ses créatures à être enfermées dans les murs d'un triste cloître, où l'on ne peut pas même l'adorer dans ses œuvres. On ne voit que trop souvent résulter de cette situation contre nature, les plus tristes effets pour la victime elle-même, et toujours est-il vrai que la société perd un membre utile. Je suis loin, cependant, de blâmer entièrement les institutions monacales, et j'ai souvent regreté qu'il n'y en eût pas dans ma communion ; mais je voudrais qu'il fût défendu de prendre le voile, avant l'âge de quarante ans, et surtout aux femmes. L'esprit a eu le temps de réfléchir et de se former par l'expérience et la connaissance du monde, la raison est parvenue à sa maturité ; les illusions de la jeunesse ont cessé, elles ont perdu leur charme, la solitude est moins troublée, et l'on peut même alors y trouver repos et bonheur. Je voudrais encore que ces institutions religieuses eussent toutes un but d'utilité marqué, tels que d'instruire la jeunesse, ou soigner la maladie et la vieillesse. Je voudrais, sans doute, qu'on y reçût des jeunes filles sans appui, sans fortune, exposées aux orages de la vie, mais sans leur faire faire de vœux ; elles pourraient dans ces saintes demeures, sous les yeux vigilans de sages supérieures, conserver leur innocence et leur vertu,

devenir ensuite de sages mères de famille, ou si leur destinée ne les y appelait pas, être à leur tour institutrices d'autres jeunes filles. C'est ainsi que des fondations publiques prépareraient le bonheur de la jeunesse, au lieu d'en faire le tourment : l'ami des hommes verrait alors avec plaisir, l'admission d'une jeune fille dans un couvent, elle ne serait pas perdue pour le monde, et le monde ne le serait pas pour elle.

Le 20 janvier.

C'est pour moi une occupation intéressante d'observer la marche de l'esprit humain; de comparer ce qui fut avec ce qui est, l'antiquité avec les temps modernes. Entre la religion païenne et la religion chrétienne, catholique, romaine, il y a des rapports, des transitions qui frappent l'observateur, particulièrement à Rome, cet ancien centre des événemens du monde. Hier, à la réception de la jeune religieuse, je croyais voir l'ombre des anciennes vestales errer dans cette enceinte, où, sous d'autres rites, on sacrifiait encore de jeunes victimes. C'était la première fois que je voyais cette cérémonie, elle m'a donné le désir de visiter l'intérieur de quelques couvens, et j'ai obtenu du cardinal grand-vicaire Somagli, homme plein d'esprit et de lumières, la permission

d'entrer dans la clôture intérieure d'un couvent de femmes et de trois d'hommes. L'aimable comtesse Carodoni est venue ce matin à dix heures chez moi, pour m'accompagner au couvent des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin ; elle a choisi celui-là, étant en relation avec l'abbesse : cela m'a procuré l'avantage de connaître plus en détail la vie des religieuses. De la première cour, nous sommes entrées dans une seconde cour spacieuse et tranquille, entourée de hautes murailles ; une seconde porte s'ouvrit, là, deux jeunes novices nous attendaient pour nous conduire dans l'intérieur du couvent. Au-dessus de l'escalier nous avons été reçues par quatre sœurs qui nous ont conduites chez l'abbesse, dame très-agréable, entre cinquante et soixante ans. Après avoir fait la conversation quelques minutes et goûté du gâteau qui nous fut présenté, elle ordonna avec une dignité bienveillante aux religieuses de nous faire voir le couvent, et nous les suivîmes. D'abord, chacune d'elle nous fit voir sa cellule, petite, simple, mais très-propre ; elles sont claires, mais les fenêtres sont placées si haut qu'il est impossible de voir au-dehors. Les parois sont blanches, les meubles consistent dans un lit, une armoire, deux chaises, et un petit autel paré, une Madone en cire avec l'enfant

Jésus dans ses bras, repose sur une petite console. A la tête du lit pend le crucifix en bois, que la religieuse a reçu à l'église le jour de sa profession, un autre est au-dessus d'une espèce de pendule. Ces bonnes filles regardent avec tendresse et vénération, ces images de leur époux céleste; mais je fus vraiment touchée de l'amour qu'elles ont pour leur bel enfant de cire: chacune d'elles le pressait contre son sein avec une tendresse vraiment maternelle, et même avec jalousie; elles les parent à l'envi, et chacune croit avoir le plus beau. On reconnaît là la vraie vocation du cœur des femmes destinées par la nature à chérir ces petits êtres auxquels elles ont donné la vie, ou seulement des soins : c'est dans cette illusion que ces bonnes créatures passent leurs jours comme dans un rêve continuel et détournées du vrai but de leur existence. Nos quatre religieuses nous conduisirent partout avec beaucoup de politesse, et même (il faut en convenir) avec une douce gaîté, qui éloignait toute idée de malheur : elles nous ont montré l'église, la cave, la pharmacie avec un air d'importance ou de vanité, comme s'il n'y avait rien de plus beau dans le monde; elles s'arrêtaient surtout aux parures des autels pour nous les faire admirer; là encore, on reconnaissait le penchant naturel aux femmes. Une

des religieuses m'a infiniment touchée! Lorsque nous traversions une petite chapelle grillée, elle nous a montré le parquet, en nous disant avec un calme parfait : « La bas, sous ce parquet est « le lieu de notre sépulture, à l'heure de minuit, « lorsque la cloche sonne pour l'heure de la « prière, nous quittons en hâte notre lit pour « venir prier dans cette chapelle où nos sœurs « reposent déjà, où nous reposerons un jour « aussi : vous ne sauriez croire, madame, « comme on prie là dévotement à la faible « lueur d'une seule lampe, avec la douce musi- « que des orgues, et quel doux et paisible « sommeil on fait ensuite sous la protection de « l'époux de son ame. »

Bonne et sainte fille! elle m'aurait raccommodée avec les couvens; mais elle avait, je crois, atteint l'âge où je les regarde comme un port et un doux asyle.

De l'église nous passâmes au jardin, bien régulier et entouré de murs très-élevés; mais j'avoue que ces hautes et sombres murailles, et l'impossibilité de passer au-delà, m'inspiraient de tristes réflexions. Ne bornent-elles pas le regard dans le lointain comme la vie qu'elles mènent rétrécit l'esprit? La religieuse qui nous a fait remarquer le lieu de leur sépulture, et qui me paraît la plus résignée à son sort, me dit,

avec un air enjoué, que maintenant elle voulait nous mener à sa plus belle récréation. Alors nous avons quitté en toute hâte le jardin, et nous sommes montées au *grenier* du couvent, qui est fort spacieux et bien aéré. « C'est ici, « dit-elle, que nous séchons notre linge; mais « regardez par la fenêtre du toit, voyez la belle « vue dans le vaste monde, voyez les monta- « gnes dans l'éloignement, les arbres et les « maisons ici tout proche; oh! comme tout « cela est beau! que c'est charmant »! elle courait d'une fenêtre à l'autre. Pour ne pas troubler sa joie, j'admirais tout, mais je cachais avec peine mes sentimens intérieurs : Pauvres recluses! vous tenez encore tellement à ce monde, auquel vous avez renoncé pour jamais, que de l'entrevoir de la fenêtre d'un grenier est pour vous le souverain bonheur. La cloche du dîner sonnait, nous descendîmes et nous entrâmes dans le réfectoire; les religieuses étaient déjà à table, l'abbesse au-dessus assise dans un fauteuil devant une petite table; d'un côté était la prieure; de l'autre, une religieuse favorite : à deux longues tables séparées des deux côtés de la grande salle étaient assises toutes les religieuses sur des bancs de bois. Chacune recevait une portion de soupe, deux œufs, un morceau de pain et un verre de vin; l'abbesse n'avait rien

de plus que les autres. Nous avons pris congé de cette respectable supérieure, et les quatre sœurs nous accompagnèrent jusqu'à l'endroit où elles nous avaient reçues. Elles nous prièrent instamment de renouveler notre visite, et nous remirent aux deux novices qui nous conduisirent jusqu'à la porte de clôture, où la portière nous attendait; ce ne fut que lorsqu'elle nous eut quittées que je recommençai à respirer plus librement.

Dans l'après-midi nous avons vu le couvent des Chartreux situé dans les Thermes de Dioclétien : les quatre cyprès qui s'élèvent dans la cour, et que l'on retrouve toujours dans le passage, avaient souvent excité ma curiosité. Les Chartreux furent relevés de leur vœu d'un silence absolu, par Pie VI à l'occasion d'une visite qu'il fit à ce couvent; ce silence complet des moines, qui ne se permirent pas même de répondre à ses questions, excita son impatience, et sa Sainteté abolit pour toujours ce mortel silence qui l'avait indigné. Nous avons fait annoncer notre visite au prieur ; M. Zoéga et le peintre paysagiste Reinhart nous ont accompagnés.

Un frère ouvrit la porte, le prieur suivi de deux moines nous attendaient là, et nous conduisirent au haut de l'escalier. Tout dans ce couvent a l'air plus gai que dans celui des reli-

gieuses: une vue fort étendue sur une contrée délicieuse, récrée l'ame; de chaque fenêtre il se présente un charmant paysage. Je pensais à mes pauvres religieuses, si contentes de voir de la fenêtre de leur grenier les toits des maisons voisines et la cime des lointains Apennins. Du couvent des Chartreux on voit le mont Albano, Tivoli, Palestrina, Frascati, et les plus beaux morceaux des ruines de Rome. Les cellules sont, il est vrai, tout aussi simples que celles des sœurs, mais les Chartreux ont la possession d'une bibliothèque, et c'est une bien grande ressource pour l'agrément de la vie, pour peu qu'on ait l'esprit cultivé : ils sont d'ailleurs beaucoup moins privés des jouissances de la belle nature. Une grande vigne et un jardin, dont le produit entretient abondamment le couvent, leur offre des promenades délicieuses dans leurs heures de récréation. Mais ce charmant jardin retrace des souvenirs affreux! Il fut appelé autrefois *Campus sceleratus* (le Champ des Forfaits.) Zoéga nous a montré la place où, du temps de l'ancienne Rome, les vestales, convaincues d'avoir rompu leurs vœux étaient enterrées vivantes; maintenant tout cet horrible espace est couvert de vignes. De là les moines nous menèrent dans leur vaste cave remplie de vins exquis; les voûtes sont encore des appartenances des bains de Dio-

clétien; il y a des vases qui pourraient disputer le rang à la fameuse tonne de Heidelberg.

Je quittai les voûtes obscures des caveaux avec plaisir pour m'asseoir sous l'ombre tranquille des hauts cyprès de la cour, où je méditai en silence sur le triste sort de l'humanité, sur l'agitation dans le monde, sur l'ennui dans la retraite, et la mort qui vient tout terminer. Les arbres funéraires qui m'abritaient me rappelaient ces vers de notre poëte Klopstock :

« Coulez heures de ma vie; elle viendra, sûrement,
« celle qui nous appelle aux cyprès ».

Le 22 janvier.

En vertu de la permission que j'avais obtenue, je pouvais visiter encore deux couvens d'hommes; j'ai choisi ceux qui, par leur localité et leurs rapports historiques, m'ont paru les plus remarquables; ainsi nous avons visité ce matin le couvent des Franciscains Saint-Bonaventure. Il est situé au mont-Palatin, sur une partie des ruines du palais doré de Néron. Dans la spacieuse cuisine du cloître on marche encore sur le même parquet de marbre qu'a foulé le tyran. Où régnèrent jadis la splendeur et les vices, on voit aujourd'hui l'indigence et la renonciation

aux jouissances du monde ; là, où la proie des provinces entières fut dissipée, des moines mendians vivent des bienfaits du voisinage. Les religieux nous ont bien reçus; le père gardien et le bibliothécaire, tous deux hommes instruits, nous conduisaient; ils nous racontaient avec orgueil que le pape Ganganelli était sorti non-seulement de leur ordre, mais de ce même couvent; et que depuis son exaltation il y était revenu souvent, soit pour se préparer à célébrer les fêtes de Pâques, soit pour recueillir son esprit et son cœur dans de grandes occasions. On nous a montré sa chambre, la chaise où il était assis, la table sur laquelle il écrivait; son encrier, sa plume, gardés avec soin dans une armoire, sont des reliques pour ses anciens confrères : elles en étaient aussi pour moi. Je témoignai ma vénération pour ce grand homme; si même les lettres qu'on lui attribue ne sont pas de lui, elles expriment l'esprit de son gouvernement et les sentimens qui conduisaient ses entreprises. Ce qu'il entreprenait avec courage, il l'exécutait avec une énergie inébranlable ; la suppression de l'ordre des Jésuites en fut la preuve. Clément ne voulait d'abord qu'une réforme générale de l'ordre, mais le général des jésuites se déclara obstinément dans sa dernière entrevue avec sa Sainteté : « Laisse-nous, lui dit-il, rester ce que

nous sommes, ou ne plus être du tout. — Eh bien ne plus être du tout, répliqua Clément ».

Le père gardien, touché de mon respect pour leur Pape révéré et chéri, m'a fait présent d'une de ces reliques, dont j'ai parlé : c'est un carton peint, avec la tiare et les armes de Ganganelli, où il mettait ses papiers : ce souvenir me sera toujours précieux. De sa chambre, on nous mena sur le toit du couvent, qui est vraiment une des merveilles de Rome, par la vue étonnante qui se développe devant vous; elle surpasse toutes celles qui nous ont enchantés jusqu'à présent. Quel monde s'ouvre aux regards! Le lever et le coucher du soleil de tant de siècles, car on voit également les deux points de l'horizon ; c'était un panorama de toutes les visites que nous avons faites dans les ruines et les campagnes d'alentour.

En sortant, deux objets bien opposés nous ont frappés à-la-fois d'une manière agréable et pénible : l'un est le beau palmier isolé, chargé de touffes de fleurs dorées, qui s'élève si majestueusement, et que l'on voit de partout, particulièrement du Colisée ; l'autre fut notre passage sous les murs du couvent, où derrière d'épaisses grilles de fer, on voyait les visages pâles des moines incarcérés, qui contrastaient avec les agréables images que nous avions re-

cueillies, et troubla la douce disposition de nos ames.

Cette après-midi, nous sommes allés chez les Passionnistes de Saint-Jean et de Saint-Paul : leur couvent est situé sur le Cœlius, à-peu-près sur la place, où, du temps le plus ancien, Tullus Hostilius établit sa résidence, lorsqu'après le fameux combat des Horaces et des Curiaces, il réunit les Albains et les Romains, et qu'il eut assigné à ceux-là, leur demeure sur cette colline.

Le Prieur et quelques moines, nous ayant reçus à l'entrée du couvent, nous ont menés d'abord dans leur beau jardin. Le Prieur est un homme de cinquante ans au plus, d'un bon ton et d'un extérieur agréable; il parle bien français, il a voyagé et possède les littératures anglaise et française. Il paraît connaître le monde et les hommes, s'en être mal trouvé, et jouir, dans la retraite, d'un repos qu'il a vainement cherché ailleurs. Du jardin, nous sommes entrés au couvent, nous avons visité la bibliothèque, quelques cellules et quelques chambres qu'on donne aux étrangers, qui, dans le carême, veulent se préparer dans la solitude, pour célébrer plus tranquillement leurs actes de dévotion et de pénitence. Le prieur avait fait préparer des rafraîchissemens dans une chambre destinée

au cardinal Dugniani ; il paraissait instruit de la bienveillance dont cet excellent prélat nous honore.

Notre permission de nous arrêter là, durait jusqu'au coucher du soleil ; pour jouir de ce grand spectacle, nous sommes montés au toit du couvent où la vue est ravissante, mais ce n'était que la répétition de ce que nous avions admiré à Bonaventure ; cependant, l'horizon de celui-ci embrasse un espace plus vaste et présente des ruines encore plus pittoresques ; mais peut-être est-ce le charme du couchant d'Italie, qui versait un coloris enchanteur sur tous les objets ?

Sur ces deux éminences, couvertes de cellules de moine, furent autrefois élevés des trônes. On voit là encore des traces des monstrueuses dissipations des grands de Rome : les étonnans jardins de Lucullus et de Salluste, s'étendent du Pincio au Quirinal, espace immense partagé entre des couvens et des maisons de campagne.

Le 23 janvier.

Depuis le haut du couvent des Passionnistes, nous vîmes hier les vastes places de deux jardins de plaisance d'autrefois ; aujourd'hui nous avons parcouru la grande vigne de la villa Mandosi, qui n'en est qu'une bien petite partie.

On est étonné de la richesse de quelques particuliers dans les derniers temps de la République; lorsqu'on mesure à présent, l'étendue de leurs établissemens de plaisance, on est effrayé de l'inégalité de partage des fonds qui existaient dans ces temps-là; combien il devait y avoir de misère à côté de cette magnificence. Les jardins de Lucullus s'étendaient jusqu'au pied du Pincio, ils occupaient toute la place Barberini, le couvent des Capucins, celui de Saint-Isidore, et s'étendaient jusqu'à la partie occidentale de la villa Ludovisi. Les jardins de Salluste avaient encore une plus grande étendue, ils marquaient un circuit de plus de douze milles d'Italie. Ce fut dans ces jardins, que Vespasien établit sa résidence; Nerva y finit sa carrière; Aurélien les préféra aussi au mont Palatin, et y fit construire un portique de mille colonnes. On apprend par une ancienne inscription, qu'il y avait dans ces jardins, un temple de Vénus et un de Diane, et l'on soupçonne que la belle voûte octogone de la grande ruine dans la villa Mandosi, est un reste du temple de Vénus Érycine; mais Zoéga croit plutôt que c'est le vestibule du palais des Empereurs qui ont habité ce jardin : ce temple de Vénus était situé dans la villa Gonzague, tout près de la porte Pie.

Toutes les ruines qui existent de ce côté sont

en partie de l'ancien mur qui entourait Rome, et des restes des maisons de plaisance. Je crains d'ennuyer la plupart de mes lecteurs en les promenant sans cesse dans les débris du temps passé ; mais j'avoue que je les décris avec une sorte d'enthousiasme, dont ceux qui n'ont pas vu ces restes de l'antiquité ne peuvent se faire une idée. Ces ruines seules m'ont attirée dans la villa Mandosi, qui n'a d'ailleurs rien de remarquable, ni par les bâtimens, ni par les ouvrages de l'art, dont elle est tout-à-fait dépourvue.

Les jardins de Lucullus eurent un sort commun avec celui de Salluste. Cette résidence d'été des empereurs parvint enfin à Valérius Asiaticus, à qui l'arracha l'infâme Messaline, qui, par une juste punition de ses vices, y perdit la vie après avoir parcouru une carrière souillée des plus horribles excès : et avoir bravé effrontément toutes les lois humaines et divines. Silius, d'une famille de sénateur, était son amant, elle voulut l'épouser à la face du peuple romain et de son époux l'empereur ; elle persuada au faible et crédule Claude que les rêves et les prédictions des Chaldéens (certains devins alors en vogue) présageaient une fin funeste à son époux; que pour détourner ce malheur d'une tête si chère et si précieuse, et en frapper une autre, elle s'était dé-

cédée à épouser pour la forme, le jeune Silius. L'Empereur y consentit, et signa lui-même le contrat de mariage; il partit ensuite pour Ostie: Messaline consomma son mariage avec toutes les formalités prescrites. C'était le temps de la vendange, et l'on fit des noces, des fêtes bacchiques: le bruit de la danse des Ménades, avec leurs thirses, retentissait dans les salles du palais, ornées de lierre et de pampre; une musique fougueuse, comme l'audace de Messaline, animait cette honteuse fête: mais les affranchis de l'Empereur, justement indignés, prirent le moment où il était éloigné d'elle, pour lui faire comprendre qu'en fuyant un danger imaginaire, il en courait un plus réel: ils l'engagèrent à revenir à Rome, et il leur fut facile d'extorquer à ce vieillard effrayé, la condamnation d'une femme qui allait, lui disait-on, le faire périr pour être tout à son nouvel époux. Dès qu'elle fut instruite du retour de Claude, et de ses intentions, elle lui envoya leurs enfans Britannicus et Octavie, qu'il aimait tendrement, et qui devaient plaider pour leur coupable mère; mais les affranchis ne leur permirent pas d'entrer. Comme on connaissait l'empire de Messaline sur cet époux facile, et qu'il paraissait prêt à rétracter l'ordre qu'il avait donné, l'affranchi Épaphrodite, envoya sur-le-champ, un centu-

rion avec l'ordre de mettre à mort l'Impératrice, sans aucun délai. On la trouva encore dans les jardins de Lucullus, couchée sur la terre, s'abandonnant aux larmes et au désespoir : sa mère était près d'elle, et lui persuada de terminer elle-même sa criminelle vie, par un coup de poignard.

Entre les morcellemens de cette immense possession, se distingue la villa Ludovisi, située sur la place où les jardins de Lucullus et de Salluste se joignaient, et qui s'étend actuellement jusqu'aux murs de la ville, entre les portes Pinciana et Salara. Cette magnifique villa est un ouvrage du népotisme papal, créé par le cardinal Ludovisi, neveu du pape Grégoire XIV. L'édifice principal a été dirigé par Dominicain; il est décoré extérieurement de très-beaux bas-reliefs et de statues. Elle appartient à présent, au prince de Piombino. Buonaparte lui enleva sa petite principauté, pour la donner au mari de sa sœur. Après la perte de Piombino, la jeune et aimable princesse, est venue demeurer dans sa belle villa Ludovisi, et la préfère à ses autres possessions; aussi n'y trouve-t-on pas la même décadence, que dans les autres villa ou maisons de campagne des environs de Rome. Le plus beau monument qui orne le casino de Ludovisi, est une tête colossale de Junon, en

marbre blanc. Il y a vraiment ce que les artistes appellent du grandiose; elle est réputée pour être un des chefs-d'œuvre de l'art: il est impossible de ne pas reconnaître le caractère que les poëtes anciens donnèrent à cette jalouse reine des dieux : un sérieux imposant, une orgueilleuse suffisance, quelque chose d'inquiet et de soupçonneux, et cependant, la régularité de traits et la beauté sublime d'une déesse. Le buste de César, est de main de maître. Un Thésée, que quelques-uns prennent pour le dieu Mars; attire et fixe l'attention; l'aimable douceur de ce beau visage, ne donne point l'idée du dieu de la Guerre. Il y a là un groupe d'un homme et d'une femme, qu'on a pris pendant long-temps, pour les figures de Pétus et d'Arria, mais on est revenu de cette erreur. La figure nue de l'homme, ses cheveux courts, sa moustache; le costume non romain de la figure de la femme, qui est très-belle, firent naître les premiers doutes chez les vrais connaisseurs. Zoëga croit que cet excellent ouvrage, qu'on ne peut regarder sans émotion, représente l'esclave de Mithridate, qui va tuer la favorite de son maître, pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des vainqueurs. Un second groupe très-estimé, porte une inscription qui apprend qu'il est l'ouvrage de Ménélaüs, fils d'Étienne.

Cet artiste n'est pas connu; on n'est pas d'accord non plus sur ce que le groupe représente; quelques-uns croient que c'est le moment de la reconnaissance entre Oreste et sa sœur Électre. Ce n'est pas mon avis, aucun artiste, connaissant le cœur humain, n'aurait exprimé aussi froidement la reconnaissance entre une sœur et un frère qu'elle chérit. D'autres prétendent que c'est le moment où Phèdre découvre sa passion à son beau-fils Hippolyte; mais je n'y vois aucun caractère d'amour, et rien dans la tête du jeune homme, n'annonce le farouche Hippolyte. Mais cet air sérieux, cette attentive curiosité, indiquent très-bien la mère de Papirius, qui cherche à obtenir de son fils de lui révéler ce que le sénat avait décrété; et quelque chose de malin sur les lèvres du jeune homme, fait deviner aussi la réponse que dorénavant tous les hommes auraient deux femmes; cette dernière explication me paraît la plus sûre. Il y a encore dans ce casino, plusieurs groupes, statues et bustes moins remarquables. Un petit bâtiment au milieu du jardin, a un beau plafond peint à fresque, représentant une Aurore du Guercin; quelques artistes l'admirent autant que celle du Guide, au palais Rospigliosi.

Après la contemplation de ces chefs-d'œuvre, nous nous sommes acheminés vers l'église de

Sainte-Marie des Victoires, pour y voir la statue si admirée de Sainte-Thérèse, avec un ange, de Bernini. Je préfère n'en pas parler, toute cette composition a fait sur moi, une impression désagréable : on ne remarque aucun signe de sainteté dans ce groupe. Une surabondance des espèces de marbre les plus rares, et de dorures, éblouit d'abord en entrant dans cette église, qui, d'ailleurs, n'est pas grande ; mais je ne me suis sentie attirée par quoi que ce soit. Les devants d'autels du Dominicain et de Guercin, m'ont paru bien au-dessous de la perfection qu'on trouve dans les autres ouvrages de ces grands artistes. Cette église fut construite en 1605 ; elle tire son nom d'une image de Marie, trouvée en Bohême, qui fit triompher l'armée et la puissance impériales contre les Turcs : on a institué deux grandes fêtes pour célébrer cette victoire.

Le 25 janvier.

Lorsque Lucullus et Salluste, établirent ces magnifiques jardins, la république romaine était près de sa chûte. Les luttes des factions, qui, plus tard, firent écrouler ce colosse, rappèlent dans cette période, les dissentions des Patriciens et des Plébéïens, qui causèrent les fameuses émigrations de ces derniers.

Nous avons visité aujourd'hui l'éternel mo-

nument des anciens temps, le *mont Sacré*. Le chemin qui y mène, par la porte *Nomentane*, autrefois, à présent la porte *Pie*, fait passer auprès de deux monumens des premiers temps chrétiens, les églises de Sainte-Agnès et de Sainte-Constancia, toutes deux édifiées par Constantin-le-Grand.

Sainte-Agnès est la protectrice des troupeaux de brebis et des pasteurs; deux beaux agneaux bien parés, doivent annuellement, sur l'autel de son église, offrir leur laine en sacrifice : c'est de cette laine consacrée, qu'est tissé le *Pallium* dont le Pape a la coutume d'investir les nouveaux évêques. C'était jadis une simple marque de bienveillance du Saint-Père, mais dans la suite, il fut ordonné aux évêques de la recevoir comme une condition irrémissible : ils paient pour cela, à la chambre apostolique, les revenus de la première année de leur évêché; cet impôt qui subsiste encore, est appelé les *Annates*. Constantin saisissait chaque occasion pour marquer sa conversion au christianisme; c'est ainsi que par les conseils de sa fille, il fit construire cette église sur le tombeau de Sainte-Agnès : elle appartient maintenant à un couvent de moines. Après avoir descendu quarante-cinq marches de marbre, d'un long escalier, aux parois duquel on voit une quantité de pierres

sépulcrales, du temps des premiers chrétiens, faisant partie des murs, on arrive du couvent à l'église, qui est petite, mais décorée de seize magnifiques colonnes de marbre, dont six sont de l'espèce la plus rare, et d'un travail parfait. Le baldaquin de l'autel du milieu, est supporté par quatre colonnes du plus beau porphyre; l'autel lui-même est composé des pierres les plus recherchées. Sous cet autel, repose le corps de Sainte-Agnès, mais sa sainteté chrétienne fut obligée d'être représentée par une déesse païenne, d'albâtre oriental : cette figure très-antique, est à présent posée sur l'autel sous le nom d'Agnès; la tête, les mains et les pieds sont, il est vrai, de nouvelle date et de bronze doré.

Tout près de cette église, est situé un antique bâtiment en forme de rotonde, orné intérieurement au plafond de mosaïques des plus anciens temps. Les figures représentent des occupations de vendanges, des chars couverts de pampre, tels qu'on en voit encore aujourd'hui, des hommes pressurant du raisin, etc., etc. On trouva aussi dans cette contrée, un superbe vase de porphyre très-grand, en forme de sarcophage, dont le bas-relief représentait aussi des scènes bachiques; d'après cela, plusieurs antiquaires ont soutenu que ce bâtiment avait été un temple de Bacchus, mais que Constantin

l'avait consacré et dédié à la mémoire de sa fille Constancia. La coupole est supportée par un double rang de colonnes de granit. Ce vase de porphyre, dont nous venons de parler, qui se trouve à présent dans le musée du Pape, au Vatican, fut consacré par le sarcophage du corps de la Sainte. Le jardin du couvent est attenant à l'église, entouré d'un mur antique, qui enfermait autrefois la place où Constantin fit faire des courses de chevaux et où les chevaliers s'exerçaient : il existe encore des vestiges très-remarquables de cet *hippodrome*.

Ces deux églises, avec leurs alentours, sont situées sur la grande route qui conduit au bord de l'Arno, aujourd'hui le Téveron, sur lequel est situé l'antique pont appelé *Pons Nomentanus*. Cet espace est remarquable par la montagne sacrée, sur laquelle l'ancien peuple Romain s'était réfugié, lors de l'oppression des riches Patriciens, et d'où il fut ramené par la parabole connue de Ménénius Agrippa, de l'estomac et des membres; non pas, cependant, avant que le sénat eût accordé au peuple une magistrature protectrice, le tribunal du peuple.

Dans cette contrée, on montre encore des restes, à peine visibles, de la maison de campagne où Néron s'ôta la vie, chez son affranchi Phaon, lorsque le sénat l'eut déclaré ennemi de

l'État. Là, fleurissaient autrefois les jardins de Martial, d'Ovide et de Sénèque; à présent, cette vaste plaine n'offre plus que des collines incultes, triste image d'un désert! Le Zéphire qui jouait jadis entre le pampre et les arbres fruitiers, passe maintenant en soupirant, sur la bruyère sauvage, au travers de laquelle Néron se glissa en rampant, le visage voilé, pour se soustraire aux poursuites du sénat, et se réfugier en tremblant dans la maison de son affranchi, où tourmenté de regrets, il finit sa criminelle vie.

Le 26 janvier.

Les excursions qu'on fait dans la ville de Rome, sont, pour ainsi dire, une promenade au travers des siècles, qui ont laissé leurs traces sur ce sol classique. Il arrive souvent que l'on s'arrête pour se demander comment, sous de continuels orages qui éclataient au-dedans et au-dehors, l'État put parvenir à une aussi grande puissance, et à une aussi longue durée? Un seul mot explique tout, *Patrie!* Voilà l'idée sublime qui réunissait toujours les citoyens, leur inspirait un esprit public, et cet héroïque enthousiasme qui surmonte toutes les difficultés, et produit des actions étonnantes : les monumens de ces actions, tiennent au sol même et aux traditions qui s'y rattachent intimément. Le

mont Sacré que nous visitâmes hier, est un type de cet amour pour la Patrie, ainsi que le Tibre aux rives duquel nous nous sommes arrêtés aujourd'hui ; du sein de ses ondes, sortent aussi des ruines remarquables. Là, s'élèvent encore en fortes masses, les restes d'un pont presque écroulé, et que dans ce moment même, les vagues amoncelées du fleuve, gonflé par les pluies, menacent d'anéantir ; mais avec une sorte d'orgueil, ce monument paraît vouloir défendre au moins sa mémoire, et rester ferme au milieu du torrent qui voudrait l'anéantir ; et certes, il a raison : ce pont à demi ruiné au milieu de ces ondes écumantes, produit l'effet le plus charmant et le plus pittoresque. Je suppose qu'étant situé très-près du pont Palatin, il en portait le nom. Il fut le premier pont en pierres à Rome. Après le censeur Fulvius, Scipion fit jeter sur le fleuve, une arcade forte et solide, mais le temps et la fureur des flots, la détruisirent en partie. Le Pape, Jules III, voulut rendre cet ornement au Tibre, mais une inondation répétée, le renversa de nouveau. Grégoire XIII, le fit relever avec un nouveau lustre, mais depuis que la grande inondation de 1598, en arracha deux arcades, cet ancien ouvrage, si souvent renouvelé, est resté en décadence, et n'est plus qu'une belle ruine, qui porte à pré-

sent le nom de *Ponte Rotto* (Pont Rompu). On voit sur cette ruine, un petit jardin de verdure et de fleurs, sortant du milieu des flots. Dans le voisinage de cette ruine, s'élève une ancienne muraille qui soutenait les poteaux auxquels on amarrait anciennement les vaisseaux ; à présent les ondes jaunes du Tibre l'entourent. Des flots plus turbulens désignent aussi une des places les plus célèbres et les plus remarquables du cours de ce fleuve : ce fut là, que le quatrième roi de Rome, Ancus Martius, fit bâtir le premier pont en bois sur le Tibre; ce fut sur ce pont qu'Horatius Coclès, arrêta lui seul l'armée des Étrusques, qui s'efforçait de le passer, pendant que les Romains abattaient le pont; alors le héros victorieux se précipita dans le torrent, et nagea vers ses compatriotes. Plus de mille ans après, deux oppresseurs de la patrie, furent précipités de ce même pont *Sublicius*, dans les flots, sous les imprécations du peuple qu'ils opprimaient; ce furent les abominables empereurs Héliogabale et Commode, dont les corps morts furent jetés avec horreur, dans le Tibre. On ne peut voir les restes de ce pont, que lorsque les eaux sont très-basses. Nous avons quitté cet endroit mémorable, et nous sommes allés voir les colonnes du temple de la Fortune virile, incrustées dans les murs

d'une église. L'architrave qu'elles supportent est visiblement d'une architecture très-ancienne, et l'on voit encore des vestiges très-oblitérés, des ornemens. de la frise : les intervalles entre les colonnes, furent mûrés lorsqu'on transforma ce temple en église.

Vis-à-vis, est la rotonde du temple de Vesta, on y voit encore vingt colonnes cannelées d'ordre corinthien, qui sont de même dans les murs d'une église. Numa Pompilius avait fondé ce temple, desservi par des vierges. Cet édifice souffrit beaucoup de l'incendie de Néron, et ne fut réparé que par Vespasien. La divinité de Vesta fut adorée entre ces colonnes, non sous la figure insensible d'une statue, mais sous l'allégorie du feu qui ranime et vivifie tout. Les prêtresses seules pouvaient entrer dans le sanctuaire et y entretenir le feu sacré. On les traitait avec le plus grand respect, mais sous l'horrible condition d'être enterrées vivantes, si elles violaient la sainteté de leurs vœux.

Assez près de ce temple, sont les restes de la prétendue maison de Pilate, qui ont été employés à la construction d'une misérable demeure. Cette ruine fut dans le quatorzième siècle l'habitation d'un homme doué de qualités extraordinaires qui aurait pu renouveler la vaste puissance de l'ancienne Rome, s'il avait eu en

partage autant de sagesse que d'érudition, autant de talens guerriers que d'éloquence, ou si seulement il avait su mettre de la suite dans ses entreprises; mais comme il arrive souvent aux aventuriers, il s'abandonna trop vite à l'ivresse de sa fortune, il devint d'abord un fou bouffi d'orgueil, et dans la suite un tyran.

Nicolas Rienzi Gabrini, né dans la pauvreté, fils d'un aubergiste et d'une lavandière, fut cet homme qui réussit, à la vérité pour peu de temps, à réprimer l'anarchie qui s'était introduite dans l'état de l'église par la conduite effrénée des grands. Les souvenirs de la grandeur passée des Romains avaient enflammé son ame dès son enfance: dans son adolescence il brûlait déjà du désir de devenir un Gracchus ou un Cicéron. Il étudia les anciens, et chaque monument de l'antiquité lui donna occasion de parler au peuple avec une inspiration sublime, faisant des comparaisons entre l'ancien et le nouveau temps avec beaucoup d'esprit et de finesse. Après l'élection de Clément VI, en 1342, on l'envoya accompagné de Pétrarque à Avignon, pour engager le pape par son éloquence à reprendre sa résidence à Rome. L'enthousiasme de Rienzi plut si fort à Clément qu'il le nomma secrétaire de la chambre apostolique, avec un traitement considérable; cela lui donna à son

retour plus de considération : il en aurait eu davantage sans doute s'il n'avait pas souvent affecté un ton de bouffonnerie, pour dire aux grands, sous ce masque, toutes leurs vérités. Il fit peindre pour le peuple des emblêmes allégoriques; il les exposa dans les rues et dans les églises, et les expliquaient avec une force et une clarté qui électrisaient les esprits. Enfin, il invita tous les partis à une lecture politique; vêtu avec magnificence et singularité, il parla comme un inspiré de l'ancienne puissance de Rome et du sénat. Il prouva que tout pouvoir légal émanait du peuple, et rattacha à cette idée une prédiction de temps plus heureux. Les nobles ignorans, vivant en désunion les uns avec les autres, ne se doutèrent pas de l'effet dangereux de ces principes. Chacun fut charmé de l'éloquence de Rienzi, son discours fut élevé jusqu'aux nues, chaque parti crut y trouver ce que son avantage exigeait, mais ce fut particulièrement la petite noblesse opprimée par la grande qui s'attacha à l'orateur.

Son premier acte public fut une proclamation qu'il afficha à l'église de Saint-André; il promit aux Romains de les ramener à leur ancienne considération, s'ils avaient le courage de le suivre. Précisément dans ce moment-là (et sans doute Rienzi l'avait choisi exprès), la plupart

des grands avaient quitté Rome pour quelque temps avec leurs gens; il choisit alors parmi ses adhérens cent personnes prises dans tous les états, auxquelles il donna rendez-vous à l'Aventin. Là, il exigea d'elles le serment du secret et développa le plan de son entreprise, en leur faisant sentir combien il serait avantageux et facile de secouer le joug tyrannique des grands, puisque le pape lui-même devait désirer d'opposer une puissance à la puissance spoliatrice de ses ennemis; il leur dit que le vicaire du pape, l'évêque d'Orvietto était déjà gagné, qu'il soutiendrait leur cause, et qu'il ne manquait pour assurer cette révolution qu'une résolution hardie de la part du peuple. Tous les conjurés promirent par serment d'appuyer l'entreprise de toutes leurs forces. Alors, le 18 mai 1347, il fit annoncer par un héraut, au son de la trompette, que chacun eût à se rendre sans armes, dans la nuit du 19 au 20, devant l'église du château Saint-Ange aussitôt qu'on entendrait sonner le tocsin. C'était sous la protection spéciale du Saint-Esprit que le retour du bon vieux temps de Rome devait être ramené: la Pentecôte tombait cette année-là au 20 mai; c'est pourquoi Rienzi avait choisi ce jour-là pour paraître aux yeux du peuple comme revêtu des dons du Saint-Esprit. Il passa la nuit entière dans l'église avec les con-

jurés et l'évêque d'Orvietto. On célébra une messe solennelle. Le lendemain matin, le réformateur sortit de l'église; à sa droite était l'évêque revêtu de tous ses ornemens épiscopaux; lui-même était armé de toutes pièces, mais tête nue : sa belle figure, son regard dévotement fanatique enchaînèrent plus encore le peuple, dont l'esprit était monté. En avant, on portait trois étendards, dont les emblêmes étaient la liberté, la justice et la paix. La procession marcha seulement depuis le château Saint-Ange jusqu'au Capitole; une multitude de peuple s'y joignit. Rienzi monta sur le balcon, et comme s'il eût été inspiré spontanément par un esprit supérieur, il parla à l'assemblée : son discours remua fortement les cœurs, et toute cette foule aurait volontiers proclamé le secrétaire du pape sénateur, et même Empereur. Lui-même se choisit le modeste titre de Tribun du peuple, et promit par serment, qu'en vertu de cet emploi, il défendrait à la mort et à la vie, les droits du peuple. L'évêque d'Orvietto fut nommé co-tribun.

Rienzi prit des mesures propres à ramener l'ordre; elles seraient sans doute, restées sans effet, s'il n'avait pas si bien gagné le peuple, qu'en sonnant le tocsin, il aurait eu d'abord vingt mille volontaires rassemblés au Capitole,

pour faire exécuter ses ordres. Peu-à-peu, les États prêtèrent le serment au nouveau Gouvernement. Les Colonnes, les Orsini, les Frangipani, qui avaient jusqu'alors, gouverné l'État et l'église, se trouvèrent par ce prompt changement, devant le tribunal d'un Plébéïen, que peu de temps auparavant, ils avaient châtié et méprisé comme un vil bouffon. Il fit exécuter publiquement le prince Martin Orsini, pour avoir commis des spoliations et des violences : cet exemple agit puissamment, personne n'osa plus transgresser les lois. Tous les poëtes, tous les écrivains célébrèrent le juste gouvernement de Rienzi, son nom fut fameux dans l'étranger, ainsi qu'à Rome : les princes les plus puissans de l'Italie, recherchèrent la faveur du tribun, et même des puissances étrangères le traitèrent comme leur égal. L'empereur Louis de Bavière, sollicita son intercession auprès du Saint-Siége, avec lequel cet Empereur était en litige, depuis plus de vingt ans. Le plus haut point de la splendeur de Rienzi, ce fut quand Louis, roi de Hongrie, exigea que sa belle-sœur, la reine Jeanne de Naples, soupçonnée du meurtre de son époux, frère de ce prince, eût à s'en purger, si elle le pouvait, devant Rienzi, l'homme le plus juste de son temps. Tous les princes et rois impliqués dans cette affaire, lui envoyèrent

leurs ambassadeurs : il écouta leurs propositions, en présence du peuple Romain, du haut de son tribunal. De semblables distinctions lui firent tourner la tête : il conçut la grande pensée de donner à Rome, et par conséquent à lui-même, la souveraineté de toute l'Italie, qui devait être changée en une immense république. Il invita à concourir à ce dessein, les princes, ses voisins, leur faisant sentir avec adresse, l'avantage qu'il y aurait pour eux, à faire de leurs petits États, une grande puissance. Rome devait être la tête, et les différentes principautés, les membres de ce corps : il reçut des réponses flatteuses, mais circonspectes. Bientôt la dignité et le pouvoir de tribun du peuple, ne suffirent plus à son ambition : il prit des titres pompeux, et s'environna de magnificence ; il tira ses parens de leur basse condition, il les combla d'honneurs, et vécut avec eux, dans l'abondance et la débauche. Lorsque le peuple commença à murmurer, il passa à l'autre extrémité, au cynisme, à une tyrannie soupçonneuse, et chercha sa sûreté, dans le plus cruel despotisme. Il fut détesté, et se rendit aussi odieux que méprisable, par les condamnations arbitraires de quelques innocens, à qui il fit ensuite grace. Dans la démence de son orgueil, il osa citer devant lui, son bienfaiteur, le pape

Clément lui-même, et lui ordonner, ainsi qu'à tous les cardinaux, de revenir à Rome : il fit aussi assigner devant son tribunal, les deux empereurs Charles de Bohême, et Louis de Bavière, avec tous les princes allemands, pour avoir osé anéantir la souveraineté inaliénable du peuple Romain sur l'Allemagne. Alors, on vit se former un parti formidable, qui acquit de l'importance par le ban que le Pape fulmina contre lui, et qu'il s'était attiré. Un hardi criminel, le comte Jean de Minorbino, fut chargé de précipiter le tribun de son trône usurpé. Le comte pénétra dans Rome, à la tête de cent cinquante soldats. En vain, Rienzi fit sonner le tocsin, le peuple opprimé et offensé ne se leva point; alors le lâche dominateur fondant en larmes, renonça au gouvernement de la république : ses ordonnances furent anéanties, sa tête mise à prix; il se sauva sous un habit de moine.

Pendant sept mois seulement, Rienzi se vit au faîte des honneurs, et pendant sept ans, il vécut dans les tourmens. Il se cacha d'abord chez les Hermites des Appenins, traversa sous divers déguisemens, l'Italie, l'Allemagne et la Bohême; rechercha la faveur de quelques princes, et dans l'occasion, se lia aussi avec de hardis aventuriers, dont il excitait l'ambition;

le nom du proscrit inspirait même encore de la terreur à Rome. Lorsque dans l'an 1350, le jubilé y attira des pélerins pénitens, Rienzi se mêla parmi eux; il y apprit, sans être reconnu que la tyrannie des grands s'exerçant de nouveau avec plus de violence, rendait encore sa mémoire chère aux Romains : toutes ses cruautés étaient oubliées, on ne se rappelait que le temps où sa sévère justice réprimait les désordres. Cet état de choses ranima ses espérances; il eut le courage, malgré le ban prononcé contre lui, de paraître devant Charles IV, et d'y plaider sa cause : son éloquence ne resta pas sans effet. Il se rendit ensuite à Avignon, se présenta devant le Pape, qu'il avait mortellement offensé, et parvint à l'appaiser : tout son châtiment consista dans un léger emprisonnement. Clément mourut; son successeur, Innocent VI, le fit non-seulement sortir de prison, mais après lui avoir fait prêter solennellement le serment de fidélité, il l'envoya à Rome, avec le titre et le pouvoir de Sénateur. L'anarchie la plus désordonnée désolait de nouveau l'état de l'église, Rienzi y fut reçu avec des cris d'allégresse, de joie, et bientôt il eut rétabli toutes ses anciennes lois; mais cette fois, la faveur populaire ne fut pas de longue durée. Le peuple avait honoré le tribun, comme l'homme de son choix, il regarda

le sénateur, comme le serviteur dur et rigide d'un maître éloigné; la noblesse avait gardé le souvenir de ses mauvais traitemens: une révolte générale éclata à l'occasion de l'exécution d'un brigand ou *bandito*, qui dans le temps de la vie errante de Rienzi, lui avait prêté de l'argent. Il vint à Rome, lui demander son paiement: le Sénateur le fit saisir et le condamna à mort. Le peuple fut révolté de cette ingratitude, et assaillit le Capitole. Rienzi parut avec l'étendard de la liberté dans la main; se confiant dans le pouvoir de son éloquence, il voulut parler au peuple du haut du balcon; il fut salué d'une grêle de pierres, et blessé à la main, par une flèche. Il chercha encore à s'échapper travesti, mais il fut reconnu et traîné comme un criminel sur la plate-forme du palais, d'où il avait lancé ses jugemens et ses sentences de mort. Là, il voulut essayer encore ce pouvoir de la persuasion qu'il avait toujours à son commandement; le peuple paraissait ébranlé, lorsque tout-à-coup quelqu'un de la foule qui l'entourait, lui enfonça un poignard dans le sein.

Ainsi finit cet homme doué de talens extraordinaires: s'il avait su les mettre dans un juste rapport avec les circonstances, s'il avait eu la noble pensée de diriger ses efforts uniquement au grand but du bonheur de l'humanité, en

renonçant à l'ambition et à l'égoïsme, il aurait pu sans doute, alors, opérer un grand bien et réformer une foule d'abus ; mais il s'abandonna au contraire à l'orgueil, dont il fut enfin la victime, et sa conduite devint tout-à-fait insensée.

Le 27 janvier.

Après nous être occupés de l'ambitieux et fou Rienzi, je reviens avec plus de plaisir à mon Pape par excellence, Clément XIV ou Ganganelli ; sa mémoire se présente à nous de nouveau, aux Saints Apôtres, où reposent ses cendres. Cette église, située à la place Colonne, fut fondée par Constantin et élevée à la dignité de basilique. Clément XI l'a fit réédifier par Fontana en 1702. Le collége qui lui est annexé est une des meilleures et des plus charitables fondations que j'aie rencontrées jusqu'ici à Rome. Elle distribue aux malades indigens des secours, des remèdes, de bonne nourriture gratis et dote de jeunes filles sans fortune. C'est bien avec raison que cette église qui paraît avoir été consacrée par l'humanité, a été choisie pour le repos du philantrope Ganganelli ; il n'a été que cinq ans l'ornement du Saint-Siége, mais de manière à éclipser tous ses prédécesseurs. Ce n'est point par des paroles, mais par des actions courageuses, énergiques, que guidé par la pru-

dence et par la réflexion, il fit entrer dans le système du catholicisme avec la douceur et la persuasion, la lumière de la raison. Ce n'était pas non plus ses neveux, mais ses peuples qu'il cherchait à rendre heureux. L'hydre à cent têtes du clergé romain ne l'effrayait pas, quoiqu'il sût fort bien qu'il était animé contre lui d'une haine irréconciliable; cependant, je sais de l'un de ses parens, dont il était le plus souvent entouré, que le bruit de son empoisonnement est absolument faux; mais lui-même croyait avoir reçu du poison; et l'usage continuel du contre-poison amena trop tôt la fin d'une vie si précieuse. Un adorateur inconnu fit poser dans cette église un monument à celui qu'on n'oubliera jamais, le célèbre graveur Valpato fournit le dessin, et Canova, jeune encore, l'exécuta. La statue du Pape est entourée de deux figures symboliques, qui expriment la modération réfléchie et la douceur philantropique. C'est le premier grand ouvrage de Canova; il a fait du bruit dans son temps, mais si on le compare aux nouvelles productions de cet artiste, on admire encore bien davantage ses rapides progrès vers la perfection.

Le 28 janvier.

Le premier ouvrage marquant de Canova

nous engagea à comparer ce grand statuaire avec lui-même. La visite que nous avons faite aujourd'hui à l'église de *Saint-Marie* ou la *Minerve*, nous a fourni aussi l'occasion de le mettre en parallèle avec un autre artiste qui l'a précédé, mais qui compte parmi les maîtres de l'art moderne. Un Christ debout de marbre blanc sans vêtement, tenant la croix et les instrumens de son supplice, est un morceau estimé de Michel-Ange; mais soit que mon attente eût été trop exaltée, soit qu'il y ait réellement quelque défaut d'exécution, ce morceau ne m'a pas satisfaite, je n'y ai point trouvé cette énergie pleine de douceur et de dignité des belles figures du Sauveur; celle-ci m'a paru lourde et porte un caractère de rudesse qui m'a déplu.

On a reproché à Canova trop de mollesse qui ôtait à ses figures cette force que l'on remarque dans les statues antiques : on pourrait ce me semble dire avec plus de raison qu'il manque à celles de Michel-Ange ce moëlleux qui fait complètement oublier que l'on voit de la pierre ou du marbre. Je ne prétends point prononcer un jugement, c'est seulement l'expression de ce que je sens ; du reste la dévotion a tellement baisé le pied de ce Christ, qui se porte en avant, qu'il a fallu remplacer le marbre usé par un morceau de bronze.

Cette église fut bâtie en 750, sur les ruines du temple de Minerve, élevé par Pompée, et elle fut remise à un ordre de religieuses grecques. Le pape Grégoire XI les transféra en 1370, il assigna leur couvent aux Dominicains, qui en firent leur résidence avec le redoutable tribunal de l'inquisition; le couvent et l'église furent agrandis et rétablis. L'église est un vaste bâtiment dans le goût gothique; dans l'intérieur, règne une grande magnificence, mais on y chercherait en vain un chef-d'œuvre. Plusieurs papes, cardinaux et autres personnes de distinction y sont ensevelis sous de riches monumens. La chapelle sépulcrale de Benoît XIII se distingue par l'exquise beauté de plusieurs espèces de marbre, mais le monument lui-même est au-dessous du médiocre, ainsi que celui dont il conserve le souvenir, qui n'occupe parmi les papes qu'une place humble et modeste. C'était un Dominicain, bigot et sans esprit; il s'abandonna à des exercices exagérés de dévotion et de pénitence, et laissa le gouvernement à l'ambitieux et despotique cardinal Cascia : son ineptie alla si loin, qu'il voulait faire couvrir les chefs-d'œuvre de Raphaël par un barbouilleur. A sa mort la joie du peuple fut générale; une révolte menaça les jours du cardinal, qui ne les sauva que par une prompte fuite. Malgré son peu de

mérite, Benoît XIII a trouvé dans un de ses frères Dominicains, le père Bermont, un panégyriste, qui osa soutenir au commencement du siècle passé que ce Pape avait fait des miracles dont il avait été le témoin oculaire.

L'édifice du couvent est beau, il est appelé *Il sacro Palazzo* (le palais sacré) le grand inquisiteur y réside; il est en même-temps général et supérieur de l'ordre. Minerve la déesse de la sagesse n'a rien laissé aux possesseurs actuels que la place où elle était posée; ce qui pourrait encore la rappeler est une excellente bibliothèque, mais elle est trop gardée par les dragons du fanatisme et de la bigotterie, pour qu'aucune lueur du flambeau de l'esprit puisse s'en échapper et se glisser parmi le peuple qui doit s'en tenir à une foi aveugle. De cet endroit, la censure arbitraire oppose encore à la raison un sceptre menaçant, et lui défend de lever la tête.

Sur cette place la fouille a découvert des antiques remarquables : une excellente Minerve, deux figures de fleuves, le Nil et Tibre, et deux obélisques. Dans le voisinage il y avait un temple d'Isis, des décombres duquel on a tiré la statue de cette déesse et d'autres dieux égyptiens.

Le 29 janvier.

Quand on passe auprès du champ de Mars, et que l'imagination se représente son état ancien, l'ame est étonnée de cette quantité de temples, d'arcs de triomphe, de colonnes, de portiques, de théâtres, de précieuses statues de dieux et d'hommes, qui, dans les derniers temps de la république, et au commencement de la monarchie, distinguèrent cette place. C'est là, qu'Auguste avait construit son magnifique mausolée; Agrippa l'embellit par des thermes et par un temple consacré à tous les dieux, qui a conservé jusqu'à ce jour, le nom de Panthéon. De tous les monumens anciens, aucun ne s'est aussi bien conservé que ce vénérable édifice : à peine reste-t-il encore quelques traces du magnifique temple de Minerve, élevé par Pompée, et le Panthéon, en dépit de toutes les spoliations qu'il a souffertes, subsiste encore debout, avec son ancienne dénomination dans toute sa majesté: aucun ouvrage de l'architecture moderne, pas même l'église de Saint-Pierre, n'ose se comparer au Panthéon.

D'après plusieurs traditions, c'est Agrippa qui l'a fait bâtir, cependant, quelques antiquaires ne lui en attribuent que le portique, qui, effectivement, est une adjonction posté_

rieure. On sait décidément que c'est des thermes d'Agrippa, qu'émanent, en général, les édifices les plus nobles et les plus excellens qu'il y ait à Rome, et ils étaient situés dans cette contrée. On y a trouvé le buste d'Agrippa, en bronze, et l'immense et magnifique urne de porphyre qui fut probablement ou la baignoire d'Agrippa ou son sarcophage, mais qui renferme à présent le corps d'un Pape ; on y a découvert encore deux lions de basalte, parfaitement travaillés, qui décorent maintenant le jet d'eau d'*Aqua Felice*. Cette place est ornée d'un bassin en marbre blanc, au milieu duquel s'élève un jet d'eau sortant d'un petit obélisque égyptien, reposant sur des dauphins, trouvés dans les environs des temples d'Isis et de Sérapis.

Nous nous approchâmes du grand sanctuaire ; de mauvais jours ont passé près de lui, et lui ont imprimé profondément les marques de la dévastation : rembruni par le temps, noirci par les incendies, ébranlé par les tremblemens de terre, mais plus défiguré encore par les hommes, il semble être le dénonciateur des fureurs du fanatisme. Le pape Boniface IV obtint, en 607, de l'empereur Phocas, la permission de transformer le Panthéon en église chrétienne, et de le consacrer; cela s'exécuta, en faisant amener sur vingt-huit chars, des ossemens de martyrs,

qu'on fit déposer sous le maître-autel chrétien. En général, on chercha dans ces temps-là à extirper avec violence tout souvenir du paganisme, mais d'une manière faite pour le rappeler. Les chefs-d'œuvre de la Grèce, les excellentes images des dieux, particulièrement les statues de Jupiter furent brisées : en échange on appliqua au nouveau culte religieux les formes des anciens usages du paganisme. Le Panthéon étant la demeure de tous les dieux fut consacré pour être le temple de tous les saints, dont on parle bien plus à Rome que du seul adorable Eternel, source de toute vérité : un édifice tel que celui-là serait bien propre à élever le cœur et l'esprit à l'unique créateur de tous les êtres. Un magnifique portique de seize colonnes de granit oriental, d'ordre ïonique, couronné d'un superbe frontispice, annonce d'abord la majesté d'un temple et commande le respect; une porte en bronze ornée d'excellens bas-reliefs conduit dans l'intérieur : j'entre : — Oui, c'est bien le temple du Dieu que j'adore. Placé sous cette belle voûte sphérique, on se sent près de la divinité; la voûte est ouverte au-dessus, c'est le ciel même, c'est le firmament azuré! Cette lumière que Dieu créa au commencement de la création des mondes, pénètre également dans le lieu saint et dans les cœurs,

qu'elle embrâse d'un saint amour. Il semble qu'une influence secrète et supérieure a guidé l'esprit de l'architecte pour lui faire construire, en dépit des erreurs de son temps, un sanctuaire au seul vrai Dieu, de qui émanent toutes choses. Bien sûrement au moins l'idée de ce sublime édifice a été conçue dans une tête exempte des préjugés de son siècle, qui s'élevait jusqu'à un être infini, tout puissant, dont elle avait le pressentiment. La noble simplicité du tout, est si prédominante et si parfaite, qu'elle n'a pu même être dérangée par les ornemens sans goût des temps modernes; on ne les remarque pas tant l'on est invinciblement entraîné par la beauté de l'architecture. Des mains barbares ont pu altérer cette beauté, mais non l'anéantir. Le pélerin, les bras croisés sur la poitrine et les regards baissés, foule le marbre et le porphyre, et s'agenouille devant de petits autels, dont huit rangés en cercle, outre le maître-autel, touchent aux parois revêtues de marbre jaune. Entre les autels se trouvent seize colonnes d'ordre corinthien, dont huit sont de granit oriental, et quatre de porphyre oriental; les quatre dernières, érigées par l'empereur Adrien, sont de ce beau marbre appelé *giallo antico*. On a arraché de la voûte des ornemens en bronze doré pour en décorer l'autel de l'église de Saint-Pierre.

Parmi les décorations nouvelles qui défigurent l'ensemble majestueux de ce bel édifice, il se trouve pourtant une idée qui m'a fait plaisir: l'amitié, la reconnaissance, ou bien un noble orgueil national, ont érigé là des monumens à des artistes distingués. C'est ainsi que Carle Maratte en éleva un pour Raphaël son maître, et un autre à côté à son ami Annibal Carrache; le fameux Reifestein consacra une niche au buste de Winkelman, et l'aimable Français dont j'ai déjà parlé, le marquis d'Agincourt éternisa là le souvenir de son compatriote le célèbre Poussin (1). Entre les autres bustes, je fus principalement enchantée de celui de Métastase. Nous avons quitté ce temple avec des sentimens qui ne s'effaceront jamais; mon regard se retourna involontairement vers la vénérable coupole; mais divers souvenirs des siècles passés vinrent m'importuner et troubler la plénitude de ma jouissance. Cette voûte majestueuse est condamnée

(1) L'auteur confond ici Nicolas Poussin, un des plus beaux génies, dont l'art de la peinture en France, puisse s'honorer, et Gaspard Duguet, dit le Gaspre Poussin, peintre de paysage, son beau-frère. Le monument que madame de Recke, rappelle ici, se trouve gravé dans la dernière livraison (XVIIe.) des planches de l'Histoire de l'Art, de Seroux d'Agincourt.

à porter aussi deux laides petites tours gothiques qui dérangent la belle harmonie de l'ensemble.

Le 30 janvier.

L'ANTIQUE Rome a mêlé des ombres de figures de son temps aux productions modernes; nous allons de même en sortant d'un édifice ancien très-intéressant, parler d'un bâtiment moderne tout aussi remarquable, qui surpasse de beaucoup tout ce qui existe dans ce genre, c'est la célèbre église de Saint-Pierre. Elle est située, comme je l'ai déjà fait remarquer à l'occasion du Vatican, au pied de cette colline, du côté du Nord. Le pape Silvestre obtint, en 325, de l'empereur Constantin la permission de construire une église à l'apôtre saint Pierre sur la place sanctifiée par la mort de tant de martyrs. On déposa sous le maître-autel les ossemens de saint Pierre, enterrés jusqu'alors au Janicule. Cette vieille église de Saint-Pierre subsista jusqu'au milieu du quinzième siècle ; sa caducité détermina le pape Nicolas V à la faire réparer partiellement. Il mourut, et Paul II continua les réparations qui avaient déjà coûté cinq cent mille écus (scudi) ; mais Jules II qui lui succéda, annula tout ce que ses prédécesseurs avaient fait, parce qu'il avait pris la grande résolution de consacrer à la chrétienté un temple digne de

la force et de la grandeur de cette hiérarchie qui se réserve la clef du ciel. Le plan de l'architecte Bramante pour élever cet édifice obtint l'approbation du pape; l'ouvrage fut commencé en 1506 et continué, sous plusieurs papes, par différens maîtres de l'art, dont chacun cherchait à faire prévaloir son plan et ses idées, ce qui ne pouvait être avantageux à l'harmonie de l'unité. Parmi les onze architectes qui eurent successivement la direction de ce bâtiment, il y a des noms très-célèbres, tels que Bramante, dont nous avons déjà fait mention, Michel-Ange et Maderne. Michel-Ange a fait le dessin de la coupole, cette superbe couronne qui s'élève au-dessus du temple; on regrette seulement qu'elle finisse en diminuant comme une tour, et qu'elle n'ait pas la belle voûte arrondie de la coupole du Panthéon. L'église de Saint-Pierre fut enfin achevée sous Urbain VIII, et malgré quelques défauts accidentels, le manque d'ensemble, elle n'en est pas moins admirable et le plus bel édifice de l'Europe, qui du reste en a fait les frais : tous les États y concoururent, et selon l'assertion de plusieurs écrivains, ils montèrent à quarante-sept millions d'écus.

Bernini l'acheva, c'est à lui qu'on doit le projet et l'exécution de la superbe colonnade sur les balustrades de laquelle on voit les statues de

cent quatre-vingt-douze saints ; on est plus surpris de leur nombre, que de leur perfection. Semblables à deux bras étendus, deux galeries se joignent à ces colonnades, dont les matériaux sont de pierre travertine, ou tiburtine : ces galeries s'étendent jusqu'aux deux extrémités de la façade, ensorte qu'elles embrassent les escaliers de l'avant-cour. Cette forêt de colonnes donne à l'édifice un air de grandeur et d'élévation religieuse : tout annonce la sainteté du lieu. Le murmure de deux immenses fontaines qui s'élèvent sur la place, au-devant de l'église, interrompt le silence du sanctuaire comme des voix mystérieuses. L'uniformité des grands objets dont on est entouré, ne fatigue pas ; l'ame est pénétrée de quelque chose de sublime, elle n'a besoin de rien autre chose : ce n'est point la satiété, c'est le contentement, c'est un repos plein de pensées ; la diversité serait de trop, elle fatiguerait sans satisfaire. La vue des deux colonnes d'eau, ajoute encore à cette impression de paix et de repos. Depuis des siècles, leur existence, leur mouvement plein de vie, et le bruit de leurs flots argentés, sont toujours les mêmes, et cependant, ainsi, que nos jours et nos années, cette eau lance sa belle poussière argentée, qui s'écoule ensuite et ne reviendra jamais dans les canaux dont elle est sortie. Les rayons du soleil

jouent entre cette poussière, et la colorent comme l'arc-en-ciel ; elle retombe, se perd, coule ignorée ; et l'eau nouvelle reçoit les mêmes rayons, s'élève, retombe et disparait à son tour. Au milieu des deux colonnes d'eau, un obélisque immobile de granit rouge oriental, sans hiéroglyphes, est placé là, comme un emblême de grandeur et d'élévation. Barthélemi prétend que ce n'est pas un ouvrage original égyptien, mais une imitation faite à Rome. Il est supporté par quatre beaux lions de bronze, qui reposent sur un grand piédestal ; il passe pour avoir été dédié à Auguste, et à son successeur Tibère. Il décorait autrefois le cirque de Caligula et de Néron, où est construite à présent la sacristie : le pape Sixte V, le fit ériger, avec des frais immenses, à la place qu'il occupe actuellement.

Le 31 janvier.

J'ai fait encore aujourd'hui une visite à ce sublime temple ; elle a confirmé la première impression que j'avais éprouvée en y entrant, mais je l'ai jugé ensuite avec plus de sang-froid, et je vais rendre un compte exact de mes remarques sur cet édifice si célèbre.

J'ai monté, avec un vrai sentiment de dévotion, les larges degrés disposés en pente douce. Huit colonnes, chacune de douze palmes de

diamètre, supportent la corniche de la façade, sur le haut de laquelle sont placées les figures colossales du Christ et de ses Apôtres. Les balcons, ou comme on les appelle les *loges*, qui se trouvent dans le milieu, ne sont point proportionnées à la grandeur du bâtiment : même celle du centre, dans laquelle le premier jour de la fête de Pâques, le Pape est porté sur les épaules de ses gardes suisses, pour donner de-là, la bénédiction au peuple assemblé sur la place, cette loge, dis je, est trop mesquine, et pour sa destination et pour la parfaite harmonie de l'immense édifice. Le plafond du parvis repose sur des colonnes de marbre, enlevées à d'anciens monumens. Le parquet et les parois sont revêtus du plus beau marbre : cet espace aussi présente une frappante disproportion entre la longueur et la largeur. Chaque extrémité a une statue équestre en bronze, l'une à droite, représente Constantin, l'autre à gauche, est Charlemagne ; considérées comme ouvrage de l'art, elles ne méritent aucune attention, quoique de loin, elles paraissent assez belles. A côté de la statue de Constantin, il y a un escalier magnifique qui conduit à une tribune de l'intérieur de l'église, et aux appartemens du palais du Vatican. Dans l'intérieur, on est frappé d'une belle peinture en mosaïque au-dessus du

portail : elle est de Giotto, et représente le Christ dans une nacelle, tendant la main à Saint-Pierre, sur les flots agités par une tempête et en danger de s'enfoncer. Du portique on passe dans l'intérieur de l'église par quatre portes, outre celle appelée la porte Sainte, qui reste murée jusqu'à la fête des Indulgences, qu'on célèbre tous les vingt-cinq ans. La grande porte du milieu est de bronze et tellement ornée de bas-reliefs, qu'elle en est surchargée; des légendes antiques et modernes y sont confondues, et forment une singulière bigarrure; le choix des premières, n'a pas même été guidé par la décence. Le paganisme et le christianisme paraissent, après une longue lutte, transiger ensemble, par un traité de paix : celui-là, sacrifie des noms de dieux et de déesses, celui-ci adopte des coutumes et des cérémonies. Cette grande porte de bronze n'est ouverte qu'aux grandes fêtes : d'ordinaire, les fidèles entrent dans l'église par une petite entrée de côté, et l'on est surpris que cette vaste enceinte ne réponde pas entièrement à l'idée que l'imagination s'en était formée. La grandeur de l'espace, est comme la puissance de la hiérarchie qui se dérobe aux regards frappés d'étonnement. Des pilastres immenses et massifs, dont chacun dans son circuit pourrait faire une maison de moyenne

grandeur, supportent un plafond bigarré et extrêmement doré. On regarde tout autour de soi, et l'on ne trouve pas cette dignité, cette sublime simplicité du Panthéon, pas même de l'église de Saint-Paul. Cette douce harmonie qui, au premier aspect, remplit l'esprit d'une idée unique et qui m'avait si fort saisie en entrant dans le Panthéon, me manquait absolument dans l'église de Saint-Pierre; il me semblait que la majesté succombait sous la magnificence : tout y est si brillant, si lustré! On pense moins à la sainteté du lieu, qu'à sa beauté, qui donne l'idée d'un spectacle. Aux pilastres qui sont à l'entrée, vis-à-vis l'un de l'autre, il y a deux anges en figures d'enfans, qui soutiennent chacun un bénitier de marbre; leur grandeur colossale, de six pieds au moins, se perd dans la proportion du tout, au point qu'on croit les voir d'une petitesse conforme à leur âge. On marche sur un parquet éblouissant de plusieurs sortes de marbre. Dans les entre-deux des pilastres, on voit des figures colossales de Saints, en marbre blanc : à l'une de ces places, à main droite, est assise, sous un baldaquin de soie rouge, la figure en bronze, d'un ancien Romain, qu'on a retiré de dessous quelques décombres, et converti au christianisme, en lui imposant le nom de Saint-Pierre. A ce titre, elle est l'objet

des fervens hommages des dévots qui viennent baiser l'orteil de son pied droit, qui s'avance sur le piédestal ; chaque zélé catholique se croit béni et sauvé, en se frottant le front contre cet orteil. J'ai vu des enfans soulevés pour être à portée de toucher de leur front ou de leurs lèvres le pied de bronze de l'Apôtre, ou de celui qui le représente. On dit que le précédent Pape, était si scrupuleux pour cette dévotion, qu'il ne la négligeait pas un seul jour. Ce Romain n'avait sûrement jamais imaginé que tant d'honneurs pussent arriver à sa statue. Quelques-uns croient que c'est un Jupiter, mais il lui manque l'aigle, la boucle sur le front, et les attributs qui caractérisaient le maître des dieux. Zoéga assure d'après le costume de cette figure, que c'est un Sénateur romain.

Des sentimens de plusieurs genres s'emparèrent de moi dans cette église, mais jamais celui de la dévotion : tant il est vrai qu'une abondance, une diversité d'images pompeuses, détourne et morcèle l'attention. Cependant dans la profondeur de l'espace du temple, à l'endroit où il se forme en croix, il y a une place consacrée qui remplit le cœur d'une sainte frayeur. Autour du sépulcre de Saint-Pierre, au fond duquel on descend par dix-sept marches en marbre, brûlent continuellement cent lampes, qui répan-

dent une douce clarté; les statues d'alentour ressemblent à des figures mystiques célébrant mystérieusement une fête divine. Sur ce tombeau s'élève le maître-autel, dont la coupole repose sur quatre colonnes torses en bronze, prises du Panthéon et ornées d'un feuillage de pampre; au-dessus s'élève la Sainte-Croix. On dit que la hauteur de ce palais atteint celle du palais Farnèze. Tout au fond de l'église, au-dessus du dernier autel, dans un tableau de fenêtre de beau verre coloré, plane la colombe, symbole du Saint-Esprit, en couleur jaune resplendissant, de manière que de loin elle fait l'effet de l'aurore naissante. Les nefs de côté sont magnifiquement décorées des espèces de marbres les plus rares et de granit. Dans des niches au-dessus des tombeaux d'une foule de papes, sont placées leurs statues colossales, dans l'attitude de la prière ou de la bénédiction. Ces monumens sont en partie de marbre, en partie de bronze; quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre, d'autres sont très-médiocres : les plus beaux sont ceux de Paul III, d'Urbain VIII, d'Alexandre VI et de la comtesse Mathilde, bienfaitrice zélée du siége apostolique.

Ce qui m'a charmée particulièrement, c'est le bas-relief d'Algardi au tombeau de Léon XI, qui n'a régné que peu de jours; mais comme

nonce en France, sous son prédécesseur Clément VIII, il a beaucoup contribué à avancer le changement politique de religion de l'immortel Henri IV. L'édit de Nantes manifeste les vrais sentimens du roi, mais ce beau bas-relief représente son abjuration, et les cérémonies qui eurent lieu. Henri, ce monarque vraiment grand, savait ce qu'il voulait, et faisait ce qu'il devait faire pour opérer le bien; chacun de ses pas fut marqué au coin de la raison, de l'humanité et du sentiment qui le portait à tout sacrifier pour le bonheur de son peuple. Dans une opposition frappante avec lui, se trouve la reine Christine de Suède, dont le changement de religion est aussi représenté là dans un bas-relief très-médiocre. Elle ne savait guère ce qu'elle voulait cette reine; elle rejeta la couronne que peu de temps après elle désira ardemment de reprendre; elle quitta la croyance que son digne grand-père avait cherché à maintenir aux dépens de sa vie, pour adopter, en s'en moquant, une autre religion, qui ne lui tenait pas plus au cœur que celle qu'elle venait de quitter. Elle ne cacha pas le peu d'importance qu'elle mettait à changer de religion : on connaît le propos léger qu'elle se permit le jour même de son abjuration à Inspruck, lorsqu'on la mena au spectacle donné en son honneur : « Il est juste, dit-elle,

que vous me donniez la comédie, puisque ce matin je vous ai donné une farce ».

Je trouve dans un de ces bas-reliefs le souvenir d'une scène plus touchante et plus respectable, où le pouvoir d'un esprit pieux et ferme triompha du cœur d'airain d'un barbare adroit, plein d'énergie et d'audace, et qui plus est, victorieux : c'est la mémorable rencontre du pape Léon le saint et d'Attila roi des Huns, qui s'approchait de Rome à la tête de sa puissante armée. Le vénérable vieillard, d'une figure majestueuse, se présente devant le chef de ses hordes sauvages avec la contenance intrépide que donne la piété; son regard abaisse la fierté de l'inexorable Attila: l'évêque inspiré l'exhorte à épargner la ville de Rome, il invoque la protection toute-puissante des divins apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul pour la ville qui leur est consacrée; il rappelle en même temps au vainqueur le sort d'Alaric qui périt à Rome avant d'avoir pu jouir du fruit de ses victoires. On sait que ce discours eut le plus étonnant succès, le barbare quitta la ville menacée. Cet événement est supérieurement bien représenté par Algardi dans un bas-relief qu'on voit dans une des nefs du côté septentrional, au second autel de côté, sous lequel repose le corps de saint Léon. L'invention, l'ordonnance et l'exécution sont également excellentes. L'ar-

tiste, dans sa composition, a fait usage de l'apparition (affirmée dans la légende) des deux apôtres descendant du ciel avec des glaives menaçans.

Qu'il me soit permis de faire succéder à ce chef-d'œuvre moderne un autre plus moderne encore et non moins admirable, c'est le beau mausolée de Clément XIII, dû au ciseau de Canova. La statue du pape à genoux exprime avec la plus grande vérité la ferveur de la prière : dans son beau visage règne le saint repos, le calme d'un cœur rempli de Dieu; dans son regard baissé, l'humilité et la dévotion semblent vouloir se cacher. A sa droite est la religion debout, belle figure allégorique avec une auréole; à gauche est un génie tenant un flambeau renversé, sous la figure d'un beau jeune homme qui s'appuie contre le sarcophage; c'est la douce et mélancolique image du dernier moment qui peut nous surprendre à tout âge, et qui ouvre à l'être fatigué de vivre la porte de l'éternel repos : au bas sont deux lions parfaitement travaillés. Des ouvrages de sculpture j'ai passé aux peintures. Cette église n'a point de tableaux originaux; ils sont tous faits pour durer autant que le temple, ce sont des copies en mosaïque des plus beaux ouvrages des grands maîtres : l'un de ceux qui m'ont le plus frappée c'est, dans le baptistère, la

copie d'un tableau de Carle Maratte, représentant le baptême de notre Seigneur Jésus-Christ dans le Jourdain. J'ai passé rapidement près des autres tableaux qui sont en grand nombre pour me hâter d'arriver au plus célèbre chef-d'œuvre de Raphaël, la transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor, dont l'original a été emporté à Paris. C'est son dernier tableau, qui passe généralement pour le triomphe de son talent et le premier en rang de ses ouvrages : aussi fut-il exposé sur son cercueil à la solennité de son ensevelissement, comme la plus haute perfection de son immortalité terrestre. Jésus-Christ plane debout au-dessus des spectateurs; à ses côtés sont Élie et Moïse, comme s'ils descendaient du ciel. Tout est admirable dans cette grande composition qu'on affaiblirait en voulant la dépeindre; et cependant, oserai-je le dire, ce superbe tableau, où l'on ne peut assez s'extasier sur le talent de l'artiste, a excité dans mon ame je ne sais quel sentiment pénible qui troublait ma jouissance; peut-être cela vient-il des horribles grimaces d'un possédé, qui jettent, à mon avis, une dissonnance sur la scène des apôtres. Jésus-Christ même, dans toute la plénitude de sa divinité, n'a pas fait sur moi l'impression que j'en attendais.

Le 2 février.

Le temple de Saint-Pierre repose sur la voûte d'une église souterraine, dont le parquet est regardé comme sacré: c'est là que coula le sang des martyrs chrétiens condamnés par Néron. Dans ces paisibles et obscures voûtes, il y a une prodigalité de magnificence étonnante, d'excellens devants d'autels, de belles mosaïques, des colonnes de marbre précieux. Des mausolées intéressans de papes et d'autres personnes distinguées, reposent là dans de superbes sarcophages. Nous traversâmes cette demeure silencieuse des morts à la lueur des flambeaux qui fesaient un effet singulier; un monde souterrain semblait s'être ouvert, il me semblait que nous devions voir errer les ombres de ceux qui l'habitent. Là, nous trouvâmes entr'autres le tombeau de Boniface VIII et de l'empereur d'Allemagne Othon II; une mort tragique enleva ces deux impérieux tyrans. Dans sa querelle avec le roi de France, Boniface fut fait prisonnier par Colonne, qui était du parti Gibelin, ou impérial, et par le Français Nogaret; la fureur qui s'empara du pape à cette humiliation, le priva de la raison, et il mourut frénétique en 1303.

Othon, surnommé le sanguinaire par les Italiens, vint à Rome pour châtier les séditieux, et se rendit si odieux par sa cruauté et son despo-

tisme, en faisant exécuter des sénateurs qui s'étaient prononcés pour les droits de l'état et du peuple, qu'il fut empoisonné en 983. On fait le service divin devant les riches autels à certains jours de l'année. Autrefois on parvenait de ces voûtes aux catacombes, qui s'étendent en labyrinthe fort loin au-delà du mont Vatican. On dit qu'un Anglais s'y est perdu, et que dès-lors l'entrée en a été murée.

Dans une chapelle de cette église souterraine on nous montra une image de la vierge Marie très-endommagée, avec une pierre de marbre murée à côté d'elle, sur laquelle on remarque une très-petite excavation à peine visible. On raconte qu'un téméraire payen ayant jeté des pierres contre cette image, elle avait d'abord versé du sang dont une goutte avait creusé la pierre. Nous saluâmes de nouveau la douce lumière du jour dans l'église supérieure, d'où nous nous rendîmes à la sacristie. Elle est sur la place où il y avait autrefois une église consacrée à la Vierge protectrice des malades tourmentés de la fièvre. Cette image de Marie, à laquelle s'adressent encore aujourd'hui ceux qui ont la fièvre, est placée à l'endroit où les prêtres vont se revêtir de leur chasuble; il est à remarquer qu'anciennement sur cette même place, il se trouvait un temple payen dédié à la la fièvre. Le

pape Pie VII agrandit et embellit cette sacristie, dont il a achevé la construction; il donna à l'entrée une splendeur qui s'accorde avec la magnificence de l'église. On est d'abord frappé de la statue colossale de saint André placée dans un vestibule dont le plafond repose sur quatre colonnes de beau marbre, et sur des pilastres de rouge antique oriental; on passe alors dans une suite d'appartemens magnifiques, dont chacun a sa propre destination et son autel orné de peintures et de colonnes de marbre ou d'albâtre: les parois sont revêtues du plus beau bois de Brésil avec beaucoup de goût. L'appartement destiné particulièrement à l'assemblée des prêtres, ou la sacristie proprement dite, est très-agréable; on y entre par une pièce très-spacieuse en octogone, où le jour arrive d'en haut; la splendeur et le bon goût sont également admirables; on conserve à peine assez d'attention pour observer chaque objet en particulier. Au-dessus de l'autel, est placée l'imitation en mosaïque d'un tableau de Guido Reni, représentant le martyre de Saint-Pierre. La statue de Pie VI, se trouve dans une pièce d'où l'on parvient à deux superbes escaliers qui conduisent en descendant, dans un autre vestibule.

Le 3 février.

J'ai déjà fait la remarque que la grandeur de

l'église de Saint-Pierre, dans toutes ses proportions, échappe au premier moment à l'observateur, mais plus on la regarde et plus on la contemple en détail, plus elle devient grande et imposante; ensorte que l'admiration s'accroît graduellement, et qu'on ne se lasse pas de revoir cet étonnant édifice. Elle reste ouverte depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, et dans toutes les saisons de l'année, il y règne une bonne température. Lorsqu'il fait mauvais temps, on ne peut trouver de retraite plus agréable que sous ces belles voutes, dont la propreté est entretenue par la foule des pénitens, hommes et femmes, qui s'y rendent de tous côtés. Nous nous sommes arrêtés aujourd'hui à la porte de bronze, dont le pape Eugène IV, a fait exécuter les bas-reliefs par les célèbres sculpteurs Filaretto et Donatello de Florence. Parmi les divers objets qui y sont représentés, nous avons cherché le tombeau du jeune Scipion, dit l'Africain, qui était situé sur le chemin du château Saint-Ange, au Vatican, où est à présent l'église de *Marie della Transpontina;* ce tombeau avait la forme d'une pyramide, et surpassait en beauté, celui de Cestius. Le pape Alexandre VI, fameux par ses horribles crimes, respectant aussi peu l'ancienne gloire de Rome, que les lois et les mœurs, détruisit ce grand mausolée d'un héros révéré,

pour en employer le marbre à la construction de l'église de Saint-Pierre. Si ce respectable monument n'avait pas été conservé dans les bas-reliefs de la grande porte, le souvenir même en aurait été totalement perdu.

De-là, nous nous sommes encore rendus à l'église, qui attire toujours l'attention par de nouveaux objets. Après avoir examiné quelques chapelles vraiment magnifiques, nous avons monté l'escalier qui conduit au toit, à la hauteur de plusieurs marches; on nous a montré dans une niche à droite, le tombeau de la reine Christine, de porphyre, en forme d'urne, sortant de quelques pouces du mur dans lequel il est incrusté. Ah! je n'étais pas affectée là de l'idée douce et consolante que le tombeau d'un être vertueux m'inspire toujours. Avec beaucoup d'efforts, nous avons enfin atteint l'endroit où l'on s'avance sur la corniche de l'église, dont la hauteur donne des vertiges; cependant la place est assez large pour que trois personnes puissent s'y tenir. Nous avons fait le tour intérieur de l'église, et nous sommes montés ensuite sur la plate-forme du toit; on croit à peine être sur un bâtiment, on s'imagine être dans une plaine au-dessus de laquelle s'élève la coupole, qui est au moins de la grandeur du Panthéon, et paraît elle seule, être un temple. Il semble que l'on

parcourt des rues, lorsqu'on passe à côté des bâtimens destinés à garder les matériaux de construction, et à loger les ouvriers qui travaillent sans interruption aux réparations de cette immense église. Du toit, nous sommes parvenus par un escalier commode, à la corniche ou galerie intérieure de la coupole; la hauteur est si considérable, que la tête tourne, et que l'on est forcé de s'appuyer à la balustrade de fer qui l'entoure. Du côté de la coupole, il y a des peintures en mosaïque, représentant les Évangélistes, sans aucun mérite d'artiste, mais répondant à leur but de faire effet. On pourra se faire une idée de leur grandeur, quand je dirai que la plume à écrire, que Saint-Jean tient à la main, a six pieds de longueur, et que vue d'en bas, elle ne paraît pas excéder la longueur ordinaire.

Nous sommes ensuite passés sur la galerie extérieure de la coupole, et nous nous sommes délectés du lointain immense qui s'offre aux regards; il y a un point de station plus élevé encore. De l'intérieur, par un escalier étroit, nous sommes montés à la dernière galerie, qu'on nomme *la Lanterne*. Quelle vue! quel horizon! lorsqu'on jette les regards directement en bas, l'église même, le palais du Vatican et les jardins paraissent une ville entière, et cette déli-

cieuse place au-devant de l'église! Quelle tranquillité solennelle, et au-dessus de vous ce beau ciel s'arrondissant en voûte. Chacun de mes compagnons se choisit un point de vue particulier, je restai seule, et mon esprit se perdait dans la vaste immensité : au-dessous de moi s'étendait cette ville antique qui jadis s'appelait orgueilleusement la capitale du monde; c'est là le sol mémorable sur lequel passèrent des siècles si riches en événemens d'horreurs et de crimes. Là, sur le front sourcilleux du roc Tarpéïen, le capitole est assis comme sur un trône; de-là sortit la puissance qui renversa tant de nations, qui arrachait la couronne de dessus la tête des rois, dont l'orgueil monstrueux ne pouvait être abattu que par ses propres forfaits. Quelle impuissance maintenant de ce qui fut jadis si grand et si fort! Mais la puissance divine subsiste et agit éternellement, la nature se renouvelle sans cesse sans changer. Là, le large fleuve, le Tibre, tourne autour des sept collines depuis des milliers d'années; là existe encore, isolé, le vieux mont Soracte; là se voit encore, tel qu'il était alors, le haut mont Albano, mais plus de Jupiter. Dans un profond éloignement s'étendent à l'horizon les montagnes surmontées et entourées à demi de nuages semblables à d'autres montagnes amoncelées. Quelle variation d'ombre et

de lumière! cette existence momentanée des phénomènes de l'air, suivis d'une disparition totale, me rappelle la vie et la mort de la masse des hommes, et nulle part plus profondément que dans cette ville de ruines. Ainsi passent un instant sur la terre des peuples, des royaumes entiers! Les siècles s'écoulent sur les siècles, une voix interprète raconte aux générations présentes la fable à demi vraie des générations passées. Une foule d'idées et de sentimens obsédaient mon ame en descendant de cette hauteur: que sera-ce donc, me demandai-je, quand ce grand ouvrage des hommes tombera en ruine? La misère, les malheurs de la race humaine continueront-ils ou ne feront-ils que changer de forme? Est-ce un cercle que l'humanité parcourt, et d'autres temples s'élèveront-ils sur les débris de celui-ci?

Le 4 février.

Le palais du Vatican est si rapproché de l'église de Saint-Pierre, qu'ils sont liés immédiatement. Ce puissant siége de l'illustre prince de l'église a subi des changemens depuis son élévation; comme les palais des souverains, il s'est agrandi. Plusieurs papes, aidés de leurs architectes contemporains, y ont laissé des traces de leur goût, de leur obstination ou de leur condescendance pour l'esprit du temps : de-là

vient le manque de régularité dans la composition de l'édifice; et bien qu'au nombre de ces artistes, il y en ait eu d'excellens, l'harmonie de cette immense masse de bâtimens n'en est que plus troublée. L'architecture de l'église de Saint-Pierre est batie d'origine sur les fondemens d'un édifice en forme de croix, ce qui a soumis l'arbitraire pendant cent cinquante ans à une sorte d'unité. Il en est autrement du palais, c'est un vrai labyrinthe, dont même un artiste exercé aurait peine à lever le plan. Il s'y trouve des parties isolées qui excitent une grande admiration, où se manifeste le génie de Bramante, de Raphaël, de Bernini, etc. C'est avec Grégoire XI, qui transféra, en 1277, le siége papal d'Avignon à Rome, que commencèrent les réparations et les agrandissemens du Vatican. L'étendue actuelle du palais est de la longueur de mille quatre-vingts pieds, et de la profondeur de sept cent vingt pieds; il contient plus de onze mille chambres, dont quelques-unes inhabitées depuis des siècles, sortent de la mémoire : tout nouvellement en ôtant une armoire délabrée, on a découvert une porte qui conduisait dans une chambre oubliée, où l'on a trouvé un excellent tableau. Depuis le Vatican au château Saint-Ange, il y a une allée irrégulière de mille cinq cents pas avec des fenêtres très-étroites et

sombres; elle fait l'impression la plus désagréable, et porte le caractère de la peur. Alexandre VI qui croyait toujours entendre derrière lui les pas de la vengeance, la fit construire pour se sauver en cas d'une révolte : c'est par là que vingt-deux ans plus tard le pape Clément VII alla se réfugier dans le château Saint-Ange, lorsque Charles-Quint fit surprendre et piller Rome par ses soldats, et que l'armée du connétable de Bourbon y exerça ses fureurs.

Ce fut sous Sixte V, dans les années 1585 et les suivantes, que fut bâtie la partie occidentale du palais, que, depuis lors, les papes ont occupée. Le pape actuel l'habite aussi, lorsque des solennités qui durent plusieurs jours l'obligent à demeurer dans le voisinage de l'église de Saint-Pierre. Vingt grandes cours et plusieurs petites se trouvent entre les divisions des bâtimens; huit grands escaliers et plusieurs petits conduisent aux salons et aux chambres. L'entrée principale est, ainsi que je l'ai déjà dit, dans le parvis de l'église, à côté de la statue de Constantin. Le superbe escalier, orné de belles colonnes d'ordre ïonique, est appelé à juste titre l'escalier royal; par là on arrive au grand salon Paulien, que Paul III fit construire par Sangallo. Les murs de ce salon sont couverts de peintures des meilleurs maîtres; celle qui m'a

paru la meilleure est un tableau qui représente Grégoire XI accompagné de sainte Catherine; des figures de femmes, représentant les Vertus qui entourent le pape, sont très-belles. Quelle variété dans les groupes, quelle vie! ils paraissent recevoir avec des cris de joie la bénédiction du Saint-Père, après en avoir été privés si longtemps; tout l'ensemble est calculé de manière à produire le plus grand effet. Ce tableau qui est très-grand, couvre toute une paroi, et doit être compté, à mon avis, au nombre des plus belles productions du Vatican.

De cette salle, qui est aussi nommée la salle royale, on arrive immédiatement dans les chapelles Pauline et Sixtine. Dans celle qui a reçue son nom du pape Paul, la fête sépulcrâle du Christ, célébrée dans la Semaine Sainte, est embellie par une grande illumination, mais l'entrée en est profanée par un tableau placé au dessus de la porte, représentant l'affreuse Saint-Barthelemi de Paris. Une représentation de cruautés de cette nature à l'entrée d'un monument dédié à l'envoyé d'un Dieu tout bon, à cet ami des hommes, qui leur demande l'amour fraternel, et qui, en mourant, pardonne à ses ennemis, m'a révoltée. La chapelle Sixtine, établie par Sixte IV, qui est assignée aux cardinaux lors de l'élection d'un pape, est célèbre par les

peintures à fresque de Michel-Ange et par le Miserere qui y est chanté dans la Semaine sainte. Elle forme un carré oblong, et par sa construction elle est parfaite pour donner de l'effet au son et à la musique. Les murs de côtés ont des peintures de Perrugini et d'autres maîtres, et tout l'espace de la paroi de l'autel est couvert par le jugement dernier de Michel-Ange. Tous les objets qui le composent tels qu'ils se présentaient à l'imagination ardente de l'artiste, sont rendus avec l'habileté qui le distingue, mais, à mon avis, avec trop de force dans quelques parties et trop peu dans d'autres. Parmi les bienheureux, on voit des visages insignifians qui ont l'air assoupis, et parmi les damnés des contorsions jusqu'à la démence. Dans le dessin règne une grande assurance et beaucoup de légèreté, les groupes sont remarquables par les attitudes et l'ensemble, et cependant le tout ne m'a point inspiré de sentiment agréable et consolant; même le constraste, ce principe si puissant dans le domaine de l'art, ne favorise pas cette impression: la béatitude est dans l'état de repos le plus inactif, qui ressemble plus à l'affaissement qu'au bonheur; la damnation au contraire est dans l'état du plus grand désordre; c'est par conséquent l'extrême des deux côtés, qui mène à la caricature. Si jamais on doit peindre le ciel et l'enfer

(ce qui n'est pas trop mon avis), l'exemple d'un tel maître pourrait résoudre ce problême. Quant au coloris, on peut à peine en juger, tant la peinture est noircie par la fumée des cierges qu'on y brûle depuis des siècles. Je me suis arrêtée longtemps devant ce tableau si vanté, mais je le répète, il ne m'en est resté qu'une impression pénible. La peinture du plafond, qui est aussi un ouvrage de Michel-Ange, représente la création du monde; pour la rendre dans un tableau, il fallait d'abord peindre le chaos d'où Dieu fit sortir les mondes : la chûte d'Adam s'y trouve aussi, quoiqu'il me semble qu'elle ne dût pas y être; il y aussi des prophètes et des sibylles : mais c'est principalement Eve que j'ai eu du plaisir à contempler : elle est représentée sous une figure qui exprime tout le charme de la jeunesse et de l'innocence. Le Dieu créateur est admiré de tous les artistes; c'est une figure de vieillard vénérable, forte, mais très-austère. « Vois Israël, ton Dieu est un Dieu fort ». Cette expression paraît avoir été inspirée à l'artiste, par le pressentiment de la chûte prochaine d'Adam. Cependant, quelque belle que soit cette figure, comme ouvrage de l'art, j'avoue que dans mon sentiment, toute image quelconque de l'esprit du ciel et des mondes, si fort au-dessus de tout ce que l'homme peut

imaginer et produire, me paraît quelque chose de choquant! Le cœur et l'esprit, ainsi que Jésus-Christ nous l'enseigne, n'osent approcher l'Être-Suprême, le principe de toutes choses, qu'en l'adorant avec vénération et respect, mais il n'est donné à aucun pinceau d'en faire l'esquisse, à aucune plume, de le peindre. Quel âge supposera-t-on à l'Être sans commencement ni fin? Quel attribut distinguera l'Être qui les possède tous? Chaque divinité de la Mythologie avait ses marques distinctives, mais le Dieu de l'univers...... Abaissons-nous devant sa toute puissance, et n'essayons pas de le personnifier.

Vis-à-vis de la chapelle Sixtine, est ce qu'on appelle la salle ducale; avec les appartemens voisins, elle compose le conclave, lors de l'élection d'un Pape: c'est aussi dans cette salle, que le Pape lave les pieds des pauvres, le jeudi saint. Elle n'est ornée d'aucun chef-d'œuvre remarquable; les arabesques autour du plafond sont assez jolies, et le rideau au milieu, fait en plâtre, par Bernini, tenu ouvert par les anges, fait, par sa belle exécution, un effet agréable. Qui aurait assez de temps et de courage, pour parcourir les mille appartemens de ce palais? Nous sommes allés aujourd'hui aux loges et aux chambres de Raphaël; les premières sont pro-

prement les divisions d'un corridor ouvert du côté de la cour, qui est entourée de trois côtés d'arcades, les unes sur les autres, en forme carrée. Les fameuses peintures à fresque qu'on appelle, à raison des sujets tirés des Saintes Écritures, la *Bible de Raphaël*, ornent l'allée du milieu des triples arcades qu'on nomme les *Loges*, dénomination dont on désigne en Italie chaque balcon et chaque galerie.

Je m'avançais avec un vrai battement de cœur, vers ces trésors de l'art si justement estimés; ce n'était pas le ravissement de la surprise que j'allais y chercher, mais le plaisir plus grand encore du renouvellement d'une ancienne jouissance. Je m'étais déjà récréée à Saint-Pétersbourg, des délicieuses et parfaites copies de ces chefs-d'œuvre, dont Catherine II a embelli son château de l'Hermitage. Ces copies sont garanties des injures du temps, avec plus de soin que les originaux, par de grandes glaces d'une seule pièce, qui imitent l'ouverture des loges; mais ici les créations merveilleuses allaient se présenter à mes yeux, j'allais contempler ce que la main même du maître a tracé, ce que son génie lui inspirait : l'admiration s'embarrasse peu de ce que les siècles peuvent avoir ôté à la fraîcheur du coloris.

Les divisions ou champs de ces peintures sont

ornées d'une bordure d edessins fantastiques mais très-élégans. Ce genre de peintures qu'on nomme des arabesques, où Raphaël puisa bien des idées, ne fut connu que depuis la découverte des bains de Titus, cependant, on y reconnaît aussi le génie créateur et la brillante imagination du grand artiste. L'œil s'arrête volontiers quelques instans à ces charmans entourages, qui cependant, à mon avis, détournent un peu trop l'attention des peintures principales; il me semble même que l'artiste n'aurait pas dû mêler ces sujets fantastiques et bizarres à la gravité de ses tableaux.

Les principaux des treize champs ou compartimens qui remplissent l'une des ailes de la galerie, sont en partie de Raphaël lui-même, ou du moins exécutés par ses meilleurs élèves, d'après ses dessins, mais dans tous, règne la touche d'un artiste consommé. Consigner ici l'expression de mes sentimens sur chacun de ces tableaux, cela me mènerai trop loin, je ne parlerai que de ceux qui m'ont le plus intéressée. Dans le premier, Raphaël a traité le même sujet que Michel-Ange, dans la chapelle Sixtine, la création de l'univers; comme lui, il a pris le chaos pour le fond de l'ouvrage; il a placé aussi au-dessus, un vieillard respectable, représentant la Divinité : à la vérité, il a répandu plus

de douceur dans la physionomie du créateur, cependant on y voit encore un travail pénible contraire à l'idée de la toute-puissance. « *Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut.* » Comment exprimer ce mot sublime par la peinture? Mais je me suis déjà prononcée là-dessus.

Dans le second champ paraît la création des animaux; dans le troisième celle de l'homme et de la femme. Son Eve surpasse encore en beauté celle de Michel-Ange; elle regarde Adam avec un étonnement et un plaisir inexprimables. Un autre champ présente une scène d'idylle patriarchale, l'entrevue de Jacob à la fontaine avec Rachel et Lia. Quelle douceur, quelle naïveté dans ces trois figures! Plus loin, Moïse, appuyé sur les tables des lois est plein d'une dignité solennelle; c'est vraiment le législateur des Hébreux; puis Joseph au milieu de ses frères, sujet touchant et très-bien traité : mais celui qui excite le plus le ravissement et la dévotion, c'est le baptême du Christ. Toutes les figures qui environnent le Sauveur ont l'empreinte de la noblesse et de la dignité, et combien la sienne est encore au-dessus! c'est l'envoyé du ciel, entouré de gloire et pénétré intimement de sa divinité. Par-dessus encore se distingue l'institution de la Sainte-Cène, c'est celui dont

le coloris est le mieux conservé. Sur les visages des apôtres, on voit si bien les mouvemens intérieurs de leur ame et l'expression de leur caractère, qu'on les reconnaît tous : le maître a donné l'indication du traître dont l'expression est atroce, pendant que la sérénité céleste règne dans les traits du juste qui va périr et qui le sait d'avance; ce contraste produit un sentiment ineffaçable. Les deux autres ailes de la galerie contiennent la suite de l'histoire du Nouveau-Testament représenté par divers peintres.

Des loges nous avons passé aux chambres qui sont le triomphe de Raphaël; mais enlevé par la mort à la fleur de son age, il fallut les laisser achever à des élèves. La première vue de ces grandes salles produit une sombre impression; les voûtes exhaussées sont absolument vides, les parois seules sont garnies de peintures rembrunies ou pâlies : il me semblait entrer dans le parvis d'un monde d'ombres qui se laissaient apercevoir derrière un voile de brouillards et de vapeurs. C'est moins le temps qui les a gâtées, que les hordes barbares de Charles V qui ont pillé et saccagé le territoire romain; ce sont surtout les soldats du connétable de France qui laissèrent en 1528 leurs traces ennemies sur ces beaux ouvrages : ils avaient choisi pour leurs casernes les chambres de Raphaël, et la fumée a

privé la plupart des tableaux de leur coloris, en y substituant une teinte jaune ou noire. Les parois de la première salle contiennent l'histoire de Constantin : d'abord il encourage son armée; on croit entendre le discours qu'il prononce à ses soldats; ensuite vient la bataille elle-même; puis le baptême qui le consacre au christianisme : enfin l'acte de donation du territoire romain au siége papal. La bataille passe pour être le meilleur de tous ces tableaux; elle est, il est vrai, représentée avec toutes les circonstances de cet horrible spectacle; mais c'est une bataille, j'en détourne les yeux. Le seul sentiment humain qu'on retrouve au milieu de ce carnage, c'est un vieillard qui a vu tomber son fils sous un coup mortel, il s'est élancé au milieu des lances, et il emporte le corps de son fils tout le reste n'inspire que l'horreur. L'histoire peut raconter des batailles, la poésie peut les chanter; toutes les deux peuvent nous inspirer de l'enthousiasme pour le vrai héros qui se bat pour défendre sa patrie contre des brigands conquérans dont il veut délivrer la terre; mais, dans la peinture, l'œil ne peut pas distinguer l'un de l'autre, et ne voit que l'homme acharné contre l'homme. L'exemple des anciens n'est pas une justification : on peut leur reprocher en général la dureté et la cruauté. Un as-

pect affreux pour moi, et que l'art admire, c'est Marsyas écorché par Apollon, ou bien Achille traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie. En général le sentiment est plus pénétrant par la vue que par la narration; je ne prétends pas dire cependant qu'il doit être défendu à l'art de choisir des scènes guerrières, mais ce n'est pas celles que je préfère.

Je passe à des représentations plus douces. Dans la salle appelée d'Héliodore, me tombe d'abord sous les yeux le miracle de Bolsenna, lorsqu'une hostie rompue répandit du sang. La frayeur exprimée sur le visage du prêtre, l'étonnement sur celui des spectateurs, et la sainte et tranquille satisfaction qui règne dans celui du pape, en la présence duquel s'opère le miracle, sont rendu avec une vérité frappante; mais le tableau qui m'a fait l'impression la plus profonde, c'est Saint-Pierre délivré de la prison. La représentation a trois actes : 1°. l'apôtre livré au sommeil parmi les gardes endormis; 2°. un ange qui le réveille et l'emmène; 3°. les gardes se réveillant en sursaut quand la lumière brillante du soleil pénètre dans la prison. L'admiration, la foi, l'étonnement, la frayeur se peignent sur tous ces visages, comme s'ils les éprouvaient réellement, c'est une vraie poésie de couleurs. Le soleil brillant derrière la grille

noire de la prison produit un effet étonnant. C'est, sans contester, le tableau où il y a le plus d'effet. J'ai vu à présent le tableau de la fuite d'Attila dont j'avais été si enchantée dans le bas-relief d'Algardi, au monument de Saint-Léon. La comparaison entre deux grands maîtres qui tous deux ont traité le même sujet, l'un au pinceau, l'autre au ciseau, procure un grand plaisir. Quand même on admet qu'une réminiscence du tableau de Raphaël a guidé le ciseau d'Algardi, on ne peut pas nier que le bas-relief ne montre aussi un esprit original. Dans le tableau de Raphaël se développe un poëme épique : le personnage principal est Saint-Léon, humble, mais en même temps plein de dignité. L'illustre prince de l'église chrétienne est assis sur une mule, devant laquelle on porte le signe sacré de la religion; un cortège nombreux l'entoure, mais le saint-prêtre est le point d'où partent la foi, l'espérance et la ferme confiance en Dieu que l'on remarque dans tous. Un ciel serein et brillant plane sur la respectable marche. Dans le haut s'avancent Saint-Pierre et Saint-Paul armés de glaives menaçans; devant eux s'élève un ouragan lançant des foudres contre les barbares; des nuages noirs s'étendent sur l'armée d'Attila. La confusion et l'épouvante l'ont saisi : ses hordes et ses

chevaux prennent la fuite; l'orage emporte dans les airs leurs étendards ; tout est calme du côté des chrétiens, et la croix triomphe. Quelle abondance de vie, quelle ordonnance pleine de sagesse, quelle expression claire et parlante règnent dans cette parfaite composition ! Cependant l'apparition des apôtres me causait du trouble, ce qui ne m'est pas arrivé dans Algardi ; probablement c'est l'effet des couleurs qui rend ces figures plus frappantes.

Nous sommes ensuite entrés dans la salle qui montre le plus haut point où le génie de Raphaël ait pu atteindre ; il a développé là une telle habileté dans son art qu'il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. Faire paraître sur la surface d'une figure humaine au moyen de quelques couleurs, ce qui se passe au fond de l'âme, et tous les sentimens intérieurs, c'est à mon avis le problême de l'art imitatif. Le repos est le centre d'où partent les différens changemens de sentimens, les nuances du plaisir, de la douleur, de l'allégresse, du chagrin, de l'espérance, du désespoir ; Plus l'état de l'ame est éloigné de ce centre, plus il est facile à l'art de la saisir et d'exprimer ce qu'elle éprouve ; ainsi la colère, la fureur, etc., etc. produisent sur cette surface des lignes plus profondes, plus marquées. Les dégradations, au

contraire, exigent aussi un sens plus subtil formé par la physionomie et la connaissance des hommes, pour les rendre visibles ou compréhensibles. Enfin la représentation de l'abstraction qui occupe le penseur, le travail tranquille et profond de l'esprit qui ne se passe que dans le fond de l'âme et rentre en apparence dans le domaine du repos; en un mot, l'art de rendre apparent un état qui n'est que spirituel et si peu visible : voilà le talent d'un artiste du plus haut rang. Raphaël a résolu ce problême dans son tableau de l'école d'Athènes. Dans un local bien choisi, ce grand artiste introduit les anciens sages de l'antiquité et les présente aux yeux en différens groupes; le lieu de ce rassemblement est une vaste halle d'une belle architecture, ornée de colonnes; les statues d'Apollon et de Minerve le consacrent, pour ainsi dire, à sa destination. Mes savans compagnons me donnaient l'explication des différentes scènes de ce beau tableau; explication qui repose sans doute sur la tradition.

Dès l'entrée, le philosophe poëte Platon s'empare du spectateur; il est debout à côté d'Aristote; il cause avec lui. — Ah! oui il parle, son ame vole avec son regard vers le ciel; il semble deviner le principe éternel d'où s'émanent tous les êtres. La pensée de Platon des-

cend du ciel sur la terre, celle d'Aristote s'élève de la terre au ciel. Dans un autre groupe Socrate paraît dans une attitude qui exprime très-intelligiblement sa manière de philosopher ; il répète encore une fois à ses auditeurs entraînés les élémens de la vérité qu'il cherchait et de sa belle et pure morale. La figure du sage n'est pas belle, mais elle est noble et pleine de dignité; l'assurance et la conviction se peignent sur son visage ; on voit qu'il se réjouit d'avance de la victoire qu'il va remporter sur l'erreur et les préjugés. Son discours s'adresse à un beau jeune guerrier que je suppose être Alcibiade. Diogène méprisant tous les besoins, toutes les relations, et même cette assemblée, reste éloigné d'elle, couché d'une manière très-caractéristique sur les degrés qui conduisent à la salle. L'inventeur Archimède explique des figures de géométrie. On prétend que Raphaël a donné à ce philosophe la figure de Bramante. Il s'est peint lui-même dans celle de Zoroastre : cet ancien Persan est entouré de plusieurs hommes, entre lesquels on le distingue par une coiffure ou un bonnet noir et par sa figure très-spirituelle; je l'avais déjà remarquée dans d'autres tableaux de Raphaël.

Vis-à-vis de cet excellent ouvrage, on en voit un autre très-ingénieux, c'est une dispute théo-

logique, un échange d'idées sur la Sainte-Cène. Le local de cet entretien est une place où commence la construction d'un temple, et où les révérends pères de l'église et d'autres savans sont rassemblés. On distingue très-bien que c'est une dispute d'opinion, et qui par conséquent admet plus de passion que dans l'école d'Athènes. On est étonné du talent que montre ce sublime artiste dans la variété de l'expression. Quelle vie dans l'ensemble! comme chaque partie ressort, comme l'ame se peint sur la toile avec vérité, avec précision! Saint-Augustin dicte son opinion, on voit sortir les paroles de ses lèvres: il semble qu'on l'entend. Les quatre pères de l'église sont assis à côté de l'autel de l'église naissante. Parmi les autres groupes on remarque encore des têtes excellentes, pleines de vérité et d'énergie. Dans ce même appartement se trouve le Parnasse, qui ne sert selon moi qu'à relever les peintures qu'on a vues auparavant; des idées fines et caractéristiques percent aussi cependant dans cet ouvrage. Le violon d'Apollon est sans doute une plaisanterie faisant allusion à l'anachronisme de Michel-Ange qui confie les ames chrétiennes au nautonier Caron pour les transporter dans l'autre monde. J'achevai mes promenades dans les chambres par la salle qui contient le tableau du grand incen-

die des maisons à Rome, connu sous la dénomination de *Borgo di Santo Spirito*. Les édifices jettent des flammes qui éclairent d'une manière effrayante la nuit environnante; l'orage souffle sur le brasier et disperse au loin les étincelles : le pape cherche à appaiser le feu par ses prières. Le tout est ordonné et calculé avec sagesse, et l'effet en est admirable ! Un fils emporte son père dans les flammes; une mère s'enfu t avec son enfant, une autre, d'une maison déjà embrasé, présente le sien à son père; des mains demandent du secours et s'étendent vers le pape. Tout y est vrai, tout est excellent; cependant il y a aussi dans ce tableau des choses qui me déplaisent, entre autres une figure d'un rouge de tuile descendant d'une fenêtre qui fait une impression désagréable : néanmoins le tout excite une haute admiration! Des sentimens profonds, joints à une imagination très-vive, guidaient le pinceau de l'artiste créateur.

Une partie considérable du Vatican est occupée par la bibliothèque. Le Pape Hilaire en jeta les fondemens en 465 dans le palais du Latran. Nicolas V l'augmenta et la fit transporter au Vatican. Sixte-Quint l'enrichit considérablement et en fit étendre et embellir le local : ce fut aussi ce pape qui institua un fonds permanent pour la conservation et la continuation de cette biblio-

thèque. On passe par une vaste antichambre pour arriver à la salle principale; c'est là que se tiennent les personnes de service et ceux qui profitent de cette collection de livres pour faire des extraits: on y remarque les beaux paysages de Paul Brill. L'aspect de la grande salle est imposant, sa longueur est de 96 pieds et sa largeur de 48. Sept superbes pilastres en soutiennent le plafond et partagent la salle en deux parties; de grandes fenêtres des deux côtés l'éclairent de la manière la plus avantageuse. Les peintures au-dessus de la corniche, faisant le tour de la salle, représentent les principaux événemens de la vie du pape Sixte-Quint. Entre les fenêtres, à main gauche, sont les ouvrages les plus remarquables de l'antiquité, et à droite les principaux conciles. Le pilastre du milieu est couvert des noms des inventeurs des différentes langues; le catalogue commence, comme on le comprend bien, par Adam. Entre les armoires de livres il y a de grandes tables de magnifique granit ornées des meilleurs bas-reliefs de bronze fortement doré. On conserve dans cette salle deux remarquables restes de l'antiquité, une colonne haute de 9 pieds, d'albâtre oriental transparent, déterre en 1702 devant la porte Majeure sur la voie appienne, et un sarcophage de marbre avec le linceul d'asbeste ou d'amiante qui y a été trouvé. On ne

s'aperçoit point d'abord que l'on entre dans une bibliothèque, les armoires des livres étant fermées, mais l'accès en est accordé avec beaucoup de libéralité, surtout aux étrangers.

De longues galeries remplies aussi de livres touchent les deux bouts de la grande salle; outre les grands et beaux vases étrusques posés sur les armoires, ces galeries, ainsi que les chambres attenantes, contiennent beaucoup de choses curieuses; deux figures en marbre, assises, sont très-renommées: l'une est l'orateur et philosophe Aristide de Smyrne, l'autre Saint Hippolyte qui a introduit le calendrier de Pâques. La première est un ouvrage grec qui surpasse de beaucoup la seconde. Une autre chambre est remplie d'antiquités chrétiennes, rassemblées par Benoît XIV et ses successeurs. On est saisi d'horreur en voyant les instrumens avec lesquels les saints martyrs ont été tourmentés jusqu'à la mort; comment est-il possible que les hommes aient pu de sang-froid appliquer leur talent inventif à de telles cruautés! Cette idée est déchirante; mais d'un autre côté l'ame abattue se relève avec dignité en pensant à cette vertu sublime éprouvée par les supplices les plus raffinés, et qui leur oppose une persévérance qui résiste à tout, qui se résigne à tout, qui abandonne tout; excepté la foi et l'espérance d'une destination supérieure.

Dans une salle, instituée par l'excellent Ganganelli, il y a au plafond une peinture de Mengs qui m'a paru très ingénieuse: la muse de l'histoire écrit les événemens du monde sur les ailes du temps; près d'elle est, d'un côté, un génie, de l'autre, un Janus qui ouvre les années: au-dessus plane la renommée dans des nuages. Les autres décorations sont de porphyre et de granit. Dans cette salle sont conservés les manuscrits sur des écorces d'arbre ou sur des espèces rares de premiers papiers. Un joli cabinet est destiné à une riche collection d'estampes, il est orné des portraits des graveurs les plus célèbres. La dernière chambre contient, dans différentes armoires, un nombre considérable d'antiquités romaines, une grande collection des monnaies les plus rares, d'excellens camées, de petites statues de bronze, très-intéressantes. Ce qui m'a le plus attirée sont des monumens d'affection qui sont à part: des vases lacrymatoires, des patères de sacrifice, des lampes trouvées dans des tombeaux antiques. Il n'y a que quelques années qu'on trouva encore dans un tombeau, qu'on croit être celui de la fille de Cicéron, nommée Tullie, un vase lacrymatoire, une lampe, et une tresse de cheveux brun-clair: on montre ces trois objets avec un intérêt particulier.

Le 6 février.

Le Vatican est déjà depuis bien des siècles un délicieux musée; quoique les différens souverains qui se succédaient si rapidement n'aient pas eu tous le même goût ni les mêmes principes à l'égard des arts et des sciences, on a fait cependant graduellement une riche collection des plus précieux ouvrages qu'ait produits l'esprit humain, avant et après l'époque de la civilisation et le rétablissement des arts.

On entre dans le musée appelé Clémentin, d'après Clément XIV son fondateur, pour voir les trésors de la sculpture, et l'on est étonné qu'en dépit des spoliations, il en soit autant resté; les morceaux enlevés sont remplacés par des copies exactes en plâtre. Winkelman, Visconti et d'autres ont donné d'excellentes descriptions de ce musée, je vais donc parcourir et admirer en silence le temple des arts. Je ne m'arrêterai qu'un instant auprès des chefs-d'œuvre les plus distingués; je remarquerai sans prétention ce qui m'a particulièrement intéressée et m'a laissé des souvenirs précieux. L'esprit des productions antiques remplit l'ame de sentimens sérieux et mélancoliques, jusqu'à faire quelquefois frissonner. Tant et tant d'êtres ont disparu, qui tous, du plus au moins, ont coûté des larmes et des regrets! on regarde alors avec

un sentiment d'effroi ces monumens de dernière tendresse qui nous sont restés. Si dans leurs fêtes populaires les anciens méritaient souvent le reproche de dureté, et même quelquefois de barbarie, ils surent mettre en échange dans de certaines cérémonies, qui ne se rapportaient ni à l'état ni à la religion, mais seulement aux sentimens du cœur, plus de douceur, de sensibilité que nous, particulièrement dans la manière dont ils traitaient les morts et dont ils célébraient leur mémoire.

Mon regard s'est arrêté d'abord à l'entrée sur le couvercle d'un sarcophage orné d'une figure de femme de grandeur naturelle ; c'est une figure tombée des bras de l'amour dans ceux de la mort. L'amour est à ses pieds avec son carquois et son flambeau renversé ; un autre amour avec une guirlande de fleurs repose à côté de sa tête. En général l'amour jouait un rôle important chez les anciens ; il donnait la vie à l'existence entière, et parsemait même de roses, de lys et de myrte le chemin du tombeau : son flambeau renversé annonce seul sa fin et celle de l'être qu'il animait de son feu. J'ai été voir le sarcophage de Scipion surnommé *Barbatus*. Le tombeau de cette famille célèbre n'a été découvert que depuis vingt-cinq ans. L'ancien poëte avait là aussi son lieu de repos; les inscriptions

sépulcrales sont incrustées dans le mur. A côté un petit sarcophage, contenant les cendres de deux enfans, m'a touché; sur la partie supérieure on voit ces deux charmantes petites figures endormies. A la partie inférieure se trouve une déesse de la Victoire appuyée contre un palmier, et ouvrant la porte de la mort. La victoire était en général le symbole d'heureux pressentimens, ainsi on ne doit pas être étonné de la trouver à côté de deux âmes innocentes quittant cette terre de douleur. Cependant, il ne faut pas toujours chercher dans les ornemens d'un ancien sarcophage des rapports exacts avec la vie de la personne dont il renferme les restes : souvent aussi les artistes avaient en provision des sarcophages en marbre, et ils cherchaient dans les poëtes les ornemens dont ils les décoraient. Je n'ai donc pas été surprise de trouver sur un sarcophage l'histoire tragique de Clytemnestre; les remords d'Oreste après avoir tué sa mère sont exprimés avec une force dont on ne peut se faire aucune idée. Il aperçoit les Furies endormies, il craint leur réveil; dans chacun de ses traits, dans son attitude, on voit le trouble de sa conscience; on le voit ensuite cherchant son salut à l'autel d'Apollon : c'est un bas-relief d'un travail exquis. On voit aussi sur un sarcophage étrusque d'albâtre, Enée tuant Mézence,

tyran d'Agilla, avec une lance. Je voudrais seulement que l'artiste eût choisi un autre sujet: en général, j'ai souvent à regretter que le sujet ne soit pas digne du talent. Mais ce qui doit être compté au nombre des plus grands chefs-d'œuvre c'est un sarcophage où l'on voit représentée une course de chars; sur le couvercle, est un jeune garçon qui conduit deux chevaux; il est debout sur l'un des deux, et sa posture est si bien faite, qu'on voit qu'il saute d'un cheval à l'autre: c'est un sujet insignifiant, mais supérieurement travaillé; tandis que celui-ci, qui pourrait être charmant, Diane avançant timidement vers Endymion endormi, a été traité médiocrement.

Je remarquerai seulement encore deux sarcophages du temps de Constantin d'une grandeur extraordinaire, en porphyre. Le plus grand, trouvé devant la porte Majeure, renfermait les cendres de la mère de Constantin, de sainte Hélène; le plus petit, celles de la fille de sainte Constance, et fut trouvé près de l'église de sainte-Agnès. Ce dernier a une surcharge d'ornemens, de figures, de trophées, de génies, de soldats, les bustes de Constantin et de sainte Hélène, enfin un mélange bizarre dont il serait difficile de trouver le sens et la connexion. L'autre n'est pas moins chargé de toutes sortes

de génies, ni moins entrelacé de pampres; mais le sens de l'emblême est indiqué : chez les premiers chrétiens la vigne faisait allusion à l'institution de la sainte Cène. La sculpture, sur une pierre aussi dure que le porphyre, est excessivement pénible ; on peut admirer dans ceux-là la patience et l'assiduité au travail, mais assurément les Graces n'ont pas conduit le burin. Parmi les nombreux fragmens de statues, on doit d'abord faire mention du torse, ce fameux tronc d'Hercule; il faut cependant le coup-d'œil d'un bon anatomiste pour sentir tout le mérite de cette statue : elle a été enlevée, et un beau plâtre a été mis à la place de l'original. Un fragment d'une figure de femme a fait une impression plus profonde sur moi; la plus grande partie supérieure y manque, mais la draperie légère qui entoure mollement les belles proportions de ce qui reste, fait ressortir délicieusement ces belles formes.

Dans une autre salle, j'ai remarqué la belle figure d'une matrone romaine qu'on croit être une Livie, quoiqu'elle n'ait aucune ressemblance avec celle qu'on trouve dans la collection du palais Borghèse; les plis de la draperie sont imités au naturel; la forme de la main, cachée sous la draperie, se fait sentir sous cette légère enveloppe, qu'on ne peut croire de mar-

bre. Plus loin, est une vraie Livie, très-belle, qui rappelle celle du palais Borghèse : après elle, je nommerai Diane qui a les formes les plus élégantes ; un habit de chasse voltige légèrement autour d'elle. Je m'arrêtai ensuite devant un Faune, sans m'en douter ; on le prendrait pour un amour malin, si ses oreilles pointues et son pied fourchu ne le trahissaient pas. Un autre Faune de beau rosso antico, tiré de la villa d'Adrien près de Tivoli, est supérieurement travaillé : il a tous les caractères donnés aux faunes ; une sensualité brutale et une gaîté grossière sont les propriétés de ces êtres que l'ancienne mythologie place entre l'homme et l'animal. Un groupe parfaitement exécuté, et très-admiré des artistes, représente le Persan Mithras assis sur un taureau et environné d'autres animaux : c'est un symbole des anciens mystères persans. Près de là sont deux chiens levriers excellens, qui peut-être étaient jadis à la suite de la chasseresse Diane. Après avoir parcouru plusieurs chambres, je suis entrée dans une grande salle arrangée par les ordres de Pie V, et remplie de toutes sortes d'animaux. Il est frappant d'y trouver le cruel Tibère seul de son espèce. Cette statue fut trouvée en 1795 à Piperno, sur le chemin de Naples : le pape actuel l'acheta pour 5,000 ducats, et l'a reléguée dans le règne

animal. C'est une figure nue, assise et colossale, dont le travail est fait en maître.

J'arrive aux copies en plâtre des originaux enlevés et conduits à Paris. Apollon et les neuf Muses, trouvés près de Tivoli, paraissent être de différens maîtres, malgré leur égale grandeur. Le dieu manque de dignité et a quelque chose de trop féminin : la tête de la muse tragique est bien belle, mais la grande et docte Uranie, dont le séjour est au milieu des astres, surpasse toutes ses sœurs. Je m'approchai d'une figure charmante : elle réunit la douce aménité à une gravité pensive où l'on distingue une nuance de mélancolie ; c'est un amour qui répond parfaitement à l'idée qu'on doit se faire de ce génie de l'existence humaine ; est-ce qu'il n'y a pas du sérieux et de la gaîté dans l'amour? Il y a une autre statue sur laquelle les opinions sont bien partagées, la plupart des artistes l'appellent un Antinoüs ; Winkelman croit que c'est Méléagre, et Visconti la prend pour Mercure : mais Zoéga considérant la difformité du bas de la jambe dans cette statue, d'ailleurs si belle, prétend y reconnaître un OEdipe à qui, dans son enfance, on avait percé les chevilles des pieds. Il se fonde sur ce qu'un grand artiste, comme la figure entière le prouve, n'aurait pas laissé dans son ouvrage cette difformité sans dessein :

le tout annonce un héros; la bouche a une vie étonnante, et toute la figure est pleine de grâce et d'énergie. Si c'est un OEdipe, il ne se doute pas encore de son tragique avenir.

Comment parlerai-je de l'Apollon du Belvédére? et pourquoi en parler? qui ne sait que c'est l'idéal de la beauté et le triomphe de l'art, et que les paroles manquent à l'admiration; c'est vraiment, si l'on peut s'exprimer ainsi, du marbre déifié. Je raconterai donc seulement ce qui ait arrivé il n'y a pas long-temps à une jeune fille de la campagne, encore tout innocente, qui vit un jour cette statue; elle en emporta l'image au fond de son cœur, elle y pensait sans cesse, et tomba peu-à-peu dans une douce mélancolie. Plusieurs fois elle revint de son village pour offrir à son Apollon des guirlandes de fleurs et y répandre devant lui des larmes involontaires: Hélas! son amour ne peut l'animer; et le miracle de Pygmalion ne se renouvellera pas pour elle. Je dirai aussi que je m'étais attendue à tout ce qu'il avait de plus sublime, et que mon attente fut surpassée; mais peut-être ai-je été plus surprise encore, parce que je n'y étais pas préparée, à la vue de la muse tragique Melpomène, devant laquelle je suis restée comme ravie en extase! C'est, il me semble, tout ce qu'il y a de plus sublime, le plus haut

point de dignité que jamais l'art ait atteint, c'est un chef-d'œuvre parfait. Enfin je remarquai aussi une Ariane endormie; c'est une des plus charmantes figures qui soient sorties de l'imagination d'un artiste poète.

Du musée nous sommes allés dans le jardin; il est dans le goût antique, mais cependant pas aussi raide que celui du Quirinal. Au milieu de toutes sortes de jets d'eau bizarres, on distingue une agréable fontaine. En parcourant les allées ombragées on rencontre des points de vue pleins de charme qui s'étendent au loin : la plus belle est celle qui laisse voir le Belvédère. Dans ce jardin et surtout dans l'espace que l'on traverse en sortant du musée, se trouvent des fragmens de morceaux d'une haute antiquité; le principal est un obélisque, couvert d'hiéroglyphes et partagé, par sa chûte, en trois morceaux : on y voit aussi la pomme de pin, haute de onze pieds, qui ornait le mausolée d'Adrien, ainsi que le piédestal de la colonne érigée en l'honneur d'Antonin le Pieux, avec des bas-reliefs qui représentent cet empereur et Faustine son épouse, élevés au rang des dieux.

Le 7 février.

Un événement de la nature interrompt nos excursions; des torrens de pluie ont tellement

gonflé le Tibre que la moitié de Rome ressemble à Venise. Ce débordement du fleuve frappe le peuple, il arrive en foule pour le regarder. On se raconte les inondations des années précédentes, on exagère les dévastations; on s'effraye! le Corso est déjà inondé, plusieurs rues sont sous l'eau; des chars et de petits bateaux ou canots passent ensemble. Nous avons vu entrer l'eau dans les voûtes des églises, et en ressortir, et ce n'est pas sans crainte que nous avons atteint les ponts des îles du Tibre; nous sommes descendus sur un de ces ponts, et nous avons vu l'immense torrent tournoyer par-dessus les jardins situés aux bords de la rivière. Un des moulins à eau, construits sur les pontons des navires, en a été détaché et lancé dans les flots; quatre-vingts charges de blé ont été coulées à fond. C'est un semblable ravage qui entraîna le magnifique pont de marbre, nommé Ponte-Rotto, qu'on fit en vain rétablir plusieurs fois; ses ruines sortent à présent de l'eau, semblables à une petite île. Le spectacle de dessus les ponts était vraiment effrayant: de tous côtés, les vagues se brisaient avec fracas contre les palais et contre les cabanes : il semblait que la ville entière allait être submergée. La partie la plus exposée est la rue des Juifs qui longe le Tibre; ses malheureux habitans sont à présent tour-

mentés par l'eau comme ils le sont à l'ordinaire par la police; ils se sont réfugiés dans les étages supérieurs de leurs misérables demeures, menacés d'un écroulement. On les abandonne à leur triste sort, tandis qu'on s'empresse de secourir et de sauver les chrétiens; est-ce là l'esprit du christianisme et la volonté de celui qui disait en mourant : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ? ».

L'inondation a entièrement rempli d'eau les cavités des catacombes; plusieurs de ces voûtes souterraines se sont écroulées. Probablement les affaissemens du terrein dans la villa Pamphili, devant la porte de saint-Laurent, ont eu une cause semblable. Quel air empesté ne doivent pas exhaler pendant l'été les églises où l'eau du Tibre a pénétré! de quel limon corrompu l'eau qui en ressort ne doit-elle pas couvrir les contrées basses! Chacun se plaint du mauvais air de Rome; des maladies, des morts nombreuses ne confirment que trop ces plaintes; et le gouvernement n'oppose rien à ce mal, qui est encore aggravé par le sirocco, passant sur les marais pontins et par la destruction des forêts ou des bois d'ombrage qu'on laisse couper, et qui donnent par là au mauvais air un passage plus libre.

Le 9 février.

L'eau continue toujours ses débordemens. Nous sommes montés sur le Pincio pour aller à la villa Médicis; là nous avons parcouru des yeux, depuis la galerie la plus élevée, ce grand et terrible spectacle. De quelque côté que l'œil portât ses regards, il ne s'offrait à lui que des flots tournoyans; la vaste campagne semblait une mer; semblables à des îles, les petites collines sortaient de l'eau, les cîmes des grands arbres paraissaient une forêt de broussailles, les vignes avaient disparu, et les places n'étaient plus reconnaissables que par le faîte des édifices. On ne voyait plus aucun mur d'enceinte, les flots en ont renversé de douze pieds de haut: des meubles, des débris de cabanes nageaient de tous côtés. Quelle misère cette nouvelle dévastation va ajouter à celle dont on souffrait déjà! L'étonnement et la douleur se succèdent dans mon ame; la nature toujours grande et sublime, même lorsqu'elle dérange ses lois, m'entraîne à l'admiration, et me fait oublier un instant les maux qui sont prochains. Le beau ciel de Rome se répétait dans ces immenses flots, d'où paraissaient sortir les montagnes éloignées avec leurs sommets couverts d'une neige brillante.

Nous quittâmes cet aspect qui émeut l'ame

profondément, et qui cependant l'entraîne, pour aller voir le Panthéon également dans l'eau. Nous passâmes dans des rues inondées comme les canaux de Venise, et parvînmes, par des détours, à la place du Temple. Le beau portique élevé se doublait à la surface de l'eau, ses immenses colonnes défiaient le violent élément. Nous arrivâmes en prenant une étroite rue latérale, et passant par la sacristie dans l'intérieur de la rotonde; là les flots tranquilles remplissaient tout. Nous montâmes sur la plus haute marche de l'autel que l'eau commençait déjà d'atteindre. Le silence du Temple n'était interrompu que par le bruit des vagues qui continuaient à y entrer; les voûtes élevées se réfléchissaient dans l'eau, et formaient une seconde église renversée : l'ouverture du haut de la coupole jetait une lumière semblable à une lune voilée, seul point lumineux dans ce solennel crépuscule. Jamais un spectacle ou un phénomène ne m'a pénétrée plus profondément que cet effrayant aspect! Il me semblait que l'esprit des mondes avait fait emporter du Saint-Temple tous les faux dieux, et leur culte des temps anciens et modernes, avec leurs fables et leurs illusions, pour offrir une image de l'éternelle puissance qui déjoue les projets des hommes et leurs œuvres, s'ils ne se sont conduits par l'esprit de vérité.

Le 14 février.

Le Tibre courroucé, qui renversait tout ce qui se trouvait sur son chemin, est rentré paisiblement dans son lit, mais non sans laisser des traces de ses ravages. Non loin de la place d'Espagne, à l'entrée d'une rue, le pavé construit sur une catacombe s'est enfoncé de douze pieds. La dévastation est plus grande encore vers le pont: l'eau a pénétré jusqu'au second étage des maisons; il y en a même de renversées; la plupart des rues sont couvertes de limon. A travers tous ces désastres, nous avons atteint la voie flaminienne; les hautes murailles sont à terre comme des châteaux de carte.

Au Ponté-Mollé nous avons eu le plaisir de jouir de la beauté du coucher du soleil; la nature naguère courroucée, semblait nous sourire comme une mère tendre qui s'est reconciliée avec ses enfans. Un empire de splendeur et de magnificence régnait sur les montagnes, répandant dans les vallées des torrêns de lumière; les collines lointaines étaient colorées de jaune pâle et de violet. Sur l'autre rive du fleuve, il y a deux tombeaux couverts d'un sombre tapis de verdure, doucement éclairés des derniers rayons de l'astre près de disparaître: ils donnaient à ce tableau une teinte de mélancolie, impression qui règne en général dans la ville de Rome et ses alentours.

Le 16 février.

Le carnaval est proprement la fête de congé qu'on donne aux plaisirs, avant d'entrer dans le temps de la pénitence et du carême. Cette fête populaire, dans laquelle on retrouve visiblement une ombre de l'antiquité, est attendue avec la plus grande impatience et célébrée avec la plus vive allégresse. Ainsi que dans les saturnales de l'ancienne Rome, toutes les différences de condition sont suspendues pendant le carnaval; mais ce qui m'a paru le plus singulier, c'est qu'on commence ces modernes saturnales par l'acte le plus tragique : ordinairement les criminels, condamnés à mort, sont exécutés publiquement le premier jour du carnaval, peu d'heures avant l'explosion de la joie la plus vive. La veille du jour, on dresse une potence ou un échafaud sur la place du peuple; c'est seulement dans la nuit qui précède l'exécution, qu'on annonce au malfaiteur son dernier sort. On l'amène à minuit dans la salle de la justice, là il apprend sa sentence; en le ramenant dans la prison, on lui fait traverser une chapelle, dans laquelle une image du Christ, mise en mouvement par des machines, lui tend les bras. Dès ce moment, s'avancent vers lui deux membres de la confrérie dont j'ai parlé; ils se partagent le soin d'adoucir les dernières heures du condamné, par des consolations et des rafraîchis-

semens : il y a aussi un ecclésiastique pour le préparer à la mort.

Ce matin a couru le bruit de l'impénitence obstinée de l'un des malfaiteurs. Le peuple en était consterné, et priait à genoux pour l'ame de ce malheureux. Il a été exaucés ; on est venu lui apprendre sa conversion finale, qui lui a fait jeter des cris de joie. Peu après est arrivé, la justice criminelle accompagnée d'un corps de cavalerie. Chaque condamné était dans une charrette particulière, ayant à ses côtés un frère voilé, et devant lui un prêtre tenant un crucifix; la cavalerie ferme la marche. Dans un vestibule tendu de noir, près de la place de l'exécution, chaque criminel se confesse encore et reçoit l'absolution. L'ecclésiastique et le frère consolateur les accompagnent à l'échafaud; le dernier prend soin du corps après l'exécution. Tout le peuple est à genoux et récite à demi-voix des prières pour le salut des criminels; il en résulte au milieu d'une telle foule une espèce de bruit sourd et monotone qui fait frissonner. Pendant ce tems, les frères de la confrérie recueillent des aumônes ; l'argent qui en provient, et qui est assez considérable, est appliqué, la moitié à dire des messes pour l'ame des exécutes, l'autre à consoler leur famille. Tous les individus de ces familles sont logés et

nourris hors de la ville pendant la procédure et jusqu'après l'exécution, pour leur en éviter les apprêts et le bruit.

Voilà sans doute de beaux traits d'humanité! Je suis entrée dans ces détails, parce qu'il me semble que je n'ai vu nulle part mettre à cet acte nécessaire, mais terrible, autant de solennité et de charité: mais pourquoi y a t-il toujours des abus? Bien loin que cette manière inspire l'horreur du crime, elle semble plutôt l'encourager. L'ouvrier actif et vertueux qui nourrit sa famille à la sueur de son front, se voit souvent, lorsque les forces l'abandonnent ou que le malheur l'accable, forcé de combattre jusqu'à la fin de ses jours contre la misère, et de laisser après lui les siens dans la plus entière indigence, tandis que le voleur de grand chemin, ordinairement assassin, se procure avec peu de peine de quoi vivre, défiant le danger au moyen de nombreux réfuges; et s'il y succombe, il finit sa vie, sans languir dans un grabat. L'église et l'intercession de tout le peuple lui promet la béatitude éternelle; ses derniers momens sont adoucis par des jouissances sensuelles et des consolations; sa famille même est mieux fournie par les aumônes, fruit de sa vie criminelle, qu'elle ne l'eût été par son travail. L'homme doit mourir une fois, le malfaiteur choisit la mort la

plus facile et la plus prompte. Punir les crimes est la triste occupation des gouvernemens, les prévenir devrait être l'objet de leur sagesse.

A 3 heures après midi.

Quel changement de scène! tous les signes de la justice criminelle ont disparu; aux soupirs de la compassion ont succédé les cris de la joie la plus extravagante. Est-ce bien ce même peuple qui assistait il n'y a que quelques heures, les larmes aux yeux et le cœur contrit, à quatre exécutions? Est-ce la même place où l'on a donné et reçu la mort? on ne reconnaît plus ni l'un ni l'autre. Le gouvernement ne devrait pas accoutumer le peuple à des transitions aussi subites; elles font naître et favorisent cette légèreté qui, malgré sa douceur apparente, mène à la rudesse, lorsque l'occasion s'en présente. La solennelle gravité de la justice devrait être séparée, autant que possible, de toutes les apparences du plaisir et de la joie. L'espace, où une sentence de mort s'exécute, devrait n'avoir aucune autre destination, être fermé ordinairement, et seulement ouvert avec solennité dans ces grandes et terribles occasions.

Le 23 février jour du carnaval.

La foule bigarrée est en plein mouvement, et

inépuisable en imagination de parades grotesques et de figures baroques. La réalité a disparu, un monde fantastique tourne sans cesse, s'agite sans règle; les maisons même doivent prendre une autre apparence et revêtir des décorations singulières ou brillantes; des tapis voltigent des fenêtres et des balcons : tout est joyeux, tout court après le plaisir; on veut, on doit être fou, et on l'est de la manière la plus gaie et la plus paisible. Depuis midi, toutes sortes de figures extraordinaires remplissent les rues, se glissent dans les maisons, agacent gaîment, cachés sous leurs masques qui leur déguisent la voix, les habitans qui cherchent, aussi en plaisantant, à reconnaître le malin masque. Des cabinets de lauriers verts, remplis de masques et traînés par des ânes ou des chevaux, aussi masqués, traversent la place d'Espagne; dans la plupart, des musiciens se font entendre, et les différens airs qu'ils jouent forment une espèce de charivari. Pendant que j'écris la cloche du Monté-Citorio donne le signal du commencement de la fête des masques, toute la foule vole au Corso qui est le point central où tout le monde se rend : des deux côtés de cette longue rue, on a construit des échafaudages pour les spectateurs. Il est impossible de dépeindre l'ivresse générale, non plus que les inventions bi-

zarres pour se déguiser; les rangs, les sexes, les pays, tout est confondu. De *jeunes filles*, un peu robustes, il est vrai, mais bien parées, conduisent des voitures remplies de singes; une autre précède la troupe des dieux de l'Olympe; Apollon fait entendre sa lyre; des troupes de jolies villageoises jettent des fleurs sur les balcons; on lance aussi de tous côtés des boules de gypse ou d'amidon coloré dans les voitures: des piétons masqués montent à la portière et entament des conversations plaisantes; chaque plaisanterie, même assaisonnée d'un grain de sel satyrique, est prise en bonne part, et l'on y répond en riant. Ce brouhaha dure jusqu'au soleil couchant, et le tout se termine par une course de chevaux. Un coup de canon donne le signal pour que les voitures aient à quitter le Corso; un quart d'heure après il n'y en a plus une seule; la garde du pape passe dans la rue et fait place, les spectateurs se retirent des deux côtés sur leur amphithéâtre, et on amène les chevaux qui trépignent d'impatience et veulent franchir la barrière. On a la cruauté, ce qui m'a indignée, de pendre autour de leur corps des boules piquantes et de l'amadou brûlé pour les exciter à courir plus vîte. Un troisième coup de canon annonce le moment du départ; un magistrat donne le signal d'une loge, la bar-

rière tombe, les courageux animaux s'élancent, et les cris de la foule accompagnent et animent les rapides coursiers.

Le 26 février.

Le carnaval finit aujourd'hui après le spectacle de la course de chevaux; une partie du peuple a couru rapidement dans quelques églises ouvertes : nous nous approchions aussi d'une petite église située au Campo-Vaccino, mais il n'était pas permis aux femmes de pénétrer dans ce sanctuaire. Un de nos amis y est entré; on y chantait une prière dans laquelle on priait Dieu d'exterminer l'hérésie et les hérétiques.

Après minuit.

Les réjouissances ont fini par un brillant festin. Dans une immense salle, arrangée pour le banquet, circulait une foule innombrable cachée sous des masques. Une illumination de cierges répand une grande clarté sur cette foule bigarrée, mais donne en même temps une chaleur étouffante; on voyait s'élever des vapeurs fuligineuses comme des nuages. Ce repas qui se renouvelait constamment par de nouveaux arrivans ne doit pas durer au-delà de minuit, c'est le moment où commence la pénitence.

Mercredi des cendres, 27 février.

Un triste silence règne maintenant dans la

ville de Rome ; les théâtres sont fermés, les églises ouvertes, la musique est muette ; des prières, des sermons de censure en ont pris la place : avec des regards de contrition et l'esprit de mauvaise humeur, on court d'une église à l'autre : chaque sourire de gaîté paraît avoir été laissé dans le masque. Nous avons été voir quelques églises, nous avons trouvé devant tous les autels des groupes de pénitens agenouillés : chaque autel est desservi par quelques prêtres, tous occupés à frotter de cendres le front des repentans, en leur disant en latin : « Tu es poudre et tu retourneras en poudre. Cette solennelle exhortation devrait sans doute se répéter quelquefois, et même au milieu de la jouissance des plaisirs; alors l'idée de la mort nous deviendrait plus présente et plus familière ; mais un contraste aussi frappant, que celui de la folie d'hier et de la pénitence la plus profonde d'aujourd'hui, ne peut avoir aucun effet sur l'ame : on remarque aussi que jamais les meurtres ne sont aussi fréquens que dans ces jours de prétendue repentance. En effet, aujourd'hui qui est le premier jour du jeûne, cette expérience s'est confirmée; un homme du peuple a ce matin plongé son poignard dans le cœur de sa maîtresse : il s'est réfugié dans l'hôtel d'Espagne où il séjourne tranquillement. Tout le monde croit

ici effacer des péchés connus et cachés par quelques actes de pénitence. Les dames du premier rang louent une chapelle, et paient un moine pour les censurer et leur imposer des pénitences : ainsi est expiée l'année qui vient de s'écouler ; une nouvelle vie recommence...... tout-à-fait semblable à l'ancienne.

Le 1 mars.

Le carnaval avait arrêté le cours de mes promenades ; je me donne de nouveau la jouissance de visiter les délicieux environs de la ville par la plus belle journée de printemps. Le ciel de Rome est remarquable par sa pureté : soit que l'on voie les campagnes aux derniers rayons du soleil, ou dans la pleine magnificence du soleil de Midi, elles sont éclairées d'une manière ravissante ; mais je n'ai jamais trouvé la nature plus belle qu'aujourd'hui, à la villa Millini. Elle est située sur le haut du Janicule et tout-à-fait en ruines. Cette élévation est nommée Monté-Mario, d'après Mario Millini qui, dans le quinzième siècle, fit construire là une église et un autre bâtiment. On trouve dans cette colline des fossiles très-intéressans, ce qui prouve, sans aucun doute, que la terre a changé souvent de forme, et que dans la même place où s'élèvent à présent des montagnes, régnait la pleine mer, il y a bien des années.

Du sommet du Monté Mario, on a la vue la plus étendue sur Rome et sur la vallée entière, où le Tibre roule ses eaux en formant plusieurs sinuosités, au milieu d'un terrain inculte, plein de collines et d'une grande étendue; la terre y produit spontanément une herbe haute, touffue, et riche en fleurs, mais la main de l'homme y manque absolument. En général la ville de Rome et ses environs donnent l'idée d'une vie forte et vigoureuse encore, mais penchant sur son déclin, et qui doit nécessairement s'affaiblir encore davantage dans quelques années. Des palais et des cabanes, pour la plupart inhabités, se dégradent de jour en jour. Cette villa Millini qui possède tout ce qui peut promettre les plus ravissantes jouissances est complètement ruinée. Un misérable vigneron fait là paisiblement et solitairement sa journée de travail; un mélancolique silence règne dans les bois d'oliviers et dans les sombres allées de cyprès et de chênes. La maison tombe en ruines; une solitude profonde entoure le passant et lui présente de tristes images de l'instabilité. Je sors avec plaisir de l'obscurité de ces bosquets, et je m'avance vers la pointe de la colline, où je retrouve le jour serein du printemps et la belle vue sur le Tibre.

La villa Madama est encore plus sauvage et

plus inculte : elle est située sur une des terrasses basses du Monté Mario. Cette villa continue à porter le titre de son ancienne propriétaire, madame Marguerite d'Autriche, fille de Charles V, épouse d'Alexandre de Médicis, neveu du pape Clément, et frère de Catherine de Médicis, reine de France. Le pape Clément VII, de la maison de Médicis, la fit bâtir, n'étant encore que cardinal, d'après un plan tracé par Raphaël. Une descente assez pénible nous conduisit vers ses ruines. Je fus saisie d'une espèce d'effroi en traversant ces salles dégradées et qui semblent près de s'écrouler; les oiseaux de nuit y ont établi leur demeure; on dirait que cette place a été frappée de malédiction! — Oui, je le crois, ce fut-là que l'affreuse nuit de la Saint-Barthelemi fut méditée. Mon ame était oppressée par ce souvenir; je quittai sans regret cette campagne déchue, sans doute, mais dont la belle nature devait inspirer des sentimens plus doux, et surtout au cœur d'une femme. Le mien fut soulagé de ses tristes pensées! Un air léger et vivifiant agitait les belles fleurs du printemps; les têtes en parasol des pins se balançaient doucement; les montagnes ressemblaient à de brillans nuages, et les nuages à de belles montagnes : la vallée entière paraissait couverte d'une couleur bleuâtre et transparente qui adoucissait tous les objets, et

donnait au paysage une teinte mystérieuse et charmante. Plusieurs paysagistes, entre autres Hackert et La Rive, ont su rendre cet effet magique dans leurs tableaux avec un grand succès.

Le 3 mars.

Entre les connaissances agréables que j'ai faites en Italie, je ne dois pas oublier le père *Paolino*, autrichien de naissance, qui a été long-temps aux Indes, et qui est avantageusement connu par la relation de son voyage, comme missionnaire, et par ses savantes productions sur la langue sanscrite. Il m'a fait de fréquentes visites, et m'avait sollicitée d'aller le voir dans son couvent : mes excursions dans les environs du Janicule m'ont conduite dans le voisinage de sa paisible cellule. Sortant par la porte de Saint-Pancrace (autrefois celle du Janicule), nous sommes arrivés sur un chemin très-solitaire; un couvent de Carmes, plus solitaire encore, est consacré à Saint-Pancrace. Nous avons trouvé là notre ami occupé de l'instruction de deux élèves qui doivent être employés à une mission aux Indes; il travaille en outre à une biographie du défunt cardinal Borgia, mort dernièrement à Paris, où il était à la suite du Pape, dont le mérite, les vertus, les profondes connaissances pour les arts et les sciences sont vénérées à Rome. Le père Paolino nous fit voir tout le couvent, entière-

ment dévasté dans la dernière guerre ; après avoir parcouru le jardin, aussi ravagé, nous sommes entrés dans le réfectoire, où le bon père nous a régalés des fruits de son jardin, en assaisonnant ce frugal repas d'aimables relations de son voyage. Il nous a montré d'une manière très-instructive quelques restes des raretés qu'il avait apportées des Indes : la plus grande partie de son intéressante collection se trouvait dans le cabinet de feu son ami le cardinal Borgia. Il possède un manuscrit curieux composé de petites tablettes de bois sur lesquelles on a écrit en langue sanscrite. Il nous a traduit une chanson guerrière qui ne contient autre chose que des exécrations contre les ennemis. Ce couvent dévasté n'est habité que par Paolino et ses deux élèves. Il a fait l'éloge de la solitude avec enthousiasme; il nous a ensuite proposé une promenade dans le voisinage, et il nous a ensuite menés à la charmante villa Corsini, aussi en décadence. Une belle allée de lauriers nous a conduits à la maison, dans un site très-sauvage ; nous sommes montés à une galerie qui entoure le bâtiment, pour jouir d'une vue assez pittoresque. L'aridité de la campagne de Rome se cache derrière les vignes et les romantiques ruines des environs. A l'est s'élève le mont Cavo; le long de cette montagne s'étend la célèbre plaine où campa jadis l'armée d'An-

nibal, prête à livrer bataille au consul Flaccus, mais une forte pluie, mêlée de grêle, tomba pendant deux jours entiers : Annibal, probablement effrayé de ce phénomène, quitta les portes de Rome sans avoir livré bataille. Dans la même direction s'étend la montagne d'Albano, au pied de laquelle on voit reposer paisiblement Castel Grandolfo et Frascati.

Outre cette villa, dont la charmante situation nous ravit, la famille Corsini possède encore un magnifique palais situé de même au pied du Janicule; c'est un des plus beaux et des plus grands qu'il y ait à Rome, mais il est aussi inhabité. Un concierge complaisant et poli nous a montré tout ce qu'il y avait à voir.

Parmi les antiques, je n'ai remarqué qu'une chaise curule très-bien conservée et ornée de bas-reliefs; ces chaises étaient assignées aux principaux magistrats, et tenaient par conséquent lieu d'un trône en tant qu'il indique la majesté suprême. Le palais contient de très-belles peintures du Poussin, de Salvator Rosa, du Guide, du Titien, du Guerchin, d'Annibal Carrache, et de plusieurs autres. La copie en mosaïque de deux portraits de grandeur naturelle peints par le Guide, m'a paru excellente; ce sont les portraits de Clément XII, et de son neveu. Une bibliothèque considérable et dont

on fait peu d'usage, orne aussi ce palais; mais ce qui peut en rendre, surtout le séjour agréable, c'est un jardin bien entretenu sur la pente du Janicule, derrière les maisons au nord. Nous étions entourés du parfum d'un bosquet planté entièrement d'orangers et de citronniers; les fruits les couvraient en même-temps que les fleurs; il y en avait de la grosseur d'un melon et d'autres comme des noisettes. Un beau groupe de pins qui avait déjà attiré mes regards depuis le Pincio, fait une décoration charmante. La terrasse la plus haute est couronnée d'un pavillon; là s'ouvre une vue ravissante sur toute la ville. C'était sur cette place qu'était située jadis la villa de Tullius, dont le poète Martial dit : « C'est de là qu'il faut voir les sept collines, » pour apprécier Rome ». Ce palais est aussi remarquable en ce que la reine Christine de Suède l'avait choisi pour sa résidence, et qu'elle y finit sa vie errante et singulière l'an 1689.

Sur la même pente du Janicule, vis-à-vis du palais Corsini, près du Tibre, est la villa Farnèse, célèbre par ses peintures à fresque de Raphaël : cette campagne est échue avec l'héritage des Farnèse, au roi de Naples; mais on la néglige entièrement. On est frappé là comme ailleurs de la puissance de l'art dans les chefs-d'œuvre de l'immortel Raphaël. Le plafond du

premier salon représente la fable du mariage de Psyché et de l'Amour : tout est rendu avec une expression si vraie, si parfaite qu'on croit entendre parler les différens personnages. Psyché est ravissante, principalement dans le tableau où elle a acquis l'immortalité et le rang de Déesse par son hyménée avec l'Amour. Elle est assise à côté de lui au banquet des dieux de l'Olympe; les Heures répandent des fleurs sur les époux; les Graces leur offrent des parfums; Vénus amène les Muses pour célébrer la fête : elle est dans toute sa beauté : la jalousie, la colère, tous les sentimens indignes d'elle, ont disparu, elle est redevenue la Déesse de la beauté et de l'Amour. Un grand tableau se fait aussi remarquer dans une autre salle : il représente la nymphe Galathée fuyant le cyclope Polyphême; il est estimé, mais il m'a paru moins beau que les précédens.

De cette agréable demeure, on passe dans un charmant jardin, s'étendant le long du Tibre, décoré de magnifiques allées d'orangers. Cet endroit rappelle aussi l'histoire ancienne; c'est là qu'étaient les jardins de l'empereur Géta, c'est là qu'il se réfugia, mais en vain, contre les pièges que lui tendait un indigne frère.

Le 5 mars.

Un site intéressant, non par ses rapports avec

les tems antiques, mais par des souvenirs plus rapprochés, m'a attirée encore une fois au Janicule, c'est le couvent de saint Onofrio, de l'ordre des Augustins : la contrée d'alentour est solitaire et tranquille, mais elle offre, comme tous les endroits de cette montagne, de très-beaux points de vue. Le bâtiment du couvent et l'église sont ornés d'excellens tableaux du Dominicain, de Carrache et de Léonard de Vinci ; mais ce qui intéresse le plus, c'est le souvenir du célèbre poëte le Tasse si persécuté : c'est dans ce couvent qu'il passa les derniers jours de sa vie, et c'est dans l'église que reposent ses cendres. Son histoire malheureuse est trop connue pour qu'il soit besoin de la répéter, nous rapellerons seulement à nos lecteurs que l'auteur du beau poëme de la Jérusalem délivrée fut le plus malheureux des hommes, pendant sa vie, et mourut au moment où il allait enfin jouir de sa gloire et du prix de ses talens. Son couronnement au Capitole fut décidé, et son entrée à Rome ressembla à un triomphe : des chevaliers, des cardinaux et tout le peuple allèrent au-devant de lui ; et le pape, à qui il fut présenté, lui adressa ces paroles flatteuses : « Vous donnerez à la couronne qui vous attend « autant de splendeur que les autres en « reçoivent d'elle. »

Mais il en obtint une bien au-dessus de cette gloire terrestre, il fut appelé aux récompenses d'une meilleure vie; il mourut, dans la cinquantième année de son âge, le 15 avril 1595, la veille du jour fixé pour son couronnement. Le moine me montra ce qui leur était resté de ce poëte célèbre : une aiguière en argent, un encrier, et une lettre écrite de sa main et scellée avec soin sur un morceau de bois : mais ce qui me fit le plus d'impression, fut ce son buste, modelé sur son corps inanimé. Je marchais avec vénération sur la place où marcha jadis le Tasse.

Le 6 mars.

Une végétation nouvelle sort du sein de la terre; les jardins se couvrent en abondance d'une verdure fraîche et nouvelle; des plantes s'élancent vigoureusement sur les murs et les tapissent de fleurs brillantes. Le soleil à midi est déjà si ardent qu'on n'ose s'exposer à ses rayons brûlans qu'avec précaution; la lumière est plus vive et plus répandue, elle relève la couleur des fleurs, donne du lustre au vert des prairies, et répand sur tous les objets un charme magique; l'air est si pur, qu'on les distingue même dans l'éloignement. La beauté de ce jour nous avait encore attirés au dehors : nous sommes d'abord allés revoir la villa Albani dont nous avons déjà

parlé; elle réunit la perfection de l'art aux beautés de la nature : on ne se lasse pas de la visiter.

Près de là, est la vigne de Macao, appartenant ci-devant aux Jésuites. Le jardin est fort grand, il s'ouvre sur un vaste pays qui l'entoure de tous les côtés. Ce séjour était propre à enflammer les jeunes cœurs, élevés là pour les vues auxquelles on les destinait: la solitude profonde qui règne autour de la maison, l'aspect des lieux mémorables de l'antiquité, l'immense mur de cyprès qui entoure le jardin : tout porte l'empreinte d'une gravité majestueuse qui dispose l'ame à l'enthousiasme. Le jardin repose sur les ruines du quartier de la garde impériale; Tibère fit établir *ce camp des Prétoriens*, à l'instigation de son favori Séjan entre la porte Collines et la porte Viminale, appellées aujourd'hui Salaria et Pia. Le bâtiment était une espèce de citadelle, de forme carrée avec les angles rabattus; dans l'intérieur, on avait pratiqué des cellules comme celle des couvens: ce bâtiment ressemblant parfaitement à une caserne, avait plusieurs étages les uns sur les autres. Il s'est conservé dans la villa de Macao quelques-unes de ces cellules, il y en a même plusieurs où l'on voit d'anciennes peintures. Séjan aspirant en silence à la couronne impériale

traça le plan de ce camp fortifié. Par là la puissance militaire fut concentrée en un seul point; une bonne tête, qui savait gagner l'attachement et la confiance de la garde, pouvait facilement s'élever sur le trône; mais avant que Séjan, déjà revêtu des plus hautes dignités, pût exécuter son plan, l'empereur, qu'il avait attiré à Capri, conçut des soupçons contre son favori et le fit mettre à mort avec toute sa famille; même ses innocens enfans tout jeunes encore perdirent la vie dans les prisons du Capitole. Du temps d'Auguste, le nombre des Prétoriens monta à 10,000 hommes; ses successeurs augmentèrent cette garde: Septime-Sévère donna à ce corps une nouvelle organisation, et en fixa le nombre à 40,000 hommes. Cette garde était l'appui de la puissance impériale, dégénérée en tyrannie, mais elle devint dans la suite dangereuse aux monarques eux-mêmes; car les Prétoriens détrônaient ou massacraient leurs Empereurs, et en élevaient arbitrairement d'autres sur le trône: c'est pour cette raison que Constantin réforma entièrement les Prétoriens l'an 1065 de la fondation de Rome. Il y mit beaucoup de finesse et de prudence, et fit en même tems démolir la façade de leur camp, que l'empereur Aurélien avait réuni à la ville en 1024. On voit encore distinctement dans le mur de la ville deux des portes de ce camp.

Le 20 mars.

La classe des modernes artistes à Rome porte un caractère qui lui est propre; quoique de nations différentes, mais réunis pour le même but, les jeunes gens sont là moins en contact avec les relations du monde et des familles, et moins distraits. On voit règner entre eux une union qui produit l'émulation, éloigne l'envie, et devient avantageuse à l'art : les Français n'en font pas partie; j'ignore quelle en est la cause. Parmi les artistes plus anciens ou plus distingués, on remarque généralement cet esprit de tolérance qui ne refuse jamais aux plus jeunes talens, cette approbation qui les encourage. Canova surtout donne ce bel exemple, d'autant plus marquant de sa part qu'il doit connaître sa supériorité: c'est lui qui a délivré la sculpture du mauvais goût du tems de Bernini; il semble avoir évoqué de nouveau le génie des beaux tems de la Grèce, et ce génie ne se fait jamais mieux sentir que lorsqu'il suit librement sa propre inspiration. Les belles figures sont animées sous son ciseau créateur, particulièrement celles des femmes auxquelles il sait donner une grace, une aménité inexprimables. On assure qu'une passion très-forte et malheureuse développa chez lui ce talent si supérieur; inspiré

par l'amour lui-même, il réalisa dans ces productions le beau idéal ; et le marbre s'anima, sous ses mains : Hébé, Vénus, Psyché et l'Amour lui-même reçurent l'existence. C'est une vraie jouissance pour l'ame, ainsi que pour les yeux, de voir cet artiste aussi grand que modeste, dans son atelier au milieu de ses statues, dont quelques-unes rivalisent avec les plus belles de l'antiquité. Il excelle à donner à ses figures l'expression du sentiment; dans sa Madeleine à genoux, on voit toutes les nuances de la profonde affliction d'une ame pénétrée de ses péchés, et qui cherche avec ardeur la sainte consolation de la repentance. On serait tenté d'essuyer de ce visage céleste les larmes versées en silence, qui s'échappent des beaux yeux de la pénitente, et roulent sur ses joues. Toutes les statues assises, debout, ou couchées sont dans l'attitude la plus naturelle; rien de forcé, aucune raideur ne rappelle la matière dont elles sont formées. Il s'occupe actuellement d'un monument à la mémoire de l'Archiduchesse Christine.

Quelque nombreux que soient les admirateurs de ce grand artiste, ils n'ont pu imposer silence à la critique; elle est forcée de convenir cependant que l'expression de vie que Canova sait donner au marbre, l'emporte hautement sur toutes les productions modernes, mais elle l'ac-

cuse d'être maniéré, et de rendre ses sculptures trop ressemblantes à la peinture. Il est vrai que Canova a l'habitude de tailler le marbre de manière que les chairs se distinguent du vêtement, et qu'elles ont en quelque sorte une autre teinte; mais les critiques les plus obstinés sont forcés d'avouer que cette manière produit un effet qui plaît, et que l'idée du coloris ne se présente pas à l'esprit. Canova ira plus loin encore, sa vie entière est consacrée aux progrès de l'art auquel il s'est voué; dans ses heures de récréation, il peint, et l'on comprend bien qu'un tel homme ne se contente pas de la médiocrité. Ses études, ou même les morceaux ache v qui ne lui sont pas commandés, sont uniquement destinés à orner sa simple demeure, et sans aucune prétention. Pendant qu'il met la dernière main à ses chefs-d'œuvre, il se fait lire quelques morceaux de belle poésie.

Un aimable et jeune artiste Danois, nommé Thorwaldson, mérite d'être nommé à côté de Canova. Quelques enthousiastes le mettent même au-dessus; il repousse un tel éloge avec une modestie qui va jusqu'à l'indignation, tandis que Canova lui rend une complète justice. Tous les deux sont associés pour la gloire; aucune jalousie ne trouble ce beau rapport, et chacun d'eux admire sincèrement les chefs-

d'œuvre de l'autre. Peu d'artistes ont fait des progrès aussi rapides que Thorwaldson; il n'y a que quelques années qu'il était encore inconnu. Se confiant en son génie qui lui donnait le pressentiment de ses succès, il essaya de sculpter un Jason venant de remporter la victoire de la toison d'or, et la tenant en main. Ce modèle fut admiré de tous les connaisseurs; un Anglais le fit exécuter en marbre: ce fut le fondement de la gloire de Thorwaldson, et il justifia dans la suite par ses productions l'attente que son premier ouvrage avait excitée.

Entre les peintres d'histoire vivant encore, Angélica Kaufman, du Tyrol, mérite d'être nommée la première; depuis près d'un demi-siècle ses ouvrages ornent les principales collections de tableaux: encore à présent, malgré la débilité de la vieillesse, son esprit est plein de force et de vie. C'est vraiment une chose étonnante que de trouver dans un corps courbé sous le poids des années, et affaibli par une mauvaise santé, un esprit aussi aimable et cette aménité qui gagne les cœurs. Ses appartemens à Rome sont arrangés avec un goût parfait, et dans le sens de son art. Parmi des tableaux d'excellens maîtres se distingue d'abord sa propre image, peinte par elle-même dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté. Une tristesse

profonde s'est emparée de moi, quand à côté de cette céleste image, je voyais une femme changée plus encore par les chagrins déchirans que par les années. Pauvre Angelica! si belle, si bonne, si supérieure par tes talens et ton génie à la plupart des femmes, tu fus aussi la victime de la sensibilité de ton cœur, tu ressentis toutes les douleurs d'un amour trompé! Comment un homme put-il concevoir le criminel projet d'empoisonner la vie d'un être si plein de grâces par la plus indigne séduction!.... Mais l'âme sublime d'Angelica sortit triomphante de cette épreuve, et lui donna la force de chercher dans la perfection de son art, le bonheur et les jouissances qu'elle ne pouvait trouver dans l'amour; elle y renonça complètement, ainsi qu'au mariage, et se voua tout entière à son beau talent.

Malgré son grand âge et les infirmités qui en sont la suite, Angelica travaille encore avec une application continuelle; sa modestie se plaint, à la vérité, de ne pouvoir plus transmettre sur la toile les objets tels que son imagination les conçoit, mais dernièrement encore elle a achevé d'excellens tableaux : un charmant enfant assis, tenant un thyrse à la main; on dit que c'est le portrait très-ressemblant du jeune comte Molke, et lord Macdonnald, en grandeur

naturelle, dans le beau costume d'un chef écossais. Son dernier, morceau historique, est le prophète Nathan faisant des reproches à David; il n'est pas achevé, mais on y remarque déjà et la profonde repentance du roi et la dignité de l'envoyé de Dieu. Trois jeunes filles en joli costume de Tivoli, de Frascati et d'Albano, derrière une table, tenant un livre de musique, sont charmantes : ce tableau est de grandeur naturelle et plein d'expression. On remarque aussi le portrait de l'improvisatrice Bandettini au moment de l'inspiration. Toutes ces figures ont un beau coloris et des draperies charmantes; la critique trouve plusieurs choses à redire dans le dessin; les figures d'homme manquent d'énergie, mais, quoi qu'il en soit, ses ouvrages font une impression agréable et profonde.

Entre les peintres modernes d'histoire, Camuccini, aimable Romain, mérite la palme : il a fait des ouvrages qui touchent à la perfection; il tire des écrits des anciens auteurs classiques les sujets de ses tableaux. Ses compositions sont conçues grandement et exécutées avec force et vérité; tout a de la vie dans ses groupes; chaque figure est en action comme dans un drame bien ordonné : la hardiesse, l'énergie, les grâces guident le pinceau du jeune artiste, dans lequel paraît revivre Raphaël. La mort de

César a été son premier grand tableau à l'huile; il occupe tout un côté d'une grande salle; la composition est riche en idée, les figures, de grandeur naturelle, sont caractéristiques; une masse extraordinaire de lumière est répandue sur l'avant-scène par les toges blanches des sénateurs.

Le pendant du tableau de César est du plus grand intérêt, c'est Virginie expirante : oh! qu'elle est belle cette noble et touchante vierge, déjà frappée du coup mortel! Ce tableau est composé de trois groupes, qui sont frappans par la vérité de l'expression, mais l'œil du spectateur est toujours ramené vers celui du milieu, vers cette beauté céleste et mourante.

Landi, aussi Romain, est particulièrement estimé comme peintre de portraits. Son coloris est vif et fleuri, ses ressemblances parfaites et prises dans les momens les plus favorables : ses morceaux d'histoire ont aussi du mérite.

Je m'étendrais trop, si je voulais parler en détail de tous les artistes modernes de différens pays, qui étudient à Rome, et travaillent à perfectionner leur art dans divers genres. Un de ceux qui a le plus attiré mon attention, c'est un nommé Koch, fils d'un pâtre tyrolien; il s'est nourri aux sources de la poésie élevée : Ossian et le Dante sont ses auteurs favoris. Il a

fait d'après le dernier un délicieux tableau du charmant épisode, où Françoise Rimini lisant avec son beau-frère, est surprise par son époux furieux. Toutes les scènes qui rendent un sentiment violent réussissent sous les crayons de ce jeune homme ardent et passionné.

Une foule de peintres paysagistes en différens genres, à l'huile, à l'aquarelle, à la sépia, etc., etc., mériteraient tous du plus au moins une mention honorable, mais cela me conduirait trop loin, si je voulais parler de tous, et je ne voudrais en blesser aucun par mon silence. Je me contente donc de répéter que dans la quantité d'élèves de différentes nations, rassemblés dans cette ville, pour perfectionner leurs talens, il s'en trouve de très-distingués (1).

Presque tous les voyageurs reprochent aux Romains le vide qui règne dans leurs sociétés; j'opposais quelque doute à ce jugement, je ne

---

(1) Entre les peintres, paysagistes qui ont étudié à Rome, on doit nommer M. Albert, de Brême; ses tableaux à l'huile sont remarquables par la composition; les arbres, l'eau, les lointains sont rendus avec une grande vérité; il excelle surtout à rendre cette douce vapeur qui embellit tous les objets. Plusieurs de ses tableaux ornent déjà des cabinets précieux. Sa demeure particulière est à Lausanne en Suisse.

(*Note du traducteur.*)

pouvais comprendre comment un peuple si vif, si spirituel, si plein de talens, vivant au milieu des monumens et des restes qui lui rappellent sans cesse une antiquité brillante, pouvait tomber dans un état de nullité et d'insociabilité. J'avais fort à cœur de savoir positivement à quoi m'en tenir, et sur quoi cette assertion pouvait être fondée. J'en ai trouvé la cause, moins dans l'esprit des relations sociales, que dans les formes extérieures qu'elles admettent, qui imposent aux femmes, qui n'ont pas encore passé l'âge de plaire, quelque gêne et quelque réserve avec les hommes, et font qu'elles préfèrent ne pas aller dans les assemblées publiques, et vivre chez elles avec plus de liberté. Mais lorsqu'elles se rassemblent en société, ces assemblées ne diffèrent des nôtres que parce qu'elles ont lieu plus tard et qu'on n'y sert pas de thé ni aucun raffraîchissement.

Les grandes assemblées portent le nom de conversations, elles sont tenues à des jours fixes de la semaine. Dans les familles distinguées, les étrangers qui s'y sont fait présenter, sont invités une fois pour toutes; on y trouve des tables de jeu tout arrangées dans de grands salons bien éclairés. A sept heures du soir, l'assemblée commence à se former, mais elle n'est réunie qu'à neuf. Quelques personnes jouent, d'autres

se dispersent en groupes et causent ensemble. Je dois avouer que j'ai trouvé dans ces rassemblemens des gens très-aimables, très-instruits, et que j'en ai rapporté des souvenirs de conversations intéressantes; cependant je puis aussi comprendre les plaintes des étrangers à cet égard. Chaque dame mariée a son cavalier *servente* qui l'accompagne partout; les jeunes demoiselles n'y paraissent que très-rarement: la plupart sont élevées dans des couvens, où elles restent jusqu'à leur mariage. Il manque donc dans les sociétés de Rome le charme de la vivacité de la jeunesse; ainsi l'étranger qui n'en cherche pas le dédommagement à des tables de jeu, s'en retourne mécontent d'une société où il a pu tout au plus obtenir un verre d'eau, non sans quelque difficulté, et à peine une réponse des femmes à qui il a voulu parler; mais si on ne se rebute pas, si on entame un entretien agréable ou solide avec quelqu'un qui y paraît disposé, si l'on n'a pas la prétention d'avoir plus d'esprit que ceux à qui l'on s'adresse, on trouve à Rome plusieurs hommes très-instruits, et quelquefois des femmes aimables et gaies.

On ne parle pas français à Rome sans nécessité, les Romains sont trop glorieux de leur langue. Dans quelques sociétés il y a un genre de

conversation particulier, qui est d'improviser en vers. Ce talent, qui appartient exclusivement à cette nation, est si général, que même le peuple cherche à y acquérir de l'habileté; et dans cette classe les improvisateurs se rapprochent des anciens troubadours qui faisaient un métier de leur facilité poétique, et, comme des oiseaux de passage, allaient courir le monde et délecter par leurs chants les rois et les peuples. Il y a peu de temps qu'un improvisateur de la basse classe passa à Rome. Dans les rues les plus fréquentées, sur les places publiques, devant un grand concours de monde, il débita des chansons et des vers, soit d'après l'inspiration de son esprit, soit sur un sujet donné; après avoir fini, il fit le tour des assistans, en recueillant dans son chapeau ce qu'il plaisait à chacun d'y jeter : il compta ensuite cet argent, retira ce qu'il jugea lui être nécessaire pour sa dépense, et jeta en chantant avec gaîté le reste de sa recette aux plus pauvres d'entre la foule.

Les formes observées dans le commerce ordinaire de la société, diffèrent sans doute beaucoup de celles des autres nations, surtout dans les pays du Nord. Les Romains aiment les plaisirs de la société, au point qu'ils leur subordonnent même ceux du théâtre, dont il font aussi un lieu de conservation : on y joue, on y folâtre, on

y parle, si haut, que tout l'intérêt de la piéce est perdu pour ceux qui voudraient en jouir; c'est tout auplus si, dans un opéra, un air favori obtient quelques minutes de silence. On se fait des visites d'une loge à l'autre, et il y règne, assure-t-on, plus de liberté que dans les soirées réglées. Au théâtre Romain, les deux pièces se suivent, non pas l'une après l'autre, mais entremêlées; après le premier acte de l'opéra suit le premier acte de l'autre pièce, et ainsi de suite: il résulte de tout cela que l'art dramatique ne peut pas faire de grands progrès à Rome. J'allai voir le théâtre des Fantoccini ou Marionnettes; et j'avoue qu'il m'a fait plus de plaisir que le grand théâtre: les machines, les décorations, et même les danses font une illusion parfaite. Mais si les spectacles publics donnent peu de satisfaction à ceux qu'aucune vue secondaire n'y attire, on est bien dédommagé par les spectacles particuliers dans plusieurs maisons romaines. Celle qui se distingue le plus par ce charmant talent, est la famille de Ceri: le respectable comte de Ceri, quoiqu'aveugle depuis plusieurs années, son épouse, ses enfans, ses sœurs, ses neveux et nièces sont les acteurs et s'en acquittent très-bien. Ils ont joué, il y a assez long-temps, les tragédies d'Alfieri, avant qu'elles fussent imprimées, au grand contente-

ment de l'auteur. J'y ai vu jouer Polieucte, de Corneille, d'après une bonne traduction italienne, et tous les rôles furent très-bien rendus. Des cardinaux, à qui la décence défend d'aller au théâtre public, vont au spectacle particulier. Un jeune prélat plein d'esprit, fils de la maison, jouait avec un rare talent le rôle de Polieucte, héros chrétien il est vrai.

Après l'amusement du spectacle, c'est la musique qui, dans plusieurs maisons, anime la société, mais il n'y en a que lorsqu'on est invité exprès pour l'entendre; alors ce sont de beaux concerts particuliers. J'ai assisté à l'exécution de grands oratorio dans la maison de la comtesse Caradovi, et chez la princesse Lante; le chant était excellent et l'accompagnement ne laissait rien à désirer. Je trouvais la voix de ces deux dames si belle, si pure, si mélodieuse, que je doute qu'elles puissent être surpassées par des cantatrices du premier rang.

Le 2 avril.

La gêne de la liberté de penser ou d'exprimer ses pensées, est la base du gouvernement hiérarchique; elle a l'influence la plus marquée sur la culture de l'esprit de ce peuple naturellement vif et spirituel, mais très-comprimé. Les arts et l'histoire naturelle sont les sujets sur les-

quels l'esprit des Romains peut s'exercer avec le plus de liberté; de là vient qu'ils se distinguent des autres nations par la connaissance de leurs poëtes classiques; même le bas peuple sait par cœur des passages de l'Arioste, du Tasse, de Métastase. La littérature étrangère est pour les Romains un pays presque inconnu, même pour les personnes les plus instruites; il s'en trouve peu qui aient quelque notion des progrès et de l'état actuel de la littérature des Anglais et des Allemands. Quant à la langue française, ils sont contraints par la nécessité à se familiariser avec elle, mais l'orgueilleux sentiment du mérite de leurs poëtes et de leurs auteurs en prose, a ralenti parmi eux les progrès de la littérature française; ses meilleurs ouvrages n'obtiennent quelque approbation que lorsqu'ils sont traduits en Italien. Les Romains rendent cependant alors justice aux ouvrages étrangers : les poésies d'Ossian, par exemple, que l'Italie ne connaît que depuis peu de temps par l'excellente traduction de Cezarotti, ont trouvé un accueil qui va jusqu'à l'enthousiasme.

Je m'abstiens de toucher à l'article de la religion, étant d'une communion différente, je pourrais être soupçonnée de prétention; je dirai seulement qu'en général, le peuple est dévot et superstitieux; et avec beaucoup d'esprit na-

turel, il est cependant à cet égard d'une extrême simplicité. Nous avons visité plusieurs fois *la Casa Tonda*, et passé des jours entiers chez la famille de vignerons qui l'habitent. Ces bonnes gens cherchaient à rendre notre séjour chez eux aussi commode, aussi agréable qu'il leur était possible ; cependant ayant remarqué que nous ne faisions pas le signe de la croix, ils s'alarmèrent, et demandèrent à nos gens si nous avions été baptisés ; tranquilles sur ce point, ils s'écrièrent avec joie : « *Sono dunque christiani*, ils sont donc chrétiens », et leur affection et leur bienveillance s'augmentèrent. Mais malheureusement, sans y penser, nous y allâmes un vendredi qui, chez les catholiques est un jour de carême et de jeûne, ils nous reçurent comme à l'ordinaire très-amicalement et s'empressèrent de préparer notre dîner, mais lorsqu'ils virent que nous avions apporté des viandes, ils se retirèrent tout effrayés en s'écriant « *Sono pur eretici* ; ce sont pourtant des hérétiques ; et ils n'ont plus voulu nous recevoir dans leurs maisons.

Le 5 avril.

Pendant le tems du carême, on célèbre un tres-singulier service divin dans les vastes ruines du Colisée, répété tous les vendredis des sept semaines du carême. Une longue procession de

plusieurs confréries, dans leur singulier costume, se rend sous ces ruines, ayant un cardinal à leur tête, et accompagnée d'une foule de gens du peuple; on porte devant de la procession une grande croix informe, avec l'image du Christ, clouée dessus et couverte de plaies grossièrement peintes. Dans le colisée, à gauche, est une chaire élevée de deux marches; la procession et le peuple l'entourent; un moine Franciscain y monte; à la droite, est un prêtre tenant la grande croix; l'assemblée entière se met à genoux, et l'orateur prononce un sermon de pénitence. Le texte en est tiré, comme chez nous, de l'histoire de la passion du Sauveur; mais le but est tout-à-fait différent : au lieu d'une composition simple et qui parle au cœur, le moine ne cherche qu'à parler aux sens: sa gesticulation tient de la caricature. Il tire à lui le crucifix, le montre au peuple, l'agite, se découvre les épaules et se flagelle. Le sermon fini, la procession se remet en marche, fait le tour du Colisée, s'arrête devant chacun des quatorze autels qui y sont établis, et chante des hymnes. Parmi ces pénitens, se trouvait chaque fois le roi de Sardaigne, qui remit le trône à son frère cadet, et vit à Rome entièrement occupé d'actes religieux.

Le 7 avril.

Une autre cérémonie singuliere, est la fête de la conversion des Juifs, qui revient chaque année près de Pâques, et qui est devenue une règle à observer strictement. Cet acte solemnel se célébrait autrefois avec cruauté; les Juifs étaient traînés de force les vendredis dans une église pour y entendre un violent sermon de controverse. Leur résistance était affreuse, ils manifestaient tout haut leur horreur, se bouchaient les oreilles, et s'exposaient aux traitemens les plus douloureux. Ces cruautés n'ont plus lieu, ils sont bien encore forcés d'entendre un sermon chrétien tous les vendredis du carême, mais on n'y amène plus que les Israélites qui sont disposés à la conversion ou en jouent le rôle. On ajoute, dit-on, au pouvoir de la persuasion celui plus efficace des promesses et des dons; le baptême se fait ensuite dans le baptistère de Constantin. J'assistai à l'une de ces solemnités, qui fut consommée avec beaucoup de dignité. Le Vicaire du Pape, qui remplit ses fonctions en son absence, prononça un excellent discours, dans lequel il développa la vérité du Christianisme avec chaleur, avec clarté, avec une vraie éloquence; sa déclamation avait toute la force et toute l'onction d'un discours inspiré par l'Esprit-Saint: il ne

manqua point son but d'édifier le cœur de ses auditeurs et d'éclairer leurs âmes; mais ce genre de prédication, qui serait si nécessaire, devient tout les jours plus rare ; l'instruction publique, dans le système catholique, est trop séparée du culte, trop regardée comme un accessoire, pour donner l'art si difficile de persuader, et d'influer ainsi sur la moralité du peuple.

Le 12 avril.

Nous voici aux jours où le célèbre chant religieux, nommé le *miserere*, se fait entendre dans la chapelle Sixtine. Le Pape, quand il est présent, (et malheureusement il ne l'est pas) quitte à cette époque le Quirinal, et va prendre son domicile au Vatican, à côté de la cathédrale de Saint-Pierre. La Semaine-Sainte commence le jeudi à neuf heures du matin; on dit la messe; et plusieurs cérémonies, dont je ne comprends pas le sens, remplissent les heures jusqu'à celle du lavement des pieds. Cette action qui doit rappeler l'humilité du sublime Sauveur des hommes, se fait avec toute la pompe, tout le brillant d'un spectacle, qui paraît plutôt une dérision de cette humilité qu'une invitation pressante à cette vertu. En l'absence du Pape, le cardinal vicaire Somaglia

remplit les hautes fonctions de l'église et lave les pieds, non pas à des pauvres, mais à des prêtres d'un rang inférieur : succède ensuite le repas qu'on leur donne, où ils sont servis par le vicaire et les cardinaux. Tout cela dure jusqu'à deux heures de l'après-midi.

A quatre heures de l'après-midi le vendredi, les cardinaux et les étrangers qui se trouvaient à Rome s'assemblèrent dans la chapelle Sixtine. Ce superbe local a quelque chose de très-solennel, qui saisit l'âme plus fortement encore par l'effet du crépuscule au déclin du jour. A gauche, il y a une tribune pour des princes; du côté de l'entrée, ainsi qu'à celui à main droite, est une division grillée, pour les étrangers et pour le petit nombre des gens de de la ville qui savent se procurer la liberté d'y entrer: au dessus est une loge grillée, pour les chanteurs, qui n'est que très-peu saillante, de manière qu'ils sont cachés et que les sons mélodieux sortent de là comme d'une région invisible. Tout l'espace intérieur de la chapelle est rempli par les cardinaux assis, et formant un cercle respectable, chacun avec un ecclésiastique servant devant lui sur un degré plus bas. Dans la profondeur est un autel revêtu de noir, garni seulement de deux cierges; à droite de l'autel est le trône du Pape, vide maintenant; à gau-

che est un candélabre portant douze cierges; il n'y en a que onze d'allumés: ils représentent les douze apôtres, dont il y en eut un de traître, et c'est le cierge éteint.

Vers les cinq heures commence le chant; des hymnes très-simples, chantés par quelques voix de *soprano d'alto* et de basse, à mesure lente, font l'introduction; après quoi suivent des chants plus composés, entre lesquels sont des psaumes, moitié récités, moitié chantés, dont l'effet est beau, mais ils durent trop long-temps, et l'on ne comprend pas les paroles. Entre chaque section du chant, on éteint un cierge; peu-à-peu, toute clarté s'évanouit jusqu'à la dernière petite flamme; on ne voit plus que la faible lueur du crépuscule du soir, au travers des hautes fenêtres. Pendant quelques momens règne un profond silence; ensuite une voix qui donne l'idée de la musique céleste, entonne doucement, puis en *crescendo*, *miserere*, *miserere*. Peu-à-peu, d'autres voix en partie se font entendre. Il en résulte un effet qu'il est impossible de rendre par des paroles; tantôt l'ame est absorbée en sentimens profonds, tantôt elle s'enflamme et s'élève jusqu'au trône du Tout-Puissant! Oui, cette sublime harmonie est unique dans sa force et dans ses effets. Une scène nouvelle nous attendait. De la chapelle Sixtine les car-

dinaux se rendirent à la chapelle Pauline, suivis des étrangers. La marche silencieuse, conduite par la garde suisse, traversa quelques salles, les deux grands battans s'ouvrirent, et une illumination rayonnante répandit tout-à-coup une masse de lumière : des cierges tapissaient du bas en haut les parois de la chapelle jusqu'au plafond. Par des effets d'optique, le sépulcre du Sauveur paraît dans la plus haute gloire : autour de ce lieu solennel, les cardinaux à genoux récitaient les prières à voix basse, derrière eux était toute l'assemblée.

De-là, nous nous rendîmes à l'église de Saint-Pierre ; notre passage fut croisé par une longue et silencieuse marche de sombres figures enveloppées de noir, portant chacune un flambeau et revenant de faire leur dévotion dans la cathédrale : c'était une des confréries dont j'ai parlé plusieurs fois. Nous entrâmes dans ce beau temple si élevé et si grand, qu'un point lumineux, dont les rayons arrivaient jusqu'à nous, paraissait dans un éloignement considérable : cette brillante lumière était l'illumination de la croix du Sauveur au-dessus du tombeau de l'apôtre Saint-Pierre, belle image de la nuit de la mort vaincue par le Rédempteur. Les assistans formaient des groupes, les uns s'arrêtant, d'autres se promenant dans ce vaste édifice. Par la

magie de l'illumination, on croyait voir dans les enfoncemens les figures sur les tombeaux s'animer ; le monument de Clément XII, fait par Canova, me fit surtout cette illusion. Camuccini était à côté de moi, et me montrant la statue, il me dit : écoutez, celui-là prie. — Je m'arrête et n'essaierai pas de décrire l'effet que ces solennités du culte catholique ont fait sur moi, il faut en avoir été le témoin à Rome même, et les descriptions en donnent une bien faible idée.

Le 15 avril.

Les jours de pénitence et de carême touchent à leur fin ; aujourd'hui déjà, la veille de Pâques, la joie va se montrer. Les boutiques sont ornées de guirlandes de laurier et de myrte, et celles où l'on vend des comestibles rivalisent en formes singulière. On donne, à tout ce qui sert aux repas, diverses formes qui rappellent l'antique ou qui ont rapport à la religion : par exemple, le beurre a la figure d'un saint ou d'un apôtre; on voit partout des temples ou des colonnades en sucre : tout respire la gaîté, tout a repris la teinte du plaisir. Est-ce que les hommes sont meilleurs ? la rancune, la haine, la vengeance ont-elles disparu ? hélas non ! depuis hier il y a eu plusieurs meurtres : même entre les cochers

de deux cardinaux, devant une maison où leurs maîtres rendaient visite, il y eut une dispute; des paroles on en vint aux coups, des coups aux poignards; tous les deux furent mortellement blessés.

Le 16 avril.

L'absence du Pape a fait perdre aux Romains et aux étrangers une des plus grandes solennités de l'église, la bénédiction publique, que le saint-Père distribue au peuple du balcon de l'église de Saint-Pierre, le premier jour des fêtes de Pâques : d'après le témoignage de tout le monde, cette cérémonie fait une impression incroyable. Je le crois sans peine, et je conviens que le culte catholique est calculé pour faire une grande impression sur les sens; mais comme ces effets ne sont par leur nature que superficiels, ils s'évanouissent bientôt, et ne laissent après eux aucune trace. La moralité du peuple n'est que peu ou point touchée par ces spectacles qui frappent ses regards : comment pourrait-on expliquer autrement les forfaits sanguinaires qui ont lieu surtout aux environs de Pâques? La fréquence des meurtres a cependant provoqué de grandes mesures du gouvernement : l'ambassadeur d'Espagne a permis de saisir les criminels sur l'asile de la place d'Espagne; on y a

arrêté la nuit dernière quinze meurtriers et une quantité de gens sans aveu qu'on envoya de suite dans la prison. L'exemple de l'ambassadeur fut suivi par tous ceux qui avaient le privilége des asiles, excepté par le cardinal A... qui persista à prendre les criminels sous sa protection. Il y a deux jours qu'un homme qui avait commis un meurtre se sauva dans la maison de ce prélat ; il n'est pas permis à la justice de le saisir là. Il s'est établi publiquement sous le portail du palais, où ses parens et ses amis lui apportent à manger, et où il se moque des sbirres qui le guettent ; tandis que la veuve et les enfans du pauvre assassiné mendient leur pain dans la ville.

Le 1 mai.

Plusieurs traits des mœurs et coutumes des anciens Romains payens se retrouvent soit dans le culte religieux soit dans des usages. Le premier de mai on célébrait jadis la fête de la bonne déesse et des Dieux pénates; on ornait les maisons de guirlandes de fleurs; des festons voltigeaient autour des cheminées et le foyer était paré comme un autel : cette coutume s'est conservée en quelque chose. On voit aujourd'hui dans les places, dans les rues d'élégans autels couronnés de fleurs. A côté de chacun de ces

autels, se tient une petite fille parée comme pour une fête, qui tend aux passans une assiette sur laquelle ils déposent leur offrande. L'enfant partage sa petite collecte avec les pauvres de son quartier, ou la leur donne entièrement, si elle a des parens aisés.

Le 5 mai.

Tous les habitans sont dans la plus vive joie, leur Pape chéri leur est rendu, son retour à est annoncé pour demain ; on fait aujourd'hui les préparatifs des plus grandes solennités pour son arrivée. Le peuple est dans l'ivresse du bonheur, d'autres regardent plus profondément dans l'avenir et n'osent encore se réjouir.

Le 16 mai, à 2 heures après midi.

Il a paru enfin ce jour qui va rendre Pie le bien-aimé aux vœux de son peuple! Des sonnets pour sa bien-venue sortent comme des torrens de la presse ; la ville est décorée comme pour la plus brillante fête, les rues sont couvertes de feuillages et de fleurs; des tapis plus ou moins riches pendent des fenêtres et des balcons: chacun pour fêter ce beau jour met en évidence ce qu'il a de plus précieux ; le mouvement, même dans les rues les plus désertes, est vif et animé. Quel dommage que le temps ne soit pas favorable! cependant malgré la journée pluvieuse, la foule du peuple se porte vers le

Ponte-Molle, pour ne pas manquer la première bénédiction du saint Père. Les cardinaux et les ministres étrangers se mettent en mouvement aussi du côté de ce pont, pour saluer l'auguste ami qui leur est rendu : il est attendu là par le carosse de parade dans lequel il doit faire son entrée solennelle.

Déjà vers midi, la place de Saint-Pierre était remplie de monde qui l'attendait. Le temple est paré comme dans les jours de fête, le parquet est couvert de fleurs, les colonnes et les pilastres, revêtues de velours cramoisi; Saint-Pierre même est assis sur son trône dans l'habillement le plus splendide, ayant au doigt une bague rayonnante, et une triple couronne sur la tête. Le peuple entoure avec un redoublement de ferveur la statue noire du patron de l'église.

Le 17 mai.

Il est vraiment touchant et consolant de voir au milieu des troubles du temps présent, qui menacent d'une dissolution prochaine et générale, les principes religieux; il est, dis-je, consolant pour le cœur, quelle que soit d'ailleurs la croyance, d'être témoin de scènes où se manifestent sans aucune équivoque l'affection et l'attachement le plus vif pour le chef de la religion : cette fête d'amour réciproque fut célébrée hier à l'arrivée du saint Père.

Pendant que les cardinaux recevaient le Pape à son entrée dans la ville, je me fis conduire sur la place de Saint-Pierre, sans cesse arrêtée par des masses du peuple qui s'y portait en foule. Il arrivait continuellement des avis que le Pape était à tel ou tel endroit; et de temps en temps le canon du château Saint-Ange se faisait entendre; le bruit des cloches de toutes les églises, et les cris de joie du peuple se mêlaient. Plusieurs personnes, déjà revenues de la première bénédiction, donnée près du pont, étaient entourées; on se racontait avec un sentiment de douleur comme le saint Père avait un air pâle et défait, et avec quelle bonté, quelle douceur il avait donné la bénédiction. Un bruit plus fort et plus vif, suivi d'un instant de profond silence, nous annonça l'approche de la marche solennelle; des cris d'allégresse étouffaient le bruit du canon et des cloches. Les cardinaux et tout le haut clergé avaient pris les devans, ils attendaient Sa Sainteté aux degrés de l'église. Son carosse arriva, il est en glace de tous les côtés, en sorte qu'on le voyait parfaitement donnant la bénédiction à la foule qui l'entourait. La marche s'arrêta devant l'escalier de la grande porte, le Pape descendit de sa voiture; des cris de joie non commandés remplissaient l'air; tout le monde était ému jusqu'aux larmes, et sur le visage pâle et grave du saint Père, se

peignait une profonde émotion. Un *Te Deum* solennel fut entonné, lorsqu'il entra dans le temple ; là, près du tombeau de Saint-Pierre, il se mit à genoux, ainsi que les cardinaux et tout le peuple. Prosterné ainsi devant Dieu, il resta dans la même attitude pendant tout le temps que dura l'hymne sainte. Lorsqu'il levait quelquefois les yeux au ciel, on voyait sur son visage un recueillement et une dévotion vraiment sublimes : dans ce moment, aucun de nous ne songeait à notre différente croyance; tous les cœurs étaient pleins d'une égale dévotion. J'étais très-émue, et je me retirai de la grande presse vers l'endroit le plus solitaire ; les beaux sons de l'hymne arrivaient jusqu'à moi plus doucement, il me semblait être au moment où les portes d'un meilleur monde s'ouvriront pour celui qui aura aimé Dieu de toute son ame et son prochain comme lui-même quelle qu'ait été la communion dans laquelle il a vécu.

Après le *Te Deum*, le Pape se rendit avec les cardinaux dans la sacristie, et delà la procession le conduisit à son palais, sur le Monte Cavallo. Le peuple se serrait autour du carosse; et les cris de *Santo Padre, la benedizzione*, se faisaient entendre de tous côtés malgré son épuisement visible, il donnait continuellement la bénédiction à droite et à gauche.

La plus belle partie de la fête, l'illumination

de la ville, et particulièrement celle de la coupole, nous attendait encore; elle commença aux approches de la nuit. L'abbé Canova, frère de l'artiste, nous accompagna dans les rues. Le Capitole brillait au-dessus de tout avec la plus grande magnificence; la ville entière avait l'air d'un palais de fée; les statues colossales de la balustrade et les deux lions de basalte paraissaient plus grands encore. La statue de Marc-Aurèle se présentait comme une ombre sortant du monde antique. Dans le fond s'élevait la tour obscure du palais des Sénateurs comme une colonne de feu. Nous nous hâtions d'arriver à la place de Saint-Pierre, où je m'étais fait retenir une place; en allant nous aperçûmes déjà les contours du grand temple, brillans de lumière, et nous craignîmes d'avoir manqué le moment de l'illumination instantanée de la coupole, dont nous avions beaucoup entendu parler. La magnificence nous paraissait déjà à son plus haut degré, cependant ce n'était encore que le cadre éclairé par quelques lampions; mais à peine étions-nous placés aux croisées qu'on nous avait destinées, que trois coups de canon nous annoncèrent l'approche de cet étonnant spectacle; au dernier coup, comme par une baguette magique, l'édifice majestueux nous apparut rayonnant de flammes. Il est connu que cette illumination soudaine se

produit par des fils de fer brûlans qui tiennent ensemble les lampions derrière des poêlons à poix, pourvus de mèches; de cette manière ils s'allument avec la vitesse de l'éclair : une immense quantité d'ouvriers sont employés, chacun est chargé de soigner cinq lampions. Je ne m'étonne pas qu'un peuple enclin à la superstition croie voir là un miracle de l'apôtre : quelque grande que fût mon attente, elle a été de beaucoup surpassée. Les deux fontaines qui jaillissent au milieu de cette splendeur, faisaient un effet étonnant.

Nous avions peine à nous arracher de ce beau spectacle, lorsqu'après une demi-heure, on nous rappela que nous devions voir encore la girandole d'un feu d'artifice s'élever de dessus le château Saint-Ange. Tout le monde sait, ou croit savoir, ce que c'est qu'un beau feu d'artifice, mais le local ajoutait tant de choses à celui-là, et la composition en était si ingénieuse, que c'était encore un spectacle unique en son genre. Nous passâmes avec peine une foule d'hommes serrés les uns contre les autres : les bords du Tibre même étaient tellement encombrés que les échafaudages menaçaient de s'écrouler. A toutes les fenêtres on voyait du bas en haut des têtes qui se touchaient et formaient des pyramides; on entendait sur les toits le bourdonnement de la foule qui les couvrait. L'ancien Mausolée

des empereurs se distinguait seulement par quelques points lumineux; il semblait que leurs mânes troublés sortaient de leurs tombes pour s'informer de ce qui dérangeait leur éternel repos. Tout d'ailleurs était encore dans l'obscurité, jusqu'à ce que le tonnerre d'un coup de canon se fît entendre; alors de l'une des masses de pierre s'éleva tout-à-coup dans les airs des formes singulières dont l'éclat et les couleurs éblouissaient les yeux, qui changeaient de figures en tournoyant dans le firmament, et retombaient en serpentant autour du vaste édifice: tous les environs étaient éclairés. Les feux se miraient dans le Tibre, où l'on voyait se répéter leurs méthamorphoses; des torrens de feu se précipitaient de tous côtés et entouraient en s'éteignant l'ancien tombeau d'une nuée de fumée colorée. Toute la foule était si frappée d'étonnement, qu'un grand silence, interrompu seulement par quelques exclamations à voix basse, avait succédé au bruit général. Enfin le tout finit par une immense colonne de feu, s'élevant majestueusement à une grande hauteur, avec un tel fracas de bruit de tonnerre, qu'il semblait que l'immense bâtiment allait être mis en pièces: c'est cette colonne qu'on appelle la Girandole. Tout le château paraissait un volcan ambrâsé, il s'éteignit peu-à-peu. Au milieu de l'obscurité brillait, comme une constellation, le nom du Pape en traits de feu, avec

sa triple couronne. Je me retirai ensuite avec beaucoup de fatigue et de beaux souvenirs.

Le 19 mai après minuit.

Aujourd'hui se termine mon séjour à Rome: notre départ est fixé à demain. Je quitte cette étonnante ville où mon esprit et mon cœur ont gagné également, où je me sentais comme chez moi, comme si c'était ma patrie; j'y avais pris toutes mes habitudes; ma santé s'y est améliorée, mais j'ai cependant encore besoin des bains chauds d'Ischia et des bains de mer à Naples, c'est là que nous allons.

J'allai hier faire mes adieux aux excellens amis que je laisse ici. Cette triste journée avait mis mon ame dans une telle disposition de tendresse et de bienveillance, que la singularité des mœurs et des coutumes de ce pays me faisait presque une impression agréable, c'est du-moins ce qui m'est arrivé au sujet d'un usage qui me paraît vraiment peu convenable en lui-même, et doit révolter les étrangers. Ici les domestiques de la maison se nomment *la famille*, et ne manquent jamais lorsqu'on a fait une visite à leurs maîtres de venir le lendemain faire un appel à votre bourse. Aujourd'hui toutes les *familles servantes* des maisons que j'ai visitées hier, sont venues me demander une dernière *gracieuseté*. Eh bien, cette dénomination *de*

famille, donnée aux gens de la maison, a quelque chose d'humain et de touchant qui m'a fait passer sur leur sordide indiscrétion, tout en avouant qu'on ne devrait pas se servir de ce titre pour rançonner les amis et mêmes les simples connaissances. En général le peuple romain présente les contrastes les plus frappans : d'excellentes qualités à côté des plus grands défauts; beaucoup de choses qui attachent, et beaucoup qui repoussent; des imperfections dans les mœurs, dans l'éducation, dans la religion, qui est bien plus exercée comme un métier, qu'elle n'est sentie et pratiquée, et puis des vertus éminentes dans plusieurs individus. Ah! quand viendra-t-il le temps de la paix, de la charité, de la confiance universelle! ne le verra-t-on jamais ce temps d'une union entière et parfaite entre les enfans d'un même Dieu, les disciples d'un même rédempteur? quand disparaîtront les outrageantes exclusions des hommes, pour faire place à des principes plus doux et plus humains? Puisse le ciel avancer cette heureuse époque, et réunir à jamais les esprits que l'impérieuse Rome tient enchaînés depuis des siècles!

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.







